U d'/ of Ottawa
39003002158524

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

PÈLERINAGES

DU MÊME AUTEUR

Les Petites Heures. Poèmes. . . . . 1 vol.

La Nouvelle Littérature. (1895-1905.) Critique. (En collaboration avec Ernest GAUBERT) . . 1 vol.

Le Vertige des Cimes. Roman . . . . . 1 vol.

Le Sport et l'Avenir. Etude sur l'influence sociale des sports . . . . . 1 vol.

Les Deux Routes. Roman. (Sous presse) . . 1 vol.

Du sang sur la neige. Contes. (Sous presse). 1 vol.

J.-H. Rosny. Essai critique . . . . . 1 pq.

L'Alpinisme. Essai technique. . . . . 1 vol.

Comédies. (En collaboration avec André DE FOUQUIÈRES) 6 pq.

EN PRÉPARATION :

La Ruée. Roman.

GEORGES CASELLA

PÈLERINAGES

Stéphane Mallarmé. — Georges Rodenbach.
Léon Cladel. — Villiers de l'Isle-Adam. — Jean Lorrain.
Jean Moréas. — Ernest La Jeunesse. — Emile Zola.
Charles Dickens. — Mark Twain, etc.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

LAUSANNE | PARIS
1, rue de Bourg | Bd St-Germain, 106

1918

Tous droits réservés.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PN
763
.C27
1918

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays.

A MARC PETER

Au bibliophile, au lettré, à l'ami, bien affectueusement,

G. C.

AVERTISSEMENT

Voici d'anciennes études, ou plus exactement d'anciens portraits griffonnés au hasard des souvenirs. La fantaisie et l'actualité les inspirèrent. Peut-être y trouvera-t-on maintes anecdotes inconnues et propres à fixer la psychologie des écrivains évoqués. Cet ouvrage devait paraître en 1914, et j'en avais déjà corrigé les épreuves. Tous ses chapitres, sauf un, furent écrits avant la guerre, entre 1904 et 1912. Il eût précédé une nouvelle série de « pèlerinages » commentant la vie et les œuvres d'auteurs disparus : Barbey d'Aurevilly, Verlaine, Tristan Corbière, Jules Laforgue, Arthur Rimbaud. Ce second volume est demeuré à l'état d'ébauche et peut-être ne paraîtra-t-il jamais. J'ai désiré garder au présent livre sa forme primitive, parce que j'ai connu la plupart des romanciers et des poètes français que j'évoque ici. On jugera peut-être qu'un tel recueil, malgré ses parties différentes, n'est pas

sans logique. Il m'a semblé, par exemple, que les noms de Dickens et de Twain se mêlaient sans heurt à ceux des précurseurs de chez nous. Notre littérature moderne doit beaucoup à l'influence des écrivains anglais et américains, tels que Dickens, Poë, Meredith, Kipling, Twain et Wells. Aujourd'hui, les aspirations des trois races sont les mêmes, et le défaut impardonnable du volume est de n'avoir réservé aucune place à un Carducci. L'époque l'eût exigé. Dans cet ordre d'idées, le rappel du vieux Paris poétique ne paraîtra sans doute pas inopportun. Mais, à vrai dire, aucune pensée symbolique n'a inspiré ces brèves analyses; je voudrais qu'on ne blâmât pas en elles ce que l'amitié a pu me dicter de partial, et qu'on n'y distinguât pas autre chose que les sentiments d'un fervent des lettres accomplissant, à travers des décors et des œuvres admirés, de très sincères et très pieux pèlerinages.

G. C.

PRÉCURSEURS

STÉPHANE MALLARMÉ

> A dire vrai, ce fut un saint. Les saints se font rares et j'ai bien peur de n'avoir connu que celui-là.
>
> Henry Roujon.

C'est à l'heure d'un crépuscule d'automne et sous la pluie que j'ai entrepris ce pèlerinage vers la demeure du poète qui fut l'apôtre du mystère et de l'ombre...

Dans le salon simple, familier, j'attends avec un peu d'émotion... Sur une table il y a une grosse lampe à globe qui sème une clarté trouble, indécise, et je ne distingue rien des meubles, ni des livres, ni des toiles... Voici Mme Mallarmé : une figure presque hautaine, mais si triste, si éloquente, si torturée, et qui raconte une douleur profonde et tenace. La lumière frôle à peine ce visage et augmente son austérité, parce que les reflets noirs qui s'y jouent se font violents et noient les yeux invisibles.

Je parle, j'exprime mon désir de connaître mieux le héros qui vécut dans ce cadre, mais Mme Mallarmé s'étonne à l'idée qu'on puisse raconter un tel homme, que des générations ferventes ont sacré prince des lettres.

— Un si grand poète, dit-elle, si fabuleusement bon !...

Et c'est vrai, comment évoquer cet homme extraordinaire qui faisait dire à Rodin : « Combien de temps faudra-t-il à la nature pour refaire un cerveau pareil ? » Et nous restons parmi les objets de jadis à ne prononcer que des paroles vagues, d'une voix basse, comme on échange d'inutiles et vains regrets près des chambres funèbres.

* * *

Avec sa barbe courte, rude, pointue, son front vaste, ses yeux ardents, illuminés et tendres, ses oreilles hautes, Stéphane Mallarmé rappelait assez bien le Faune qu'il chanta. Resté presque pauvre, toujours simple et courtois, doux et modeste même dans la gloire, il cachait sans doute derrière son sourire la souffrance d'avoir entrevu seulement une œuvre merveilleuse et que vingt-cinq ans d'as-

sidu labeur ont préparée. Il était né d'honnêtes bourgeois plutôt hostiles à ses rêves, et il avait gardé cette douceur atavique, cette allure effacée et ponctuelle de ses pères bureaucrates.

A peine adolescent, isolé déjà, il partit pour Londres, et, donnant des leçons de français, étudiant la langue anglaise, il réussit à vivre. Muni d'un diplôme universitaire, il se résolut à enseigner l'anglais. C'est à Tournon qu'il commença, dans le demi-repos d'une vie médiocre et belle, à lire éperdûment les poètes. Les jeunes revues l'émurent, mais Baudelaire le captiva, lui ouvrit les horizons nouveaux vers lesquels son esprit fougueux devait s'élancer, sans savoir se borner aux formes établies, toujours loin, pour lui, de la seule Beauté. Il écrivit ses premiers poèmes, et l'on devine, à les relire, le désir de s'évader des conventions et de la vision commune :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que sa blancheur défend,
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.

Je partirai ! Steamer balançant ta mâture ;
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils ceux que le vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

C'était encore un Mallarmé parnassien. Lorsqu'il vint à Paris porter ces essais à Catulle Mendès, qui dirigeait la *Revue fantaisiste*, il fut accueilli par ses aînés comme un égal, et Mendès lui voua depuis lors une amitié qui ne se démentit jamais. Mallarmé s'acheminait vers la gloire, et il serait aujourd'hui un poète universellement admiré, s'il ne s'était brusquement séparé du public.

Il devint un rêveur mystérieux, isolé, comme Villiers de l'Isle-Adam. Il sembla vivre au centre d'un brouillard, et s'en réjouit. Ne fut-il pas un fumeur continuel pour mettre, disait-il, mi-ironique, mi-sérieux, de la fumée entre la foule et lui ? Mais les artistes surent distinguer ses traits affables et ses yeux clairs, lumineux de pensée ardente. Cependant que les parnassiens le reniaient après la lecture de l'*Après-midi d'un Faune*, la presse se

livrait à mille commentaires sur son « esthétique » et ses théories. Il fut représenté comme un mystificateur ou un fou. On citait ses proses avec des jugements apitoyés. Ainsi s'esclaffait-on devant les toiles de Manet que Mallarmé glorifiait déjà !

Mallarmé perfectionna son œuvre sans s'inquiéter des murmures, et produisit cette *Traduction des poèmes d'Edgar Poë* qui, seule, suffirait à vouer son nom à l'avenir. Une affinité secrète et son goût pour les lettres anglaises devaient le pousser à aimer le génial auteur des *Contes*.

Et Poë ne donnait-il pas cette formule de la poésie : « Il faut une quantité d'esprit suggestif, quelque chose comme un souterrain de pensée, non visible, indéfini. » Ah ! qu'il aima cette poésie, dont toute son existence il chercha l'expression véritable ! Il eût voulu la mêler à la vie, en orner les murs et jusqu'aux éventails

> Dont le coup prisonnier recule
> L'horizon délicatement...

Il accepta le reproche d'obscurité qu'on ne manquait pas de lui faire. Il n'écrivait pour personne. Il y voyait un manque de pudeur, une sorte de

prostitution du cerveau qu'il nommait l'« exhibitionnisme ». Lorsque les journalistes vinrent lui demander le texte du discours qu'il prononça sur la tombe de Verlaine, le 10 janvier 1896, il ne consentit à le communiquer qu'après avoir raturé et changé un grand nombre de mots. C'est au restaurant du Père Lathuile qu'il fit ces corrections précieuses. A J.-H. Rosny aîné qui s'étonnait de le voir retoucher une page parfaite, il expliqua : « J'ajoute des hachures, je mets un peu d'ombre. » — « Et l'obscurité, disait-il, vient souvent de l'insuffisance du lecteur et non de celle du poète. Il doit y avoir énigme en poésie, et c'est le but de la littérature — il n'y en a pas d'autres — d'*évoquer* les objets... *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu ; le *suggérer*, voilà le rêve... »

Ainsi s'étayaient les bases du symbolisme dont il fut sacré le maître. D'avoir été chef d'école, il se montra le premier surpris, presque ennuyé. Il se refusait à faire des adeptes, proclamant que la personnalité est le seul bien de l'artiste et que « le cas d'un poète, en cette société qui ne lui permet pas de vivre, est celui d'un homme qui s'isole pour sculpter

son propre tombeau. » Mais, naturellement, les jeunes vinrent à lui, apportèrent au Maître le tribut d'une admiration passionnée, et il les accueillit avec sa générosité souriante et sa grâce spirituelle.

Les illustres mardis de la rue de Rome unirent à ses côtés ce que la littérature comptait de jeunes écrivains. Mêlés aux vieux amis fidèles, aux Edouard Manet, Théodore de Banville, Degas, Monet, Whistler, Odilon Redon, Renoir, Rodin, les nouveaux venus écoutaient la parole abondante et souple de l'incomparable causeur. Une génération entière devait recueillir les pensées de Mallarmé et puiser en elles son audace. Henri de Régnier, Charles Morice, Edouard Dujardin, Stuart Merrill, Pierre Louys, André Lebey, Pierre Quillard, Remy de Gourmont, René Ghil, Ferdinand Hérold, Gustave Kahn, Camille Mauclair, Albert Mockel, Jean Moréas, Laforgue, Albert Samain, Francis Jammes, Louis Le Cardonnel, Sébastien-Charles Leconte, Paul Claudel, Victor Margueritte, Gabriel Mourey, Ernest Raynaud, P.-N. Roinard, Jean Royère, Saint-Pol Roux, Robert de Souza, Laurent Tailhade, Emile Verhæren, Fontainas, Paul Fort, Paul Valéry, Vielé-Griffin, Jean de Tinan, furent les auditeurs

les plus reconnaissants et les plus attentifs. Dans la petite salle à manger enfumée où se courbaient dévotement les têtes, Mallarmé disait ses espoirs et sa foi en la grandeur d'une œuvre qu'il concevait si magnifique qu'elle semblait être ce livre merveilleux pour l'achèvement duquel « l'univers fut créé ».

Puis les fidèles récitaient leurs vers et attendaient l'approbation ou la critique. Car ces élèves volontaires disaient eux-mêmes qu'ils étaient « en première, en deuxième ou en troisième, chez Mallarmé », suivant la classe où les plaçaient les compliments du professeur. Une telle discipline n'existe plus guère de nos jours parmi les poètes, et le souvenir des cours mallarméens valait d'être commémoré. Edouard Dujardin eut cette idée touchante, et grâce à lui nous eûmes un jour reconstituées au Théâtre Antoine les délicates fêtes de l'esprit où revécut l'âme du Prince des poètes.

Car Mallarmé fut le second Prince. A la mort de Verlaine, le Congrès des Poètes fut réuni par les soins de *La Plume*, alors dirigée par Léon Deschamps. Les femmes écrivains, les collaborateurs des petites revues désignèrent Stéphane Mallarmé

pour « tenir le sceptre de la royauté poétique ». Jean Moréas vint en second lieu. Le titre de prince lui valut le respect dû à son orgueil. Ce respect, cette considération furent unanimes. On ne parlait point de Mallarmé sans s'incliner avec déférence. Moréas lui-même disait : « C'est un noble poète. » Il partageait la gloire de Villiers de l'Isle-Adam et de Verlaine. « Oh ! Mallarmé ! quel cerveau ! » s'écriait Maeterlinck. Et Mendès en donnait cette jolie définition : « Mallarmé est ce qu'on appelle en classe un auteur difficile. » Il ajoutait : « Mais quel esprit élevé, ingénieux et pur et *qui ne se trompe jamais !* »

Chez Mallarmé, la conception du style devint si haute, si inaccessible qu'il n'osa plus rien publier, et toutes les notes qu'il laissa — et parmi lesquelles se trouve la fin d'*Hérodiade* — ne seront pas éditées. Ainsi le voulut-il.

Deux volumes nous restent qui contiennent : l'un, *Les Fleurs*, l'*Apparition*, l'*Azur*, le *Guignon*, les *Fenêtres*, l'*Après-midi d'un Faune*, ces poèmes considérés comme des chefs-d'œuvre ; l'autre, la *Pipe*, *Plainte d'Automne*, ces proses d'un harmonieux rythme, et le *Phénomène futur*, la plus belle

page peut-être de Mallarmé. Il n'est pas inutile de la reproduire :

« Un ciel pâle, sur le monde qui finit de décrépitude, va, peut-être, partir avec les nuages ; les lambeaux de la pourpre usée des couchants déteignent dans une rivière dormant à l'horizon submergé de rayons et d'eau. Les arbres s'ennuient, et sous leur feuillage blanchi (de la poussière des temps plutôt que celle des chemins) monte la maison en toile du Montreur de choses passées. Maint reverbère attend le crépuscule et ravive les visages d'une malheureuse foule vaincue par la maladie immortelle et le péché des siècles, d'hommes près de leurs chétives complices enceintes des fruits misérables avec lesquels périra la terre. Dans le silence inquiet de tous les yeux suppliant là-bas le soleil qui, sous l'eau s'enfonce avec le désespoir d'un cri, voici le simple boniment : « Nulle enseigne ne vous régale du spectacle intérieur, car il n'est pas maintenant un peintre capable d'en donner une ombre triste. J'apporte vivante, et préservée à travers les ans par la science souveraine, une Femme d'autrefois. Quelque folie, originelle et naïve, une extase d'or, je ne sais quoi ! par elle nommée sa chevelure, se

ploie avec la grâce des étoffes autour d'un visage qu'éclaire la nudité sanglante de ses lèvres. A la place du vêtement vain, elle a un corps ; et les yeux, semblables aux pierres rares, ne valent pas ce regard qui sort de sa chair heureuse ; des seins levés comme s'ils étaient pleins d'un lait éternel, la pointe vers le ciel, aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première. » Se rappelant leurs pauvres épouses, chauves, morbides et pleines d'horreur, les maris se pressent : elles aussi, par curiosité, mélancoliques, veulent voir.

« Quand tous auront contemplé la noble créature, vestige de quelque époque déjà maudite, les uns indifférents parce qu'ils n'auront pas eu la force de comprendre, mais d'autres navrés et la paupière humide de larmes résignées, se regarderont. Tandis que les poètes de ces temps, sentant se rallumer leurs yeux éteints, s'achemineront vers leur lampe, le cerveau ivre un instant d'une gloire confuse, hanté du Rythme et dans l'oubli d'exister à une époque qui survit à la Beauté. »

Ce dernier recueil fut intitulé par le poète, dans un accès de raillerie vis-à-vis de ceux qui le bafouaient, *Divagations*. Les deux volumes suffisent

à prolonger la gloire de Stéphane Mallarmé. Il savait d'ailleurs que la postérité lui rendrait justice comme à Verlaine. C'est sur la tombe de son prédécesseur qu'il s'écria : « La Mort, cependant, institue exprès cette dalle pour qu'un pas dorénavant puisse s'y affermir en vue de quelque explication *ou de dissiper le malentendu.* »

Sans attitude étudiée, sans emphase volontaire, il prit l'allure d'un prophète indulgent. S'il eut une doctrine, ce fut celle de l'absolutisme et, en vérité, il ne fit aucune concession, même pas à lui-même, dont l'exubérante nature exigeait la production. Et nous avons peut-être perdu, en ignorant ses causeries, les pensées les plus élevées et les seules propres à former le bréviaire de l'Art à la poursuite duquel tant de cerveaux se ruent.

Il eut une maison de campagne à Valvins, près de Fontainebleau, au bord de la Seine. C'est là qu'il vivait avec joie de courtes vacances. Il possédait une yole dont la voile blanche évolua longtemps sur le fleuve, capricieuse et tout éclairée d'un bon soleil. Les amis venaient le surprendre, l'accompagnaient dans ses promenades fantaisistes à travers la forêt; Mallarmé paraissait alors plus simple, et ses

réparties gamines étonnaient, ravissaient chez un tel homme.

C'est là que la mort sournoise devait l'étreindre. Il fut terrassé par un spasme brusque, un étrange étouffement nerveux, comme si un poing l'eût serré à la gorge. La nouvelle se répandit et la foule des écrivains se précipita vers cette demeure où, dans la gaîté des fleurs nouvelles, deux femmes pleuraient auprès d'un cadavre.

On sait ce que furent ces funérailles à travers un radieux paysage. Les compagnons de Mallarmé suivaient le cercueil sans cacher leurs larmes. Sur la tombe, Henry Roujon voulut dire au maître un éternel adieu, mais les sanglots l'interrompirent. Et toutes les mains se tendaient vers la dépouille de celui qui rêva d'un idéal si pur qu'il ouvrit un horizon à la pensée humaine.

*
* *

— Oui, comment oser dire un si grand, un si noble poète ?...

Mme Mallarmé montrait par ses gestes désolés que sa vie ne serait plus qu'un long deuil. Et mon

regard contemplait maintenant à la muraille cette photographie de Nadar qui domina la couche mortuaire, un Mallarmé souriant et frileux, un Mallarmé énigmatique, dont les yeux fins et profonds vivaient d'une lumière lointaine...

GEORGES RODENBACH

> Il se tenait au seuil de l'existence et n'y entrait pas, et, de ce seuil, il nous regardait tous avec une tristesse profondément délicate.
>
> Camille MAUCLAIR.

Des cheveux blonds, légers, haussés en touffe sur le front large, des yeux ardents, une taille souple et longue, une voix chaude, des gestes combatifs, — Georges Rodenbach ne semblait pas, aux premiers jours de sa gloire, être l'homme d'une œuvre de tristesse où les lentes cloches agonisent, où les béguines mystérieuses défilent au seuil des cloîtres gothiques, où les canaux immobiles retiennent l'image penchée des beffrois et des tourelles... Mais la souffrance sut vite l'identifier à ses songes, et nous comprenons mieux aujourd'hui la mélancolie qui s'exhale de la face douloureuse et fine du poète dans le cadre taciturne de Bruges, — telle que Lévy-Dhurmer l'a peinte.

Et, devant les objets familiers parmi lesquels il vécut, près de Mme Anna Rodenbach, qui entretient pieusement son souvenir, j'évoque celui qui fut avec Emile Verhæren, Edmond Picard, Maurice Mæterlinck et Camille Lemonnier, l'un des plus parfaits écrivains des Flandres.

* * *

Une brume matinale, opaque et lourde, s'appuie aux vitres de ce cabinet élégant, où Mme Rodenbach elle-même composa des pages délicates... On se souvient de l'article ému du *Figaro,* dans lequel Mme Rodenbach goûta l'amère joie de faire revivre l'admirable époux que la mort ravit à sa tendresse. La mort !... Il y songeait sans cesse, il ne pouvait en éloigner l'obsession. Les nonchalances qui succédaient à ses enthousiasmes lyriques révélaient sa résignation d'averti. Il disait parfois dans ce petit hôtel du boulevard Berthier, où il vécut ses derniers jours : « Les nouvelles demeures sont pleines d'angoisses et hallucinantes, elles font songer à ces paroles d'Alphonse Daudet : « Quand j'entre dans un nouvel appartement, je vois immédiatement la place où l'on posera mon cercueil. » C'est là d'ail-

leurs qu'il apprit la mort de Daudet, puis bientôt celle de Stéphane Mallarmé et de Puvis de Chavannes.

Ainsi, dans son salon agrandi, il ne voyait plus, à leurs places coutumières, ces êtres qu'il avait chéris. Le portrait de Mallarmé par Whistler, une esquisse grise qui pend encore au mur entre deux Carrière, le grand artiste l'apporta lui-même avec cette dédicace : « Aux chers amis Rodenbach, *cette présence* de Stéphane Mallarmé », — et ce fut sa dernière visite. Frappé de ces avertissements, Rodenbach se croyait condamné par une force fatale. « La mort se rapproche », disait-il, et il attendait la visite de l'« Intruse ».

Cependant, on espérait la guérison proche ; ses amis venaient beaucoup le voir ; il notait des vers, lisait, s'informait des livres récemment parus. Mme Rodenbach fait de lui cette fidèle peinture : « C'était toujours la même familiarité mondaine, il avait une bonne grâce parfaite quoique peu empressée, un léger recul dans une politesse sûre, un à-propos net en toute circonstance, n'oubliant rien de ce qu'il fallait dire, observant sans appuyer, sans insister, avec la sécurité foncière des justes limites. Son allure un peu hautaine s'estom-

pait d'une douceur blonde et de concessions aux opinions des autres qu'il respectait avec l'attention indifférente que l'on témoigne aux étrangers. Sa conversation étincelante avait le souci de n'accaparer personne ; il savait très bien écouter. Seules, la passion de son art, l'affection, l'admiration, étaient chez lui violentes, toujours durables, et jamais aucun mensonge ne passa dans sa bouche — jamais ! »

Comment Mme Rodenbach oublierait-elle cette nuit de la Nativité où les regards du poète la quittèrent ! Son fils, qui avait assisté à une matinée de *Cyrano* en compagnie de Maurice Rostand, et qui rapportait les jouets puérils détachés d'un arbre de Noël offert aux amis des petits Hugo par Mme Ménard-Dorian, appelait, pour lui exprimer sa joie, son père disparu... Cependant que naissait le bruit des sanglots, des chuchotements, des portes ouvertes et refermées, des pas dans l'escalier plein d'amis... Ah ! l'affreux silence plus fort, ce silence de la chambre mortuaire !...

*
* *

On l'a pris pour un habitué des salons, et le charme léger de ses chroniques a pu répandre cette opinion.

C'était avant tout un littérateur, mais un littérateur qui, comme les Goncourt, ne parle, ne rêve que de littérature, ne vit que pour elle et ramène chaque chose à elle. Son culte envers Baudelaire l'incita sans doute à copier son dandysme, à cacher ses larmes, à dissimuler sa détresse sous des dehors mondains...

> Sur toutes mes rancœurs anciennes,
> Sur les oublis et les dédains,
> J'ai descendu mes goûts mondains
> Comme on abaisse des persiennes.

Il avait si longtemps lutté contre l'incompréhension publique ! L'*Art en exil,* dans lequel il s'est peint sous les traits de Rembrandt, exprime ses premiers déboires, et déjà on le sent pris par la hantise des villes inertes, Gand, Bruges, par la ferveur du silence. Il avait compris l'atroce atmosphère des provinces où se diluent les talents juvéniles et, lorsqu'il vint à Paris, les jeunes l'accueillirent et le soutinrent. C'est après un séjour à Paris qu'il écrivit *Bruges la Morte.* Quittant à peine le tumulte, le poète des *Vies encloses* devait mieux être frappé par le charme morbide des rues vides. Il le subit

à tel point qu'il ne put jamais s'en dégager, et toute son œuvre, jusqu'au *Miroir du Ciel natal*, est imprégnée des brouillards de cette vieille cité. Son nom était tellement lié à celui de Bruges, que Charles Guérin s'étonnait qu'on eût osé parler de Bruges après Rodenbach. Hélas ! aucune pierre n'y rappelle celui qui l'a chantée... Et pourtant, si le marbre du sculpteur Minne est élevé à Gand, ce n'est pas que Bruges l'ait refusé. Non, Bruges a seulement hésité... mais les intellectuels de là-bas ont jusqu'au bout soutenu les organisateurs. La politique seule a fait d'un projet pieux une chose électorale, et c'est alors que Gand, spontanément, a offert pour la statue le square de l'ancien béguinage aujourd'hui désaffecté. Mais Bruges ne sera pas ingrate. Il y a les lettrés et les artistes qui se souviennent...

*
* *

Mme Rodenbach reste songeuse. Un rayon de soleil frappe maintenant une porte vitrée par laquelle j'aperçois le salon égayé d'étoffes claires. Aux murs, un Puvis de Chavannes, un Besnard, un Raffaelli, toiles dédicacées où le nom de Rodenbach s'unit à

d'affectueuses phrases... Et j'imagine vraiment la présence du mort dans cette salle où

> ... les plis des rideaux qu'un frisson lent approche
> Semblent parler entre eux de l'absent qui revient.

Rodenbach, à ses débuts, fut affilié au cénacle des Hydropathes. Il y rencontra Maurice Rollinat, Paul Arène, Emile Goudeau, Paul Bourget, Bastien Lepage, Sarah Bernhardt et l'oublié Georges Lorin. C'est dans ce cercle qu'il lut l'*Art en exil*. A cette époque, Rodenbach rêvait violemment la gloire. Paul et Victor Margueritte racontèrent les heures qu'il passa près d'eux à la campagne, en 1894. Il composa le prologue d'ouverture pour les tréteaux de Samois. On jouait *Riquet à la Houppe,* de Banville, et les auditeurs se nommaient Mallarmé, Henri Signoret, Elémir Bourges, Margueritte. Derniers souvenirs, dernières minutes heureuses ...

Il repose au cimetière du Père-Lachaise, où le monument de l'admirable artiste qu'est Mme Besnard le rappelle au culte des jeunes qu'il aima. Et ces jeunes ne l'abandonnèrent jamais. La tombe est toujours fleurie, toujours enguirlandée par des mains anonymes.

*
* *

Mme Rodenbach me raccompagne jusqu'à l'antichambre que décore une hallucinante *Femme* de Mme Jacquemin, qui dit l'attirance des eaux glauques, et, cependant que Mme Rodenbach s'incline, sa chevelure trop lourde se dénoue un peu, cheveux fauves dont l'auteur de *Bruges* fit un symbole éternel et qui évoquent encore pour nous, à travers l'œuvre de Rodenbach, les deux forces alliées — l'Amour et la Mort.

LÉON CLADEL

> Il méritait une des premières places, sinon la première, peut-être, dans le roman contemporain.
>
> Emile BERGERAT.

« Vous le reconnaîtrez — écrivait Paul Arène — rien qu'à le rencontrer marchant un peu courbé, comme un paysan, à travers les rues de Paris, avec son œil gris clair, candide et obstiné, son bon sourire bridé parfois d'amertume, ses cheveux tout ensemble embrouillés et bouclés comme des vrilles de vigne vierge et sa barbe qui descend par deux pointes fauves sur son gilet invariablement évasé en deux vastes revers, tel que les portait Robespierre. » Ainsi était Léon Cladel, l'auteur de la *Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive*.

Ce fut une des figures les plus typiques du XIXme siècle, et les générations oublieuses négligent trop

le souvenir d'un des parfaits ouvriers des lettres françaises. Nul écrivain n'a dépassé Cladel en force ; il est comparable à Gautier, à Flaubert, et son style vigoureux, coloré, violent, reste un modèle de forme énergique et pure.

* * *

Le salon où m'accueillirent Mme et Mlle Cladel raconte l'existence du romancier. Je me plais à songer qu'il vécut là, parmi ces meubles vieillots, et qu'il contempla les gravures effacées qui ornent les murailles. Tout ici le rappelle : le portrait de Carolus-Duran où ses yeux ont une profondeur mélancolique, l'eau-forte de Bracquemond qui le représente pensif et la barbe en broussaille, le dernier portrait signé Nadar et cette admirable ébauche du groupe de Van der Stappen : Arribal rapportant, mort, au milieu des arènes, *Ompdrailles-le-Tombeau-des-Lutteurs*.

Mme Cladel, « doucement souriante, tenant demi-clos ses yeux affectueux bridés à la japonaise »,[1] évoquait avec émotion le souvenir de son cher

1. Edmond Picard. Préface de *N'a-qu'un-Œil*.

époux ; Mlle Judith Cladel, l'auteur charmant des *Confessions d'une Amante,* rectifiait une date, ajoutait au récit quelque anecdote précieuse. Et c'est ainsi, grâce aux paroles des deux êtres qui l'aimèrent, que je pus reconstituer la vie du grand romancier quercynois.

* * *

Fils de Pierre Cladel, bourrelier à Montauban, et de Jeanne-Rose Montastruc, Léon Cladel fut un paysan. Il le resta toute sa vie, et son amour pour *ceux* de la glèbe lui dicta ses meilleures œuvres. Il a dépeint son père dans un conte des *Va-Nu-Pieds : Montauban-tu-ne-le-sauras-pas.* C'était un homme rude, âpre au gain, d'une volonté féroce, mais avec un coin de tendresse inavouée, dont il se cachait comme d'une tare. A cette époque, il fallait accomplir un voyage pour être accepté maître bourrelier. *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas* fit son tour de France, vécut sans pitié pour lui-même, et ne comprit que fort tard que l'on pût exercer une profession en dehors de celles établies par la sagesse humaine. Il avait ce que l'on nomme du bon sens, et les rêveries ne laissaient pas de le surprendre.

Sa femme, douce au contraire, indulgente aux frasques du « petit », soutint Léon Cladel de son inépuisable affection.

Léon vint d'abord à Toulouse pour y faire son droit. « A cette époque, raconte-t-il dans la *Kyrielle de Chiens*, j'étais un adolescent très délicat, en outre, très fashionable... Et s'il est vrai qu'aujourd'hui j'aille volontiers en sabots et les cheveux incultes, autrefois je n'en donnais pas moins le ton, ne vous en déplaise, aux blancs-becs de mon âge et de ma condition. » Il affectait une tenue étrange et portait « des pantalons caca-d'oie ou gorge-de-pigeon à grand ou à petit pont, et boutonnés de haut en bas, le long des coutures, sur lesquels voltigeaient, de la hanche au cou-de-pied, des rossignols et des fauvettes, où s'enroulaient des reptiles dont les queues se perdaient sous les basques de l'habit et dont les dards frémissaient sur des brodequins de maroquin rouge à bout de cuir noir verni. » C'était, comme l'on voit, un véritable élégant.

Il retourna dans cette tenue un peu baroque au moulin de la Lande, en Quercy, où il passa les vacances. Son chic lui valut quelque autorité sur

ses camarades, mais il eut beau exprimer son désir de vivre à Paris, on ne l'écouta point, et force lui fut d'entrer chez un avocat où il copia, pour sa plus grande torture, maintes formules abrutissantes. Il feignit alors d'être malade et sut attendrir si bien sa mère qu'elle s'inquiéta. La lutte fut longue ; enfin la volonté tenace du jeune Léon triompha et, un jour qu'il faisait mine de trépasser, sa mère, émue, le chargea d'une commission bizarre, dont il s'acquitta à merveille. Muni d'une médaille de cuivre, il alla trouver sa grand'mère Rose qui, à la vue du talisman, se signa, lui indiqua une bicoque près du lieu qu'elle habitait et entama cette conversation mélodramatique :

— Il séjourne là.

— Qui ? demanda Cladel avec surprise.

— Poussole !

— Eh bien ?

— A l'Angelus, il abordera sur l'autre rive.

— Et puis ?

— Tu frapperas trois fois dans tes mains... Il te demandera qui t'envoie... Tu répondras : « Celle qui t'a donné. » Ensuite tout ira quasiment comme sur des roulettes, s'il plaît à Dieu.

Cela plut à Dieu, car tout se passa ainsi que l'avait prévu Mémé Rose. Le passeur Poussole remit au jeune Léon un sac en toile d'emballage qui contenait « 167 pièces de six livres à l'effigie de Charles X, roy de France et de Navarre, au millésime de 1829, formant toutes ensemble un total de mille deux francs ». C'est avec cette somme, cousue dans la doublure de sa ceinture, que Léon Cladel débarqua à Paris. Il emporta aussi un chien, des vers, des nouvelles et un drame en cinq actes, dix à douze tableaux et une apothéose finale : de quoi faire dignement son chemin dans le monde.

* * *

Il avait prévenu un ami de son arrivée, et à peine débarqua-t-il, qu'il fut entouré par une bande d'étudiants du Quartier-Latin qui, baragouinant un argot crapuleux, le pilotèrent toute la nuit, lui, sa valise et son chien, à travers les mauvais lieux de la capitale.

Dépaysé, ahuri par les chansons hurlées à ses oreilles :

Ohé ! les petits agneaux,
Qu'est-ce qui casse les verres,
Les poêlons, les soupières,
Qu'est-ce qui casse les pots ?

il se laissait traîner sans protester. Les colis furent déposés hôtel de la Langouste, place de l'Odéon, puis Cladel se retrouva — sans trop savoir comment — au Prado où, attaqué par un fêtard ivre, il se défendit tant bien que mal, puis enfin il atteignit un restaurant nocturne. A l'instant où la troupe opérait son entrée tapageuse, un homme, les yeux au ciel, la main sur le cœur, soupirait :

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps...

Les spectateurs l'écoutaient, admiratifs et larmoyants. C'était Murger.

Enfin Léon Cladel fut transporté jusqu'à sa chambre d'hôtel, où il constata qu'il ne possédait plus que quelques écus et qu'il avait égaré son chien. Et le pauvre provincial, ruiné, las, désespéré, se mit à réfléchir sur les surprises de la vie parisienne.

Il écrivit à sa mère pour lui dire que sa valise s'était perdue. *Montauban-tu-ne-le-sauras-pas* consentit, si son fils se plaçait chez un avoué ou chez un notaire, à lui accorder une pension de trente sous par jour. Léon chercha, et fut enfin admis en qualité de troisième clerc chez Me Gaulier, rue du

Mont-Thabor, aux fastueux appointements de trente francs par mois.

Il vécut longtemps misérable, n'ayant que la seule distraction de déclamer, à son compagnon retrouvé, les vers de ses poètes préférés. Un soir qu'il avait entendu Tomaseo Salvini, dans *Othello*, à la salle Ventadour, il griffonna son premier article, lequel fut imprimé dans le *Pirate*, petite feuille hebdomadaire.

La « gloire » commençait.

Depuis ce jour, ses rêves ambitieux lui valurent de telles distractions qu'il résolut de démissionner. Par indulgence, Me Gaulier, qui connaissait la durée des jeunes enthousiasmes, ne l'écouta pas tout d'abord, mais il dut bientôt le congédier. Imaginez que Cladel, clerc improvisé, avait rédigé un jugement fantastique qui, lu d'une voix grave en appel par le président, donnait à peu près ceci :

« Attendu que... etc..., plaise à Messieurs de la Cour de confirmer le jugement de première instance et de déclarer itérativement que...

Auront les yeux clairs et méchants,
Ces dames au retour des champs,
Landrirette,
Le sein rose et le teint fleuri,
Landriri. »

Ce fut, on l'imagine aisément, un vacarme affreux, et Léon Cladel, tout penaud, se vit une fois encore sur le pavé. Il en profita pour se mettre en rapport avec les écrivains de l'époque et fréquenta Jules Vallès, « s'escrimant, dit-il, à paraître enragé », et salua Béranger et Lisette à la Chaumière.

Son chien, nommé Monsieur Touche, ne le quittait guère. On ne pouvait reconnaître la silhouette famélique du poète sans distinguer, au ras de ses talons, la tête pensive de Monsieur Touche. Cladel croyait fermement que son compagnon devinait ses préférences et ne s'étonnait pas de le voir se précipiter au devant d'Alfred de Musset qui, alors perclus de rhumatismes, se traînait sur les boulevards au bras de son frère Paul.

Il se plaisait à constater ces coïncidences d'impressions : il raconte qu'un jour il rencontra, chez son ami Léon Maufras, un gentilhomme affable qu'on nommait avec respect « Monsieur le Comte ». Cladel, dès son arrivée, se mit à discourir avec une autorité tranchante et ne s'aperçut point du sourire condescendant qu'il provoquait. L'ami présenta vite le débutant au noble seigneur : C'était Alfred de Vigny. Léon Cladel faillit tomber à la renverse, et le sen-

sible Monsieur Touche fit aussitôt pipi sur les culottes gris-perle du poète de *Samson* qui l'avait recueilli sur ses genoux. C'est ce même chien qui, avisant Lamartine, faillit lui déchirer les mollets, au grand scandale populaire. « Il avait, comme beaucoup, dit Léon Cladel, pris ce charmant méditateur pour un épouvantail. » Et c'est encore lui que Méry, l'auteur oublié d'*Eva*, de la *Guerre du Nizam* et de la *Floride*, porta dans sa poche pour qu'il ne couvrît point de ses aboiements l'un de ces prestigieux discours dont il avait le secret.

Ce sont là des souvenirs qui rapprochent les êtres. Léon Cladel aima les chiens d'une tendresse véritable. « O mes chiens ! disait-il, le pire d'entre vous me fut meilleur que l'homme. »

*
* *

Et Cladel connut la lutte lassante, les repas hasardeux, la noire pauvreté. Mis au courant de la triste situation de son fils, le terrible Montauban-tu-ne-le-sauras-pas, loin de s'en inquiéter, lui coupa les vivres. Le jeune Léon affecta de s'en consoler. D'ailleurs sa première œuvre, *Les Martyrs ridi-*

cules, avait été acceptée par l'éditeur Poulet-Malassis, et il écrivait à la *Revue fantaisiste* de Catulle Mendès.

Un jour, un homme entra dans les bureaux de la Revue, et l'émotion fut grande parmi la jeunesse présente lorsqu'on reconnut Charles Baudelaire. Il demanda Léon Cladel et lui apprit qu'il venait de lire les épreuves de son livre : « Vous avez beaucoup de talent, Monsieur, dit-il, mais votre style est à corriger. Voulez-vous que nous travaillions ensemble ? » C'est ainsi que Baudelaire lui donna quelques leçons de technique et fit la préface des *Martyrs ridicules*. Depuis, Cladel désavoua cette œuvre, sans que l'on sache, en vérité, pourquoi, car, touffu, hésitant, espèce de tragi-comédie, ce livre annonçait un écrivain.

Ces menus succès ne lui procurant aucun subside, Cladel, afin de pouvoir continuer la tâche entreprise, se résolut à être comptable aux abattoirs de la Villette, puis homme d'équipe. Il collaborait déjà au *Boulevard* de Carjat, à la *Revue nouvelle* d'Albert Collignon, au *Nain jaune*, à la *Revue française*, à la *Situation* de Grenier où il rencontrait Arthur Arnould et Jules Vallès ; au *Corsaire*,

à la *République française*. Entre temps, il entra à l'*Europe de Francfort* qu'avait fondée Grégory Ganesco. Il devait y rédiger les échos littéraires, mais il y donna aussi *Pierre Patient*, œuvre d'une violence telle qu'elle fit supprimer le journal. La malchance poursuivit le malheureux romancier. C'est là, toutefois, qu'il avait connu Floquet, Frédéric Morin, Spuller, Castagnary, et qu'il s'était lié avec Gambetta.

Il dut retourner en Quercy, au moulin de la Lande, où l'attendaient ses vieux parents pour qui il était toujours le « petit ». Brusquement, il sembla comprendre la beauté sauvage de son pays; il se mêla aux laboureurs, courut les routes, s'enthousiasma pour le moindre coin de plaine entrevu sous l'ardent soleil. Il écouta chanter l'âme de cette terre généreuse, ses instincts de paysan s'éveillèrent, et il écrivit le *Bouscassié* et la *Fête votive*, ses meilleures œuvres.

Revenu à Paris, il porta, acharné et tenace, ses manuscrits de journaux en journaux, mais il se vit éconduit de partout. Aucune aide ne lui parvenait du « pays ». Son père ne lui pardonnait pas son entêtement incompréhensible. Pourquoi ne retour-

nait-il pas chez Me Gaulier ? Comment osait-il railler les honneurs du barreau et s'obstiner dans ce misérable métier d'homme de lettres ?... Léon Cladel recevait bien du Moulin de nombreuses missives mystérieusement pliées en triangle, mais il n'y trouvait que des menaces et des ironies agressives. Pourtant il se raidissait dans sa volonté ; rien ne pouvait le faire dévier de sa voie.

Un jour qu'il passait rue Neuve-des-Augustins, il aperçut les bureaux de l'*Etendard* que dirigeait alors Auguste Vitu. Il mourait de faim. Il entra à tout hasard et offrit le manuscrit du *Bouscassié*. Une semaine après — ô miracle ! — il recevait la réponse : le roman était pris. Ce fut un triomphe. Quand le dernier feuilleton parut, le directeur fit appeler Cladel et, devant les rédacteurs réunis, le remercia de « l'honneur qu'il avait fait à l'*Etendard* en lui donnant ce chef-d'œuvre ». Le volume, en librairie, continua le succès. Léon Cladel était célèbre.

*
* *

Un homme s'obstinait à ne rien vouloir entendre, c'était Pierre Cladel. Léon Cladel s'en désolait : « Comment faire, disait-il, pour persuader à l'Ancien

que je ne suis pas un paresseux et qu'on parle de son fils ? » Paul Arène lui conseilla d'envoyer au Moulin les coupures de journaux qui vantaient l'écrivain et le roman.

— Hélas ! répondait Léon Cladel, mon père en ferait du feu, et s'il les lisait, il n'en croirait pas un traître mot.

— Même la *Revue des Deux-Mondes ?...*

— Même la *Revue des Deux-Mondes !* Pour mon père, il n'existe que le *Petit Journal.*

Paul Arène connaissait Alphonse Millaud. Il tâcha d'obtenir un article dans le *Petit Journal* sur le *Bouscassié.* Mais à cette époque, Timothée Trimm régnait, et il fallut présenter la chronique sous forme de « cause célèbre », comme si l'intrigue du livre était réelle, et le nom du romancier ne fut révélé qu'à la fin, timidement. L'article fit un bruit énorme et bouleversa le Quercy.

Deux jours plus tard, Cladel recevait une nouvelle enveloppe triangulaire, mais cette fois elle contenait une invitation. On l'attendait au Moulin, et le veau gras était tué.

Cladel a raconté ce retour dans un chapitre des *Va-nu-pieds* intitulé : *Montauban-tu-ne-le-sau-*

ras-pas. Il s'est figuré sous les traits d'un rapin, et nous le voyons conduire son père au Salon, devant sa toile qui représente la gorge de *Saint-Bernard-la-mort-des-ânes*. Le vieil insensible, reconnaissant son pays, éclate en sanglots. Cette toile, c'est le *Bouscassié*, et c'est en lisant les pages où il retrouvait son propre champ, la couleur des bois familiers et la senteur chaude de la terre quercynoise, que le vieux bourrelier pleura soudain comme un enfant.

Maintenant, près de la mort, il disait à son fils : « Pardon, je n'avais pas compris ! » Un soir qu'incapable de remuer il se laissait dévêtir, quelque chose tomba de sa poitrine. C'était le *Bouscassié*. « Petit, dit le vieux, replace ce livre, et quand je m'en irai, qu'on le mette avec moi dans la caisse. »

Ainsi fut fait le lendemain. Le rude bourrelier s'éteignait doucement et son fils déposait auprès de lui, dans le cercueil, le livre qui avait réveillé son cœur de pierre.

Plus tard, quand la *Fête votive*, qu'avait imprimée le *Constitutionnel*, parut en volume, Louis Veuillot publia dans l'*Univers* un article : *La haine du paysan*. Parce que Léon Cladel avait dépeint,

avec une franchise brutale, les paysans de là-bas, Veuillot crut qu'il les méprisait. Barbey d'Aurevilly comprit mieux et répondit, dans le *Figaro,* par cet éloge admiratif dont le titre rappelle si bien le bouillant connétable des lettres françaises : « Un rural écarlate. »

Cladel, après l'année terrible, vécut à Sèvres, dans sa maison de la rue Brongniart, « une maison sombre, en recul, lépreuse, sourcilleuse, tragique, avec une avant-cour clôturée à l'alignement par un mur percé d'une porte basse ». Un poêle ronflait constamment dans le salon encombré de meubles et de brochures, Cladel, éternel frileux, n'ayant pu nulle part retrouver la chaleur bienfaisante du Midi.

Il vivait là, entouré de sa femme et de ses petites filles. Des amis fidèles venaient le voir : Catulle Mendès, Verhaeren, Barbey d'Aurevilly, Valade, Albert Mérat, Edmond Picard, Villiers de l'Isle-Adam, Théodore de Banville, Charles Monselet, et les jours s'écoulaient, faits de travail, de simplicité et de douceur. Simple, Léon Cladel le fut au point de dédaigner les moindres honneurs et de mépriser les consécrations bruyantes. Gambetta était resté son camarade ; la villa des Jardies étant voisine de

Sèvres, les deux hommes se rencontraient souvent dans le parc de Saint-Cloud. Ils se brouillèrent plus tard pour des raisons politiques, sans que jamais Cladel eût rien sollicité du puissant tribun. Il n'aimait que le silence et la solitude. Edmond Picard rapporte que lorsqu'il le reçut chez lui, à Bruxelles, Cladel se trouva tellement glacé par son luxe qu'il réclama « une mansarde avec rien dedans ». C'est chez Picard qu'il connut toute la jeune Belgique : Albert Giraud, Georges Eckhoud, Iwan Gilkin, Georges Rodenbach, dont l'élégance s'effarait de la tenue débraillée de l'auteur de *N'a-qu'un-Œil*. Il y rencontra aussi Constantin Meunier, le peintre de la vie ouvrière, et il fut un peu, pendant cinq semaines, le Maître adulé auprès de qui toute une génération enthousiaste vint entendre la bonne parole de l'art sincère. Cladel, dans ce cercle attentif, lisait parfois des pages entières, mais si l'on s'exclamait sur la forme de son style, il rappelait la nouvelle *Dux*, où il silhouetta Baudelaire, esclave de la forme. « Le vrai beau, disait-il, est celui qui sert une grande cause. »

Son œuvre, d'une verve imagée, où la phrase possède une cadence musicale, n'a traduit, en effet, que

ses propres opinions, souvent violentes. Arrière-neveu de Jean-Bon Saint-André, il se plaisait à affirmer avec force son républicanisme farouche.

Il est mort à Sèvres après avoir achevé son labeur, comme un bon ouvrier se retire une fois sa tâche faite. Cette œuvre vibrante et chaude du soleil de là-bas, animée des gestes de « ses paysans », nous apparaît aujourd'hui, malgré sa truculence et ses excès, d'une puissance, d'une maîtrise singulières.

Mlle Judith Cladel m'a conté qu'elle avait été, avec sa mère, voir ce Moulin de la Lande où l'auteur d'*Ompdrailles* écrivit ses meilleurs livres. Sur la porte, on distingue encore ces mots : *Cladel petit fils*. On aime toujours, en Quercy, l'enfant des bourreliers qui a su si bien chanter sa terre natale. Le buste de Bourdelle immortalise ses traits à Montauban. A Paris, parmi les générations nouvelles, Cladel est bien oublié ; mais lit-on Villiers ou Barbey ?...

Les livres de Cladel, d'ailleurs, ne sont pas tous faciles à trouver. Beaucoup sont épuisés. On y remarque un rare souci de l'harmonie dans la typographie. Ils sont imprimés avec un soin parfait sur

des feuilles à grandes marges, et chaque titre est un sujet d'art soigneusement choisi. *Celui-de-la-Croix-aux-Bœufs*, entre autres, est une véritable merveille d'édition.

Cladel avait l'habitude de faire écrire ses préfaces par des camarades moins connus que lui : Camille Delthil, Clovis Hugues, Picard, Camille Lemonnier, Dargenty, etc. Ainsi prétendait-il révéler leurs noms au public.

Il a laissé des œuvres inédites que Mlle Judith Cladel se propose de publier. Il serait juste qu'un des meilleurs et des plus probes écrivains du XIXme siècle fût mieux connu d'un public prompt à négliger les simples et les modestes.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

J'avais pour camarade, au collège, Victor de Villiers de l'Isle-Adam. C'était un adolescent un peu gauche, timide et distrait, qui suivait assez mal les cours lorsqu'il ne s'agissait pas de littérature. Il portait les cheveux longs rejetés en arrière et des faux cols évasés, ce qui, à nos yeux, lui donnait l'aspect romantique. Pendant plusieurs années, nous avons vécu dans une intimité étroite. Nos goûts étant semblables, nous collaborions à une revue du Quartier-Latin. Cette revue se nommait *L'Idée*, et elle a vécu fort longtemps par les soins de Gabriel Dauchot, disciple de Barrès. On était très éclectique à *L'Idée :* François Coppée, Edmond Rostand et Jean Richepin en étaient les dieux, et l'on n'y méprisait que Francisque Sarcey, parce que c'était la mode. Toutefois nous étions trop jeunes pour ne pas devenir sectaires, et il ne fallait qu'un

prétexte pour que nous prîmes conscience de nos aspirations. L'affaire Dreyfus fut ce prétexte. L'accord cessa vite de régner entre nous : Georges Fagot, directeur de *L'Idée,* et Victor de Villiers, administrateur, échangèrent des paroles violentes — et notre groupe éphémère s'éparpilla.

Même il y eut une tentative de duel qui restera parmi mes plus curieux souvenirs. Georges Fagot (qu'est-il devenu?) pouvait avoir une vingtaine d'années; de Villiers — dont je fus le témoin — avait mon âge, c'est-à-dire seize ans. Je me rappelle que je fournis les épées, armes de panoplie d'inégale longueur que je dus faire démoucheter chez un coutelier. Le combat devait avoir lieu aux environs de Paris. Le matin du jour fixé, nous prîmes le train pour Saint-Germain-en-Laye. Les adversaires et leurs témoins respectifs occupaient des compartiments voisins et étaient accompagnés, l'un d'un médecin, l'autre d'un photographe. Nous étions tous très graves. Soudain, un voyageur qui était assis près de moi me dit poliment : « Monsieur, je sais que deux de vous doivent se battre, et nous avons ordre d'empêcher la rencontre. » C'était un agent de la Sûreté.

Au premier arrêt j'allai visiter les amis de Fagot pour leur conter l'événement. Une scène semblable venait de se produire. Il y avait deux agents. La police était prévenue. Mais par qui ?... Je dois dire que nos « clients » étaient plus surpris que nous. Et il se passa cette chose plaisante : dès que nous fûmes arrivés à Saint-Germain, les ennemis irréductibles se réconcilièrent pour dépister nos « fileurs ». Ceux-ci furent promenés de cabaret en cabaret, de ville en ville, puis il y eut un simulacre de bataille dans le jardin d'une propriété privée appartenant à un camarade. L'un de nous dit les phrases rituelles qui s'achèvent par l'angoissant : « Allez, Messieurs ! » Je fis tinter les lames jusqu'au cri de « Halte ! » Villiers sortit au nez des sbires avec un bras en écharpe. Enfin la soirée s'acheva par le tour de Paris, dans le chemin de fer de ceinture, et durant ce voyage nous eûmes le plaisir d'observer nos suiveurs déconfits et tenaces... O jeunesse !

Je sus depuis que Mme de Villiers, inquiète sur l'issue de notre escapade, avait été faire une visite préalable à la préfecture. Pauvre mère ! la maladie devait lui prendre bientôt son malheureux enfant.

Cette petite histoire n'aurait qu'un faible intérêt, si ce n'était à *L'Idée* que Victor de Villiers connut Marcel Longuet, alors secrétaire de la revue. C'est au cours de ces querelles enfantines que les jeunes gens se lièrent. Et cette amitié — on le verra — eut quelque importance pour la gloire du grand écrivain que fut le comte Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam.

* * *

Dans les dernières années de sa courte existence, Victor de Villiers avait commencé le classement de tous les articles parus sur son père. Marcel Longuet, qui l'encourageait à ce travail, se prit d'une admiration dévote pour les œuvres de l'auteur de *Tribulat Bonhomet*, et depuis il s'est voué à la mémoire du poète, s'attachant à rechercher ses moindres pages éparses dans d'infimes feuilles disparues. Son labeur minutieux fut fécond en découvertes qui permettent aujourd'hui de tracer un portrait définitif et presque exact de l'insaisissable Villiers.

Ce fut la tâche de M. de Rougemont qui, utilisant avec méthode les notes de M. Marcel Longuet, a publié une étude ordonnée à la fois claire et com-

pacte, passionnante et documentée, la première peut-être qui évoque la vie aventureuse du romancier.

Villiers de l'Isle-Adam avait sur ses armes (d'or au chef d'azur chargé d'un dextrochère vêtu d'un fanon d'hermine) deux belles devises : « La main à l'œuvre » et « Va oultre ». Il était très fier de sa haute naissance et faisait remonter ses origines au début du XIme siècle. Son père, « chevalier d'adoption de l'ordre de Malte », fut un homme bien singulier. Le marquis Joseph-Toussaint-Charles de Villiers de l'Isle-Adam crut jusqu'à son dernier souffle que l'avenir lui réservait une éclatante destinée. Il entreprit cent affaires, plus merveilleuses les unes que les autres, et la mort seule put interrompre, à quatre-vingts ans, l'illusion dorée de ce vieillard maniaque. « Je laisse à Mathias, dit-il, une fortune égale à celle des plus grandes familles princières du monde. » Et comme un ami pitoyable parlait de cinquante millions, le père de Villiers répondit avec dédain : « Quelle misère ! Cinquante millions ! » — Il était ruiné.

Un homme aussi occupé que l'était ce chercheur de trésors devait négliger l'éducation première de

son fils, et Villiers, adulé par sa mère, gâté par sa grand'tante, eut une jeunesse vagabonde et libre. Au lycée de Saint-Brieuc, il fut un élève très ordinaire, griffonnant des contes bizarres pendant les cours et écoutant plus ses songes que la parole des maîtres. D'ailleurs, il y a une étrange similitude entre les premières années du poète et celles du fils que j'ai connu. Un de ses biographes raconte une provocation en duel qui ressemble assez à notre aventure. Le pauvre Victor aura été comme un reflet passager de l'auteur des *Contes cruels :* même visage au front large, mêmes yeux inquiets, même nervosité maladive, mêmes désirs peut-être. — Et, aussi bien, qu'est-ce que cela prouve ?

Villiers connut le grand amour à dix-sept ans. La jeune fille qu'il aimait mourut et, de ce rêve inachevé, il resta éternellement désespéré et meurtri. C'est vers cette époque qu'il écrivit *Morgane* et qu'il vint à Paris. Il y découvrit les poètes et s'enthousiasma pour Musset. Enfin, il se lia avec des « jeunes » auxquels il apparut subitement comme un homme de génie. Cette influence de Villiers a été remarquée par tous ceux qui l'approchèrent. Elle tint à ce qu'il fut un causeur prestigieux. Mal-

larmé seul a pu lui être comparé. C'est en parlant que Villiers composait une œuvre — et combien en imagina-t-il qui ne furent jamais écrites ? Il dissertait sur un sujet, le développait, en tirait une philosophie savoureuse, des aperçus ingénieux, et parmi l'auditoire attentif, beaucoup d'écrivains lui furent redevables de leurs premières idées.

A l'âge où l'esprit curieux tâtonne dans les ténèbres, Villiers subit trois grandes influences. Ce fut d'abord celle de Hyacinthe du Pontavice de Heussey. Ce vieux fils des landes bretonnes avait gardé le souvenir des belles légendes celtiques et s'était épris d'occultisme. Il vénérait Hegel et sut si bien vanter l'idéalisme allemand, que l'enthousiaste Villiers n'imagina plus la vie qu'entourée de mystères inexplicables. Hyacinthe du Pontavice — dont le fils devait plus tard écrire la meilleure biographie de Villiers — était un peu son cousin. Ses conversations développèrent chez l'auteur de *Morgane* le goût de l'étrange et du surnaturel.

Villiers était donc préparé pour écouter Baudelaire lorsque le poète des *Fleurs du Mal* lui révéla Edgar Poë. Nul mieux que Villiers ne devait être imprégné de l'art inquiétant de *Gordon Pym* ou des

Histoires Extraordinaires. Enfin son éducation et ses lectures le prédisposaient au mysticisme religieux. Son ami Le Menant n'eut pas beaucoup de peine à le transformer en catholique fervent. C'est sur son conseil qu'il fit un séjour à l'abbaye de Solesme, où le Révérend Dom Guéranger acheva de le convaincre.

« La foi de Villiers, sentiment sincère, dit M. de Rougemont, n'était pas une croyance esclave aux dogmes. C'est par son haut symbolisme que la religion catholique l'attira et aussi parce que c'était la foi traditionnelle et ancestrale; Villiers demeura croyant jusqu'à la fin de son existence. »

Hyacinthe du Pontavice, Baudelaire, Le Menant, telles furent, semble-t-il, les trois influences qui marquèrent l'œuvre de Villiers. Il en est une autre, et non des moindres : celle de Richard Wagner. Il est inutile d'expliquer les raisons profondes qui conduisirent Villiers à aimer la *Tétralogie.* Mystique, hegelien, épris de rythmes et de symboles, il devait juger la musique comme l'expression la plus complète de son idéal. Toujours est-il qu'il admira Wagner avec une sorte de dévotion. Même il fut un surprenant improvisateur, et Kowalsky écrivit,

après l'avoir entendu jouer une de ses symphonies, que s'il avait porté vers la musique les aptitudes qu'il possédait de nature, nous eussions peut-être compté un brillant écrivain de moins, mais à coup sûr un musicien génial de plus. Il fut même question d'une collaboration entre Baudelaire et lui. Baudelaire devait tirer un scenario du *Vin des honnêtes gens*, et Villiers se chargeait d'écrire la musique. Baudelaire rêvait « une mélodie terrible sur ces variations : la fainéantise, la misère, l'assassinat[1] ».

Villiers, qui avait déjà publié ses *Poésies*, n'était pas un inconnu lorsqu'il donna *Isis*. Il suffit de relire ce livre pour distinguer sous les périodes harmonieuses d'un style souple, original, amoureusement cadencé, la trace des premières influences. C'était une charge à fond contre le matérialisme au bénéfice de l'idéal, contre le progrès au profit du rêve. Cet essai lyrique devait avoir trois volumes ; les deux autres ne furent jamais écrits. C'est qu'entre *Isis* et l'*Eve future*, le caractère de Villiers paraît avoir étrangement évolué. Et malgré ce qu'en dit

1. Cf. Feli Gautier. *Charles Baudelaire*. « La Plume », 1903, p. 63.

M. de Rougemont, nous avons tout lieu de penser que Villiers n'était point fait pour réaliser des œuvres de longue haleine. Villiers était inquiet, affolé d'inconnu, dénué de sens pratique et incapable d'un grand effort. Il réussit à cacher sa vie, mais il n'abusa pas cependant ses amis sur sa pauvreté. Rien ne semblait l'intéresser en dehors des personnages qu'il avait créés, et cette contemplation l'empêcha d'observer le monde autour de lui. Ses héroïnes, Isis, Tulla, Fabiana, Morgane, etc., restent des créatures supra-terrestres, des êtres immatériels. Villiers ne fut pas un psychologue.

Ce fut surtout un merveilleux illusionniste, un surprenant imaginatif, un ironiste féroce. Sa foi dans l'Inexplicable lui faisait rechercher dans des raisons extérieures les motifs des actes humains. Mais après que la vie l'eût façonné, meurtri, endurci peut-être, il sut percevoir avec une acuité singulière le ridicule des gestes et l'égoïsme des âmes. Le public avait raillé les nobles élans de Villiers. *Tribulat Bonhomet* est sa vengeance.

C'est dans un périodique qu'il fonda, avec le musicien Armand Gouzieu, *La Revue des Lettres et des Arts*, que parurent *Claire Lenoir* et *L'Inter-*

signe. « Les deux phases de sensibilité de Villiers, dit son biographe, se montrent dans ces œuvres *(Isis, Claire Lenoir)*; il s'échappe de la vie réelle dans le *Rêve*, en affirmant le Mystère et en donnant à son âme inassouvie la contemplation de l'Infini que voile le monde; il se venge des blessures infligées à son cœur par l'orgueilleuse réponse de son ironie, une ironie noble qui jamais ne s'abaisse au pamphlet et, pour bafouer la vilenie de ses confrères bien connus, ne les nomme pas, ne les laisse pas même soupçonner, mais élevant à la hauteur de symbole leur mesquinerie autant que sa douleur, il imagine le *Tueur de Cygnes*, vengeant ainsi, non seulement son cœur en silence frappé d'un effroi dont tressaille le Cygne noir, mais tous les poètes, dont le destin est de chanter pour des Tribulat Bonhomet, et de mourir parfois, comme Villiers, sans avoir achevé la mélodie... »

On ne saurait mieux dire, bien que « l'ironie noble » de Villiers m'apparaisse, je l'ai dit, féroce, caricaturale, acharnée, et que sa haine du « médiocre » ait, à mon sens, très heureusement servi son amour de l'antithèse violente, du rire dans le drame, du comique dans l'horrible.

M. de Rougemont, qui est un esprit ordonné, concis, « chronologique », s'emporte à chaque page de son analyse contre les biographes qui ont osé représenter Villiers sous l'aspect d'un homme bizarre. M. de Rougemont s'est donné à tâche de nous prouver que Villiers fut non seulement un écrivain génial, mais encore un grand catholique. Et comme les anecdotes pittoresques, que les amis du poète nous rapportèrent, lui paraissent propres à diminuer la dignité de Villiers, il les traite, avec un beau dédain, d'inventions stupides et de « chinoiseries ». Et voilà qui nous abîme Villiers et qui nuit à l'intérêt du livre de M. de Rougemont.

M. de Rougemont oublie que la première et la plus forte admiration de Villiers fut Baudelaire. On ne vit pas dans l'intimité d'un tel artiste, sans subir son influence. Et nous savons que Villiers était très impressionnable. Baudelaire eut le souci enfantin de surprendre ses compagnons. Il n'était pas d'excentricité qu'il ne fît pour avoir la satisfaction de s'écrier : « Ah ! vous êtes étonnés ! » Villiers fut, sans effort, malgré lui peut-être, un homme « étonnant ».

Sans doute l'échec, au théâtre, de la *Révolte*, ce

beau drame rapide qui avait fasciné Wagner (et que la Comédie-Française s'est décidée à inscrire à son répertoire), ne fut pas étranger à l'amertume qui apparut soudain dans la prose de Villiers. Dès sa première déception, il contracta la haine du bourgeois. Cette haine, il l'exerça contre Tribulat Bonhomet, prototype de l'Esprit terre-à-terre, caricature géante de l'Incompétence prétentieuse.

Aussi bien, il faut rechercher dans l'événement qui le fit éditeur occasionnel l'origine des contes célèbres : *L'affichage céleste*, *La machine à gloire*, *Deux Augures*, etc. A la *Revue des Lettres et des Arts*, il avait appris que, pour faire vivre une feuille, la publicité est nécessaire au même titre que les fonds, et ceci l'avait animé d'une colère indignée contre la bassesse des instincts humains. Moins candide, moins prompt à s'émouvoir ou à s'indigner devant la vie, plus pratique en somme, il eût perdu ces élans juvéniles, ces colères gouailleuses, cette foi magnifique dans la supériorité du « monde idéal ». Enfin il n'eût pas été l'héritier de son père, qui vécut un songe chimérique jusqu'à sa mort.

Le dégoût des questions matérielles, l'insouciance du lendemain, le mépris des tâches imposées, firent

de Villiers une sorte de bohême impénitent. Lorsque l'argent lui manqua, il parut supporter d'abord l'infortune avec sérénité. Il était très incapable de lutter pour assurer son pain. Sans doute eût-il fallu s'engager dans la voie des concessions, et il est certain que cette idée ne vint pas à l'auteur d'*Isis*. « Je n'ai plus un sesterce, écrivait-il à ses amis. Dînez-vous chez vous ou au restaurant? De toutes façons, je m'invite. » La misère de Villiers était profonde et, malheureusement, le Mécène n'existait pas parmi ses compagnons habituels. Il commença de désespérer. Massenet rapporta, dans un discours, une anecdote qui lui fut confiée par Catulle Mendès :

« C'était à l'époque de sa jeunesse, alors qu'il menait une vie difficile, n'ayant que son talent pour subsister. Il était des soirs où il lui fallait, comme on dit, serrer d'un cran sa ceinture. Un de ces soirs mornes, il déambulait mélancoliquement sur le boulevard, en compagnie de son ami Villiers de l'Isle-Adam, dont l'escarcelle n'était pas mieux garnie. Mendès, qui avait l'âme forte malgré tout, faisait de son mieux pour réconforter son compagnon, particulièrement découragé, et entreprenait

de le nourrir de rêves, à défaut d'un menu plus substantiel.

« Un peu fiévreux, tout auréolé d'or comme un apôtre, avec des gestes larges enveloppant l'espace, il parlait sous la lune blafarde des temps futurs qui leur apporteraient la fortune avec la gloire, et se lançait dans des spéculations philosophiques transcendantes et des plus hasardeuses. Affirmant sa foi ardente dans une autre vie supérieure, il appuyait complaisamment sur les délices de la planète lumineuse où l'on ferait bombance, après avoir erré si misérablement sur une terre d'amertume.

« Et Villiers de l'Isle-Adam, à moitié convaincu, de l'interrompre en s'abattant sur un banc : « Eh bien ! mon vieux, nous nous en souviendrons, alors, de cette planète-ci où nous sommes ! »

Stéphane Mallarmé avait tenté de lui créer une petite rente en demandant aux camarades de se cotiser et de donner chacun cinq francs par mois. Je pense que l'essai fut infructueux. Villiers se serait peut-être choqué d'une aumône non déguisée. Toujours est-il que son existence pendant la guerre fut terrible. Villiers, familiarisé avec les déménagements obligatoires, lui que l'on trouvait parfois dans

quelque logis étrange meublé à la diable, n'avait plus ni table, ni chaise, ni lit, et dormait sur le sol d'une mansarde. Il dut écrire par terre avec un bout d'allumette. Une partie de l'*Eve future*, raconte M. de Rougemont, a été composée ainsi. « Dans cette vie « désorbitée », comme dit Huysmans, il égara ses manuscrits : le tome II d'*Isis*, négligemment jeté sur une armoire, fut perdu... » Quelle torture pour cet indomptable qui, malgré sa vie d'enfer, songeait à poursuivre les auteurs d'un drame où la mémoire du noble Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam et de Villiers-le-Bel (1418), se trouvait diffamée !

Pourtant, il essaya de s'évader de cette misère et il prit part à un concours dramatique; il consentit à être exploité par un industriel de lettres et lui promit, en échange d'une pension ridicule, une œuvre importante (que d'ailleurs il n'écrivit point). Tentatives désordonnées et stériles ! Villiers, qui obéissait à l'inspiration, ne pouvait s'astreindre à une besogne régulière; toutefois, il travaillait dans les circonstances les plus douloureuses, et c'est à l'époque où il éprouva le supplice quotidien de la faim qu'il conçut ses meilleures pages.

Et jamais il ne cessa de plastronner. Lorsqu'on le plaignait, il répondait par une boutade. « Au besoin, dit Mallarmé, il eût, dans ce cas, paré à la moindre gêne chez quelqu'un et insinué, pour en distraire le trouble momentané, une diversion mélancolique dans le genre de : « Vraiment, je porte un nom qui rend tout difficile », complétée par cette boutade à voix basse en manière d'explication : « et maudit, ma foi ! un de mes ancêtres ayant osé faire un doigt de cour à Jeanne d'Arc ! » Le souci du *mot*, chez cet éternel railleur de sa détresse, prit souvent des proportions telles que les biographes semblent en avoir été déconcertés. A vrai dire, Villiers — comme Edgar Poë, dans ses contes, comme Baudelaire, dans la vie, — fut un humoriste (Shakespeare ne l'a-t-il pas été ?), un ironiste si l'on veut, qui ne méprisa pas l'effet d'une phrase baroque, intercalée volontairement dans un passage pathétique. Et Tribulat Bonhomet a bon dos ! Villiers lui attribua maintes paroles dont il se divertit, à coup sûr, dans son désir perpétuel de mystifier. La note qui précède le *Tueur de Cygnes* ne signifie rien. « Il serait peu juste, dit-elle, d'attribuer à un auteur *même* les prud'homies, monstruosités blasphématoires ou

vils jeux de mots que — pour des raisons spéciales et peut-être hautes — il se résout tristement à prêter à certains Ilotes de son imagination. » On en a conclu que Tribulat Bonhomet était le seul héros des histoires surprenantes que contait Villiers comme lui étant personnelles. Il ne faut pas oublier que Baudelaire se livrait aux farces les plus bizarres pour provoquer la stupeur, allant jusqu'à se déguiser ou à se raser le crâne comme un forçat. Villiers, maudit, reclus, ruiné, malade, se divertissait à ses propres saillies. Rappelez-vous Tribulat Bonhomet commandant à sa servante Fructuence, avant de mourir, de glisser une vieille bouteille de cognac dans son cercueil.

— Pourquoi faire ? gémit Fructuence d'une voix entrecoupée.

— Pour tuer le ver ! articule caverneusement Bonhomet.

L'extraordinaire auteur trépasse et monte au ciel. Il aperçoit un « vieillard du plus convenable aspect ».

— Est-ce à Dieu... lui-même... ou seulement... à Boiëldieu... que j'ai l'honneur de parler ?... modula-t-il en abordant l'apparition, tout en lissant des doigts de gants imaginaires.

— Non, Monsieur, lui répondit alors, avec une exquise courtoisie, l'habitant de l'azur, c'est à Tardieu.

— Mieux vaut « tard » que jamais, mon cher collègue ! s'écria Bonhomet.

Et comme le calembour « dissipe » son interlocuteur, la Voix de Dieu se fait entendre et clame :

— Vous ne vous êtes pas souvenu de moi pendant la vie ? disait la voix.

— Excusez-moi, Seigneur ! mais... je n'ai jamais eu la mémoire des noms.

Enfin, comme Dieu s'écrie :

— Quand poserez-vous le masque ?

Le docteur répond « avec son parfait sourire d'homme du monde » :

— Mais... après vous, Seigneur !...

Combien de phrases semblables seraient à citer dans les *Contes cruels*, où la satire atteint quelquefois la haute comédie ? Edmond About avait en sa possession un curieux manuscrit de Villiers resté, je crois, inédit. On y relevait les remarques suivantes :

« Cabriolet Galathée... parce que : Ah ! verse encore. »

« Mathusalem était si vieux qu'il était obligé de se pincer pour le croire. »

« Varus ! rends-moi mes légions. — Oui, si tu me les demandes poliment ! »

Ces boutades ne sont pas de Tribulat Bonhomet, et Villiers les écrivait lorsque, lassé par les démarches vaines, le ventre creux, isolé, malade, il paradait encore et se faisait rire, tout seul, comme un enfant.

On a prétendu que Villiers de l'Isle-Adam n'avait rien écrit entre 1870 et 1880. M. de Rougemont nous prouve le contraire en nous donnant une liste complète des œuvres élaborées durant cette période. C'est M. Marcel Longuet qui, grâce à un labeur de bénédictin, établit ce curieux sommaire. Il nous démontre que Villiers, malgré ses soucis effroyables, réalisa deux gros ouvrages, une partie d'*Axël* et le *Nouveau Monde*, et qu'il composa vingt nouvelles et articles. M. de Rougemont en conclut que l'activité du poète fut alors très grande. Elle paraîtra toutefois insuffisante aux yeux de ceux qui savent évaluer les œuvres à un « juste tarif ». En vérité, quand bien même les journaux eussent rétribué largement Villiers, un tel travail n'aurait pas assuré

son existence. Il est vrai que les pages produites étaient des pages éternelles, et qu'enfin leur auteur — ignorant des réalisations hâtives — préparait avec minutie, bâtissait avec amour chaque phrase ou chaque scène.

Le pauvre Villiers, retiré d'un monde qu'il ne pouvait plus regarder sans rancune, vivait parmi les personnages nés de son rêve. Avant de peindre Véra, le docteur Abeille, Axël ou M. Grave, il les avait connus sous divers aspects. Et son effort le plus prodigieux fut sans doute de fixer les traits et d'entendre les paroles de ces fantômes. S'il s'évadait de sa triste chambre, c'était pour réciter à *quelqu'un* — peu lui importait l'auditoire — le drame imaginé dans un coup de fièvre. Et ces récits, dont le style semblait déjà définitif, c'étaient des chapitres décousus qu'il retenait pour toujours. Combien demeurèrent à l'état de projets !

Son hésitation perpétuelle, et quasi maladive, la peur d'avoir mal traduit ce qu'il concevait avec force, l'empêchèrent d'accomplir les œuvres qu'il portait en lui. Il s'en rendait compte, et le sentiment de son impuissance lui causait une douleur profonde. Il n'aimait point qu'on en parlât, et la moin-

dre ironie à ce sujet le blessait comme une insulte. Un jour même il voulut prouver qu'il était susceptible de faire « vite et bien ». Son fils m'a rapporté l'anecdote. On plaisantait sa paresse et il tint le pari de griffonner tout de suite, sur une table de café, une pièce *jouable*. — Et je l'écrirai en argot, et ce sera « public » et littéraire !

Et il fit comme il l'avait dit. C'est de la sorte que fut écrite *L'Evasion*, en quelques heures. *L'Evasion* eut un vrai succès au Vaudeville (1891), et je me souviens d'avoir assisté, en compagnie de Victor de Villiers, à une reprise heureuse que tenta l'excellent acteur Mevisto sur une scène aujourd'hui disparue, le théâtre Pompadour.

D'ailleurs, ceux qui raillaient le manque de sens pratique chez Villiers finirent par le pousser à des actes puérils et qui, de sa part, nous surprennent. Villiers voulut soudain prouver qu'il pouvait prétendre aux honneurs et à la fortune. On l'a connu moniteur de boxe ; il fut candidat aux élections du conseil général de la Seine et sollicita les palmes académiques. Il entreprit un voyage en Angleterre, à la suite d'un agent matrimonial, désireux de se libérer de la misère par le mariage. On a prétendu

qu'il avait joué le « fou guéri chez un médecin aliéniste, en échange d'une faible pension ». Les Goncourt ont relaté le fait dans leur *Journal;* René Maizeroy le conte au cours d'une nouvelle. Henri de Régnier a rapporté cette anecdote. Rien ne devait réussir au malheureux Villiers. Pourtant, un fils lui naquit, et l'énergie du poète devint formidable, dès qu'il eut charge d'âme.

Il commença l'*Eve future*, son œuvre capitale ; il publia, grâce à Coquelin Cadet qui les disait déjà dans les salons, ses *Contes cruels* (le recueil lui rapporta trois cents francs !) ; il fit représenter le *Nouveau Monde* au Théâtre des Nations, et la critique répandit le nom d'un grand artiste. Dès lors, Villiers connut, sinon le triomphe, du moins la notoriété, et il put penser qu'il atteindrait la fin de son calvaire. Le *Nouveau Monde*, mal interprété, obtint un succès médiocre, mais la presse le discuta longuement avec plus ou moins d'intelligence, et le mot de génie fut prononcé. L'*Eve future* devait être l'immense révélation.

C'est dans l'*Eve future* que l'on sent le mieux la hantise d'Edgar Poë, mais aucune « histoire » du conteur américain n'atteint cette émotion humaine, une

émotion qui va jusqu'à l'épouvante. On connaît l'hypothèse de Villiers : la science parvient à créer (ou plutôt à recréer), corps et âme, une femme... Et la poupée combinée par le génie d'Edison est supérieure au modèle né de la vie. Ainsi Villiers, fidèle à ses théories premières, oppose l'idéal à la réalité. Cette fois la science est au service du rêve. Sans cesse, dans ce livre inquiétant, le réel et l'irréel se confondent, le mystère dirige les actes des personnages. Et rien n'est plus poignant que l'angoisse de lord Ewal devant la sublime Hadaly, mannequin *raisonnable*. C'est enfin l'échec du génie en face de l'œuvre de Dieu... Conclusion logique qui augmente la vraisemblance des hypothèses. Ce roman est, à coup sûr, un des plus surprenants de notre littérature.

« L'*Eve future,* dit M. du Pontavice, causa une sorte de stupeur dans les rangs de la critique : ces messieurs ne savaient pas ce qu'ils devaient en dire, cela ne ressemblait en rien à ce qui s'écrivait habituellement ; de plus, la réputation de Villiers leur faisait craindre quelque mystification. » — Et M. de Rougemont remarque que peu d'articles furent publiés à ce moment-là. « On est parfois obligé, dit-il

avec amertume, d'attendre leur mort pour glorifier ses amis. »

Après l'*Eve future*, Villiers publie plusieurs contes, parmi lesquels *La Torture par l'Espérance* — la nouvelle la moins ignorée, — qui est une merveille d'art. Il fit ensuite une tournée de conférences en Belgique où il obtint un triomphe. C'est la fin de la lutte affreuse, Villiers est célèbre, il vit presque sans gêne et il connaît la vraie gloire. Il n'en goûta pas longtemps les joies. Un an après son retour de Bruxelles, il rendait le dernier soupir dans la maison de santé de Saint-Jean-de-Dieu. Huysmans a raconté ces heures tragiques. Villiers, au seuil de la tombe, épousa celle qui lui avait donné un fils, et il s'éteignit en exprimant son désespoir de « mourir à l'hôpital ». Son dernier mot fut héroïque. Il dit à sa femme : « L'agonie sera dure; *tiens-toi bien!* » Les râles commencèrent, et ce fut la fin.

Alors le grand poète que de rares fidèles — Mallarmé, Léon Dierx, Huysmans, Gustave Guiches — n'avaient point abandonné, eut soudain beaucoup d'amis. Les journalistes accordèrent au disparu les qualités les plus admirables et ne lui chicanèrent pas le *génie*. M. de Rougemont cite de curieux

extraits de ces articles hâtifs où de nombreux chroniqueurs se targuent d'une amitié qu'ils ne surent guère prouver.

Villiers a laissé des inédits. Quelques-uns ont paru, par les soins de M. Rémy de Gourmont; M. Gustave Guiches en annonçait plusieurs : « Ces œuvres, écrivait-il au lendemain de sa mort, seront publiées sous la direction de MM. J.-K. Huysmans et Stéphane Mallarmé qu'il a désignés comme les seuls exécuteurs testamentaires de sa pensée. » A propos de cette phrase, M. de Rougemont s'étonne qu'un autre exécuteur testamentaire inconnu ait osé ajouter aux pages publiées de Villiers, des notes suivies des initiales R. D. « Aurait-il vu quelque part le testament de Villiers, et enferme-t-il une clause à son sujet, ce mystérieux Monsieur R. D. ? » Ce Monsieur R. D. n'est autre que Rodolphe Darzens, qui fit réimprimer maints volumes et fut le tuteur de Victor de Villiers.

Axël ne fut représenté que les 26 et 27 février 1894, sur la scène de la Gaîté. « Considéré au point de vue des lettres, dit Camille Mauclair, c'est un ouvrage des plus admirables dans le siècle. » Désormais, le nom de Villiers de l'Isle-Adam devait être

retenu par l'élite. L'étranger depuis longtemps le célèbre. Il est temps qu'on apprenne à mieux connaître chez nous l'œuvre entier d'un des maîtres de notre langue. L'étude complète et enthousiaste de M. de Rougemont — disciple fervent de Villiers — était un document indispensable. Grâce à elle, peut-être aura-t-on l'idée de rechercher les pages parfaites — beaucoup, hélas ! sont dispersées — de ce magicien ès-lettres françaises, de ce rêveur mélodieux dont la misère a fait un grand désenchanté.

JEAN LORRAIN

Sous tous les masques, il y a de
la chair et de la passion vivantes.
Paul ADAM.

Certains soirs, je recevais un mot bref griffonné l'une longue et puérile écriture que l'on eût dit ppliquée : « Etes-vous libre ? J'irai au concert ce oir aux Champs-Elysées. J'avais l'intention d'aller l'Opéra-Comique, mais... » Des mots raturés pré-édaient la signature, un immense paraphe ascen-lant, souligné d'un trait inégal. Quelquefois une éponse croisait un télégramme décommandant les romenades. Ces lettres de Lorrain, je les retrouve ujourd'hui, après tant d'années, avec une émotion rofonde. Le désordre de plusieurs déménagements n'en a fait, hélas ! égarer un grand nombre, mais elles que je relis sont bien curieuses... Déjà, à époque où j'étais un tout jeune homme, je ne pou-ais m'empêcher de les examiner avec l'attention

d'un analyste inconscient. Tout en elles exprimait une psychologie complexe, un fond de candeur, un souci de cabotinage, un goût impérieux de l'étrange et une sorte de détresse morale, d'inquiétude visible, depuis la forme de l'écriture torturée jusqu'au choix du papier verdâtre, depuis la phrase hésitante et parfois inachevée jusqu'à ce lourd cachet qui ornait l'enveloppe, avec la devise ambiguë et révélatrice : « Mon sang m'enivre ! » J'aimais beaucoup Jean Lorrain et je l'admirais. Je l'ai peut-être mieux connu que beaucoup d'autres, plus intimes, et je sais quel artiste fervent, quel esprit plein d'enthousiasme, quel cœur exquis fut « l'homme aux masques », le buveur d'éther, le diabolique biographe de M. de Phocas et des Noronsoff. Mes souvenirs sont aujourd'hui trop éloignés pour que je les classe avec certitude, et je n'ai pas l'œuvre complète de Lorrain sous les yeux. Le rappel de sa mort soudaine suscite en moi une série d'images confuses évoque les causeries trop courtes traversées de ces mots en éclair de lame, incisifs, brefs et coupants et dont il riait lui-même avec une malice presque enfantine. C'est Charles-Henry Hirsch qui m'appri la catastrophe. Il avait eu la chance de le voir

avant la fin, dans cette maison de santé de la rue d'Armaillé où s'acheva son agonie. Hirsch lui devait beaucoup, Lorrain l'ayant introduit au *Journal*, et l'auteur d'*Eva Tumarche* ne déguisait ni sa reconnaissance ni son émotion. Nous allâmes ensemble à l'église et, au cours de la cérémonie funèbre, Hirsch me rapporta les paroles d'adieu qu'il avait eu la force de prononcer : « Dites-lui que je l'aimais comme un frère cadet. » Hélas ! notre amitié s'est surtout bornée à un échange de lettres et d'idées, et ma critique trop jeune et sans expérience ne lui a guère été indulgente. Peu de ses confrères l'ont compris et il s'en plaignait souvent. Je me rappelle toutefois l'étonnement qu'il éprouva lorsqu'il lut, en 1902, dans la *Renaissance Latine*, que Binet-Valmer, Gilbert de Voisins et moi avions fondée, le lumineux portrait que dessina de lui Henry Bataille :

« C'est une sorte de grand barbare, un barbare authentique, installé dans l'Urbs boulevardière, où il apporte et prodigue depuis vingt ans ses instincts de sang et de volupté, sa compréhension raffinée de la ville, son sens des ironies locales, sa politique madrée d'Oriental ou de Celte (car on ne saurait discerner au juste son origine réelle), et mêlant à cela,

au goût des arts et de la culture, les brutalités les plus solitaires ou les plus criminelles. Du barbare, il a, en effet, le goût des bijoux et des gemmes, des parfums forts, des teintures, des matières adornées, des poisons, des éthers, l'irrésistible attraction vers les châtoiements de turquerie, l'amour du bazar et le fétichisme superstitieux des choses. Du barbare, il a la convoitise gourmande et l'amusement artiste, et aussi une sensibilité d'enfant très douce, facilement en larmes, une sincérité à tout propos qui s'attendrit en paroles véhémentes, alors presque câlines, avec des retours enfantins et de vieux chagrins, et — dominant le tout — par delà les émois, le scepticisme, la méchanceté, les colères, les ambitions, une candeur, une grande candeur mal dissimulée qui fait le fond véritable de cette nature où tout le reste a mis ses griffes et ses entes profondes.

« On a la sensation, n'est-ce pas, qu'il n'est pas d'ici ? Pourquoi ? Des rêves authentiquement héréditaires, on dirait qu'il les porte encore dans ses gros yeux aux lourdes paupières de mystique ; des images de mer et de fée s'entrecroisent réellement en eux. Ce n'est pas acquis cet amour du passé, ce

n'est point de la pose ni de la littérature, cette antiquaille de contes et de ballades. Il adore ça. Il y a vraiment en lui comme des ancêtres qui pleurent, toute une race peut-être directe de Normands qui lui vantent à son insu les vieilles aventures de leur horde libre — les pieds nus dans les boues et les coussins impériaux.

« Sa face claire aux maxillaires assassins, prête pour le casque et le turban, dit nettement les alternatives qu'il y a en son âme de raffinement et de bestialité. On y sent renaître, par instants et par bordées, la brute torrentueuse en proie aux poussées de l'instinct, et d'ailleurs d'un instinct mal défini où se heurtent chez les êtres primitifs les atômes mâles et femelles de l'obscure origine. C'est, avec le goût de la débauche lâchée par la ville, la solitude des désirs effrayants et la volonté de se ruer au peuple, source de toute force, à laquelle les quintessences lasses viennent parfois demander le parfum de l'ail et du gros vin. »

Si ce fut de l'étonnement que ressentit Jean Lorrain à la lecture des pages de Bataille, c'est qu'il lui sembla soudain contempler son reflet dans un miroir, mais un miroir déformant et couvert de

buée. Son image réelle était plus nette, mais il ne la distinguait lui-même qu'à certaines heures, et le véritable Jean Lorrain demeurait insaisissable, voilé d'une légende créée par ses soins, esclave d'attitudes adoptées, d'aspects empruntés, d'instincts impérieux et contradictoires, au milieu desquels il se débattait sans pouvoir les dominer. Il fut à vrai dire une incarnation littéraire, une synthèse de divers personnages livresques, copiant malgré lui les gestes, éprouvant les sensations des héros qu'il imaginait, alors qu'il croyait de bonne foi s'étudier, ou mieux, s'extérioriser en disséquant les âmes torturées des Phocas et des Noronsoff. Victime de ses propres chimères, vivant après coup les cauchemars qu'il avait décrits, il fut moins son propre sujet d'étude que l'esclave d'une série de suggestions Il s'est grisé de ce fameux « poison de la littérature » qu'il distillait avec un amer et maladif enthousiasme. Il s'est confondu avec les paysages qu'il évoquait, précis, lumineux, animés, comme nul autre n'a su le faire, et s'est reconnu maintes fois dans le passant oisif ou le rêveur distrait, campé dans le décor qui s'offrait à sa vue. Il s'est épanoui pillé comme son œuvre, et s'est cherché à travers

la vie réelle et à travers d'autres vies par lui conçues, sans parvenir à se fixer ni à se « trouver » jamais.

Il naquit le 9 août 1855, à Fécamp. Il se nommait Paul Duval, et ce fut par crainte d'un échec qu'il changea son nom. Il était fils d'armateur et comptait de grands voyageurs parmi ses aïeux. Peut-être est-ce à cette origine que le poète du *Sang des Dieux* doit d'avoir ressenti la nostalgie du large, la hantise des horizons infinis. Ce que fut sa jeunesse, le pieux biographe Georges Normandy l'a dit avec une clairvoyante affection. Les lettres d'enfance de celui qui devait devenir le plus brillant, le plus boulevardier des chroniqueurs, révèlent déjà sa psychologie tout entière, un don aigu d'observation, une tendresse latente et pleine d'angoisse, l'obsession de l'art et le souci du rythme. A seize ans, il écrivait à sa mère : « Si loin de toi, mon pauvre cœur qui souvent déborde ne trouve pas à s'épancher. Des amis de collège, l'amitié me fait peur. *Je suis défiant et ne veux me livrer à personne sans bien connaître.* J'ai éprouvé trop de déceptions et d'amertumes au lycée. On s'est joué de mon amitié. On a abusé de

ma confiance... » Toujours il apportera dans la vie cette « défiance » devant l'amitié offerte, toujours il manifestera ce recul d'un être cent fois déçu, et pourtant il s'abandonnera à des élans impulsifs qui le jetteront vers quelque aventure décevante d'où il reviendra désenchanté et meurtri. Le seul sentiment qui ne le trompera jamais, celui auquel il retournera sans cesse comme à un refuge, c'est l'amour maternel. Toute sa vie il eut pour sa mère, la respectable et noble Mme Duval, l'attachement le plus total et le plus touchant. Ce qu'il dut à cette affection vigilante, ses amis seuls le surent. Elle fut son modérateur et son soutien. Privé de cet appui, il eût été toute faiblesse et tout désordre. L'instinct de sa dignité et l'aiguillon nécessaire de la saine ambition, l'aspiration à la vie calme, au labeur régulier, lui vinrent du perpétuel souvenir de la présence maternelle.

Lorsqu'il s'engagea dans un régiment de hussards, et lorsqu'il passa aux spahis de Biskra, c'est dans le désir de s'évader d'une tristesse accablante. Les décors entrevus, les poètes favoris savourés avec ardeur ne le prédisposèrent pas à la philosophie des forts. Ce n'est pas en vain que le nom de l'auteur

de *Sonyeuse* figure ici entre Mallarmé, Moréas, Cladel, Rodenbach et Villiers. Il eut les mêmes maîtres et l'obsession de la même esthétique torturée. Baudelaire, Edgar Poë, Laforgue, Barbey d'Aurevilly imprimèrent sur Lorrain une empreinte indélébile. Mais il distingua surtout en eux le côté bizarre (on sait sa prédilection pour Hoffmann et Chamisso), et il s'éprit en outre de l'artisterie des gemmes et des couleurs vives des Gustave Moreau et des Burne Jones. Il se façonna « une manière » sans aucun calcul, son « procédé » devint naturel. Mais avant d'adopter une forme presque définitive, il sombra dans le mystère, la fable, la légende, la féerie, l'antiquaille mythologique, allant de Pan à Typhaine, d'Hérodias à Ganymède, des rapsodes aux minnesingers, signant d'abord « Jehan » ses évocations moyenâgeuses encombrées de pages, d'écuyers, de châtelaines et de parcs harmonieux, et ce mélange hétéroclite nous valut la *Forêt Bleue* et le *Sang des Dieux*. Sylphes, Bohémiens et Zingaris dansaient des rondes échevelées dans les halliers de Broceliande, autour des étangs d'argent animés par le glissement des cygnes sous le clair de lune. Vers séduisants, délicats, agréables, où

l'on distingue déjà les nymphes et les sirènes parentes de ces princesses d'ivoire et d'ivresse qu'il silhouettera plus tard avec plus de maîtrise. Ses paysages, il les emprunte par un mystérieux rappel de mémoire à la Normandie à laquelle son passé le rattache. « Cette Normandie aux verdures toujours neuves et lavées par les pluies, qu'un de ses conteurs enamourés, M. Barbey d'Aurevilly, a comparée à une jeune fille aux joues fraîches tout humides de larmes. »

« Je n'avais que douze ans, écrira-t-il plus tard,[1] mais, liseur enragé de romans de chevalerie et le cerveau déjà farci de récits épiques et d'histoires fabuleuses, j'avais, dans mon imagination d'enfant, baptisé ce coin feuillu et solitaire du nom charmant de Broceliande. Broceliande, la forêt des pommiers du pays de Bretagne, où l'astucieuse et svelte fée Viviane prit à son piège le vieux mage Myrdhinn, Broceliande où depuis cent ans le vieux barde oublié dort, enseveli dans l'herbe, son sommeil sorcier, exilé de la mort et rayé de la vie...

1. *Sonyeuse.*

Les genêts étaient d'or, et dans Broceliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient. C'était aux mois bénis,
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids,
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et calmes.
Au pied du chêne énorme, entre les vertes palmes,
Des fougères d'avril et des touffes de lys,
Viviane et Myrdhinn étaient dans l'ombre assis.

« Ces vers que je composai beaucoup plus tard, dans ma vingtième année, j'ai toujours pensé qu'ils m'avaient été inspirés par une tenace et délirante impression d'enfance.

« Broceliande ! ce coin de parc en forêt s'appelait en réalité Franqueville, Broceliande c'était bien Broceliande en effet, où je me promenais avec les miens, ce jour-là, un clair et chaud dimanche de juin, Broceliande avec l'émergement fleuri des pommiers sauvages, crispant leurs troncs rugueux dans l'ombre des sapins, et ce grave silence où palpitaient comme des voix, effroi d'ailes dans les feuilles, bruit de pas sur la mousse, et dans l'air cette énivrante odeur d'amande amère, que répand l'aubépine en fleur. »

Avec quelle jouissance pleine d'espoir Jean Lorrain ne respirait-il pas ce parfum de son enfance, le

vent résineux des bois normands, dont son imagination morbide devait faire dans maintes œuvres des forêts hallucinantes habitées de fantômes, et parmi lesquelles il errerait avec épouvante entre Schlemyl et lady Usher.

Après avoir publié *Les Lepilier*, où il a peint avec rudesse les habitants de Fécamp tels qu'il les a connus, le voici à Paris, désireux de conquérir la ville et grisé par le tumulte et la couleur du Boulevard. De ce Boulevard, il sera le peintre fidèle et féroce, prompt à découvrir le revers sali des dorures, les misères des ombres cachées, l'infamie dissimulée derrière les façades, attiré par le vice et la boue, mais soucieux d'élégance, correct et mondain, presque snob par attitude, surprenante anomalie, problème inquiétant qui défrayera la chronique scandaleuse durant des années.

Sans doute sa passion pour l'éther est-elle la cause première de son attitude. Ce fut un nerveux détraqué, avec des retours brusques à la vie, des périodes lucides au cours desquelles il voyait son « double » avec une douleur agressive : « Si j'avais à faire mon portrait, disait-il à Octave Uzanne, je vous prie de croire que je ne me raterais point. *Je me vois si*

bien, si cruellement bien, que rien ne m'échappe de mes déchéances physiques. Ah! quelle peinture j'aimerais faire de ces maxillaires d'homme de proie, de ces oreilles décollées, de ces yeux à fleur de crâne, aux paupières semblables à des plaies vives, de ce front ravagé, de ces bouffissures des joues, de ce nez renifleur, complaisant et inquiet, et de tout ce système pileux roussi par le henné et les teintures! Ah! non, allez! je me ferais ressemblant, moi, je ne laisserais rien dans l'ombre... Je me suis toujours si bien vu! »

Il fut avec une âpre jouissance, avec un entrain démoniaque, ce romancier des bas-fonds, ce poète de la pourriture dont Descaves, Bonnetain et Huysmans souhaitaient la venue.[1] Il se complut, en sortant de quelque réception mondaine, à se mêler à la populace, à descendre dans les bouges. Les bastringues du Point-du-Jour, les bals-musettes de Montparnasse et de Belleville eurent ses visites fréquentes. Nous retrouverons plus tard ses souvenirs notés avec exactitude dans la *Maison Philibert*. Mais avant qu'il ait pu grouper et étudier ses impres-

1. *Enquête sur l'Evolution littéraire.*

sions avec calme, il les subissait comme des chocs violents dont il supportait mal la force. Il s'enivrait d'éther pour se donner l'illusion de vivre un rêve hallucinant, pour être secoué du frisson de la peur ou de l'angoisse, et finissait, sincèrement, par mélanger le réel et l'irréel et par ne plus savoir à quel instant l'aberration de son cerveau lui avait fait entrevoir des chimères. La folie, le sadisme de ses héros naissent moins de l'observation que d'un enfantement cérébral, si je puis dire. Il confond les gestes à l'heure où le poison le fait sombrer dans le vague, et il décrit de bonne foi le déséquilibre d'un personnage, la lubricité des filles entrevues, ou l'horreur de fantômes imaginaires. D'où un heurt constant de cadavres, de masques, de fous et d'ivrognes, à travers ses contes, dans des décors brossés avec une sorte de fureur sauvage, à la fois lumineux, stupéfiants et lugubres.

« Amateur de sensations », dit de lui Achille Segard,[1] analyste subtil qui aurait pu devenir l'un des meilleurs critiques de notre époque. (A mon sens, l'étude qu'il publia sur Jean Lorrain n'a jamais

1. *Les Voluptueux et les Hommes d'action.* Ollendorff, 1900.

été égalée.) Certes, il fut surtout cela, et cette épithète le définit à merveille. Mais le fait caractéristique qui m'a davantage frappé chez Jean Lorrain, c'est qu'il s'est efforcé de reproduire les sensations des êtres exceptionnels qu'il recherchait, après les avoir éprouvées lui-même. Phénomène de mimétisme intellectuel, manie de névrosé, supplice inévitable de damné contraint de refléter les grimaces ou les tortures, ou plus simplement faiblesse de malade, prompt à s'assimiler les pires instincts comme les plus perfides littératures. Il s'est usé à percevoir, à ressentir, à traduire. Il ne l'a pas fait volontairement. Son naturel reprenait le dessus lorsqu'il tentait de s'évader d'un mal qui le possédait. C'est le voyageur, amoureux d'horizons, de verdures et d'océans qui est l'authentique Jean Lorrain. Et les pages de celui-ci peuvent être mises en parallèle avec les pages de l'autre. Mais sa dualité le rend plus difficile à « situer » et à dépeindre.

L'affinité secrète qui lie Lorrain à Villiers, à Edgar Poë, à Baudelaire, à Quincey est extraordinaire. En étudiant ces écrivains unis par les mêmes préoccupations, on est surpris de leur trouver tant de points de contact dans le désordre, l'excès, la folie du

macabre. Il y aurait un livre bien singulier à faire pour quiconque voudrait rechercher les ressemblances éntre ceux-ci et quelques autres depuis Nerval jusqu'à Huysmans, Schwob, Rollinat et Tailhade. Même souci d'élégance, de dandysme, élans pareils. Que l'on relise les pages de Théophile Gautier sur les paradis artificiels et les phrases d'un biographe de Baudelaire. « Il voudrait tant goûter les voluptés de l'anéantissement ; en vain il demande l'oubli aux fumées de l'ivresse ; le laudanum, le haschich, il les essaie. La Révolte s'empare de lui ; il voit rouge et du sang lui gicle au front.[1] » Chez tous ces imaginatifs, le rêve était si puissant que sa réalisation matérielle devenait une sorte de souffrance. Devant le « papier que sa blancheur défend », Mallarmé hésite, Baudelaire s'enfuit, Villiers flâne, Lorrain s'enivre d'éther. La paresse et l'irrégularité sont les caractéristiques de ces bohêmes torturés. Aucun d'eux ne tient ses promesses, aucun d'eux ne sait être « régulier » dans le labeur, ce qui leur vaut d'être incompris des formidables travailleurs comme Zola. Mais leur sensibilité s'aiguise, et leurs œuvres, quand

1. Le *Baudelaire* de Féli Gautier.

elles naissent enfin, ont une couleur, un relief, une séduction, une force inimitables.

S'il faut en croire ses propres récits, c'est comme excitant du cerveau, afin de pouvoir triompher d'une perpétuelle torpeur, que Lorrain s'adonna à l'éther. Il en abusa jusqu'à nécessiter son entrée dans une maison de santé. Et il ne se délivra jamais de cette habitude qui le conduisit à concevoir des héros d'exception et à se confondre avec ces créations nées du délire : « Je suis un anormal et un fou, fait-il dire à M. de Phocas. Je n'ai jamais été que la proie d'ignobles instincts, et toutes les ordures des basses parties de mon être, magnifiées par l'imagination, ont fait de mon existence une suite de cauchemars... Elles (les femmes) n'ont jamais été pour moi que des chairs à expérience, pas même à plaisir. Avide de sensations et d'analyses, je me documentais sur elles comme sur des pièces anatomiques, et aucune ne m'a donné la vibration attendue, parce que justement cette vibration, je l'épiais, embusqué dans ma nervosité comme dans un maquis, et qu'il n'y a pas de volupté savante, mais de la joie inconsciente et saine, et que j'ai gâché à plaisir ma vie en l'instrumentant au lieu de la vivre, et que les raffinements et les

recherches du rare conduisent fatalement à la décomposition et au *Néant.* »

Je pourrais multiplier les citations de ce genre. Elles abondent. Elles ont égaré l'opinion. Et il est permis de se demander à quel point Jean Lorrain, malgré son hyperesthésie réelle, ne l'a pas fait exprès. S'il se livrait en apparence à la plus crapuleuse débauche, il s'ingéniait à ne rien laisser ignorer de ses égarements et à provoquer lui-même le scandale. Il devinait trop bien, lorsque vêtu d'un frac impeccable et de linge éblouissant, il dissertait, au cours d'un dîner, avec une verve imagée, de l'art italien ou des primitifs, que la stupeur naissait dans l'esprit des convives, au souvenir des « bordées » de matelots, ou des « tournées » d'apaches auxquelles son nom était lié, pour ne pas éprouver une jouissance raffinée à savourer cette sensation, pour ne pas respirer cette atmosphère d'étonnement qu'il savait former autour de lui.

Puis l'écœurement le saisissait, le dégoût de lui-même et de sa vie factice, et il s'évadait de sa prison bénévolement adoptée. Il voyageait. Et il a su voyager. Nul peintre n'a mieux traduit les langueurs orientales et les ciels d'Italie.

« O vous ! que tourmente la maladie de la beauté et qu'opprime l'unanime laideur de nos villes modernes, où les palais sont des banques et les églises des usines, fuyez l'anémie, la chlorose et le vice, *pitoyable invention des âmes en détresse* en connivence avec la faim. Fuyez toutes les boues raffinées des Londres d'alcool et des Paris de misère ; partez, allez vivre ailleurs. Je repars demain pour les Indes ; voulez-vous partir avec moi ? Je vous emmène ! Je n'ai plus ni obsessions ni cauchemars depuis que je vis ma vie, moi. » Ainsi s'exprime Lorrain à travers un de ses personnages, et il part, il nous donne la *Dame Turque*, les *Heures d'Afrique*, les *Heures de Corse*, qu'il est intéressant d'opposer à ces *Poussières de Paris* où le chroniqueur a analysé le boulevard jusque dans sa fange.

Aux heures où il s'éloignait du pilori où l'attachait son destin, il exprimait sa joie avec une béatitude d'écolier en vacances. Les lettres écrites par Lorrain à la veille des départs ou en cours de voyage mériteraient d'être recueillies. Il y éparpillait son âme avec une prodigalité joyeuse, et l'on y trouvait des phrases inattendues : « Je suis tout à fait bien. Je suis heureux ! » Il disait en outre à sa mère : « Je

t'aime et je t'en veux de m'avoir donné cette nature sensuelle et vibrante qui me fait tant jouir et tant souffrir. C'est une harpe vivante que j'ai comme attachée au cœur. » Il dit aussi — littérateur avant tout : « Garde ma lettre. Elle me servira comme impression, plus tard. » Cela fait penser au post-scriptum de La Gournerie, dans *Sapho :* « Je relis ma lettre... il y a vraiment des choses pas mal; mets-la moi de côté, je pourrai m'en servir. »

Oran, Tlemcen, Alger, Tunis, l'Italie, la magie de l'Adriatique passent tour à tour dans ses livres et dans ses lettres. La hantise est oubliée. Elle le reprendra, impitoyablement, lorsqu'il reviendra à Paris, appelé par la nécessité des marchandages avec l'éditeur ou le directeur de journal. Nice sera sa dernière retraite. S'il s'en éloignait, vers la fin, c'était pour s'égarer dans les hauteurs avoisinantes. Encore n'y restait-il pas longtemps. « C'est à quinze cents mètres d'altitude, m'écrivait-il en 1905, dans cette montagne que vous savez si bien aimer, que votre lettre vient me joindre. J'y habite une maison forestière convertie en hôtel, où la laideur des pensionnaires est telle que j'en ai la fièvre; il faut dire que le Boréon est affreusement humide, étant tra-

versé et environné de torrents ; c'est la région des brouillards, cimes et nuées, tour à tour, selon l'heure, le décor et la forêt d'Hansel et Gretel ou du « trois » de la Valküre. Je n'y reviendrai plus, j'y grelotte... Je vais descendre sur Châtel-Guyon où je suis condamné à faire une cure, puis je passerai par Genève et le Saint-Gothard et la divine Italie, dont l'art et la nature consolent de tout. Vérone, Vicence, Venise, Padoue, Rimini, Ravenne, Florence et Sienna. Peut-être reviendrai-je par la Corse pour voir l'île en or sous la rouille et la flamme de ses châtaigniers. J'aimerais vous y rencontrer dans la forêt de Valdoniello ou d'Aïtone entre Carghèse et Eviza... »

L'année suivante, il entreprenait une tournée de conférences dans le Midi et me racontait avec une indignation ravie que les Méridionaux l'avaient interrompu à maintes reprises pour lui demander de venir danser la matchiche sur scène avec Mme Liane de Pougy !

« Votre bonne lettre est venue me rejoindre à Montpellier où je finissais une tournée de conférences, captif de guerre attelé au chariot de Thespis,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

tournée de conférences de Sainte Roulette[1], tournée pénible et tourmentée grâce à un itinéraire ridicule de mon impresario, où l'inconfort des hôtels plus que médiocres s'aggravait de l'incompréhension de foules si lourdememt méridionales (oh ! ces gens du Languedoc, où le laurier d'Italie et l'ardeur sarrasine ont oublié de mettre la grâce corse), si lourdement incompréhensibles que dans la plupart des villes ils m'ont pris pour un acteur et qu'à Nîmes, entre autres, ils m'ont réclamé sur scène, moi et Mlle de Pougy..., pour y danser la Matchiche !

« Il n'y a pas que Napoléon qui ait sa légende.[2] »

Cette légende le poursuivait partout, et il n'en était pas mécontent, malgré ses feintes fureurs. Lorsqu'il comprit soudain que la maladie l'étreignait pour ne plus le lâcher, il devint sombre, et le ton de ses lettres se fit morne : « Vous vous méprenez sur les causes de mes ennuis, ma santé seule me préoccupe et me désespère intensément, « les

1. *Sainte Roulette*, 3 actes en collaboration avec Gustave Coquiot, représentés pour la première fois au Théâtre Molière en 1905.

2. Lettre datée de Toulon, 2 février 1905.

autres », ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent !... Si vous saviez comme je suis loin de tout cela. Mon Dieu ! vous ne pouvez pas vous en douter, et combien je suis heureux de vivre loin de Paris. J'espère bien n'y pas revenir de longtemps. » Et il s'installa en effet complètement dans sa villa de Nice, auprès de sa mère qu'il aimait avec dévotion. Et chaque fois l'espoir renaissait dans le décor propice aux illusions : « Je me remets ici lentement à la brise de mer qui entre dans ma chambre avec le bleu du ciel et le bleu du large. Oh ! la joie de vivre dans des grandes pièces, vastes et fraîches, hantées de courants d'air, et toutes les fenêtres ouvertes sur les oliviers et les cyprès d'un grand jardin abandonné, presque italien... O ! le charme des villes de saison l'été, des villes désertées, vides d'étrangers et redevenues ligures, la race retournée à ses mœurs et à ses instincts, un Nice où il n'y a plus que des Italiens et que des Corses. »

Alternatives d'espérances et de découragement se succédèrent. Par instants il s'aigrissait, découragé devant l'effort inutile et le néant de sa tâche : « Avez-vous oublié que j'ai quitté Paris, las de tous et de tout et que je traîne au soleil une santé compromise

par les trente ans de luttes et d'intrigues inutiles d'une vie plus dangereuse pour les nerveux que la morphine et que l'alcool? J'ai trente ans de labeur et je suis encore obligé d'écrire pour vivre. Jugez! Et j'ai une telle horreur de la littérature et des littérateurs que si j'avais des rentes, je quitterais la France demain! et l'on me demande des leçons d'énergie? des leçons de désespoir, oui! Ajoutez de plus que je suis très malade : quand vous m'avez vu à Paris, je couvais déjà le mal qui m'abat maintenant. Châtel-Guyon m'a démoli. L'estomac, les intestins, la vessie, tout est pris... Je peux à peine sortir une heure par jour quand il ne pleut pas, et je me traîne de pièce en pièce comme une bête blessée...» « La littérature, disait-il encore, est devenue un métier impossible. Trop de bouzilleurs de copie ont mis l'inspiration des autres au rabais.» Il s'enferma dans cette villa Bonnin qu'il affectionnait, croyant être devenu misanthrope et certain de ne plus reparaître sur le Boulevard. Il m'envoyait de belles photos de son home et les commentait ainsi[1] :

« Vous voyez que vous avez de quoi choisir. Les photographies de la villa ont cela d'intéressant que

1. *Lettres inédites, de 1904 à 1906.*

je la quitte en avril : ce perron de marbre et ce verger presque sicilien, qui avait 3000 mètres et descendait vers la mer, tantôt cimetière d'Orient avec ses allées de cyprès, tantôt demi-bois sacré, vont être vendus, rasés, détruits pour faire place à des docks !... La civilisation, le commerce ! Ce coin perdu du vieux port, au pied du Mont-Boron, où j'aurai vécu cinq années de ma vie, est déjà du néant, du passé — et cela est peut-être intéressant à dire qu'avec la civilisation moderne il n'y a plus un coin de rêve où un artiste puisse poser la tête avec sécurité. Et cette propriété était une des plus anciennes de Nice : elle datait de bien avant l'annexion de Nice à la France ! Pour les photographies d'intérieur, je vous donnerai tous les détails complémentaires que vous désirerez. Sachez seulement que tous les meubles sont anciens, ou de famille, ou lentement collectionnés et acquis par moi tant en Italie qu'en Provence, en Allemagne et à Paris... car les bibelots et les voyages, voilà mes seuls plaisirs. Les objets blancs y dominent : vieux Sèvres, vieux Saxe, vieux Japon ou vieux Chine, vieux Berlin et Cappo di Monte, faïences chères à toute l'Italie et à la Corse, car le croirait-on ? le blanc est ma couleur

favorite, surtout en objets. Dernier détail, si cela peut vous intéresser : la chambre à coucher est tendue de jaune paille — et les tentures sont en toile de Jouy mauve, tentures anciennes. Le cabinet de travail en vieille étoffe fauve et rose et en vieilles tapisseries obtenues pour un morceau de pain à Paris au moment du Krack : une des meilleures opérations que j'aie faites de ma vie... »

Tel fut le cadre où s'écoulèrent les dernières années du poète de l'*Ombre ardente*. Mme Aurel, artistement, fidèlement, a retracé la vie de Jean Lorrain sur la Riviera, la Riviera des veglione et des carnavals que nul mieux que lui n'a su décrire. Le reste de son existence le montre débarrassé de la défroque anecdotique sous deux aspects principaux : le chroniqueur et le romancier.

Jean Lorrain fut un journaliste exceptionnel, un chroniqueur unique qu'aucun de ses imitateurs n'a pu faire oublier. Ses *Pall Mall Semaine*, signés Raitif de la Bretonne, forment un surprenant raccourci de la vie parisienne, ou plus exactement résument les aspects les plus divers d'un tableau de Paris, tableau compris à la manière futuriste, où les images se chevauchent pour figurer la continuité

du mouvement. Aucun plan, aucune discipline n'ont entravé la marche de l'observateur en promenade à travers des milieux disparates. Lorrain sort de l'Exposition universelle pour se rendre à quelque vernissage, il abandonne un salon de peinture pour assister à un bal costumé. De là, il ira chez un ciseleur pour finir la soirée chez une actrice célèbre. Certains jours, sa fantaisie le dirigera vers des quartiers inavouables d'où il rapportera une vision farouche et terrible qu'il racontera entre le récit d'un five o'clock de snobs ou la description d'une grande première. Cet ensemble chatoyant, grouillant, bigarré, il l'émaillera de remarques nettes, incisives, de jugements féroces, de potins insidieux, de portraits à l'eau forte ou de louanges à l'adresse d'un jeune écrivain ignoré, d'un comédien qu'il lance ou d'un peintre qu'il révèle. Il s'est fait de la sorte beaucoup d'ennemis. Il eut des duels et se battit avec courage. Il dissémina des dons précieux d'analyste et connut aussi la gloire la plus périlleuse. Cette gloire faillit être éphémère s'il n'avait réussi à réaliser, malgré la sujétion de sa tâche quotidienne, quelques œuvres trop rapides mais solides. *Sonyeuse*, *M. de Phocas*, le *Vice*

errant, s'ils cessent de séduire un jour le grand public, trouveront toujours place auprès des livres de Crébillon fils dans l'« enfer » des bibliothèques. Ce sont des « nouvelles » impérissables. Pour être juste, il faudrait sauver également *Propos d'âmes simples*, le *Crime des Riches*, *Fards et Poisons*, *Ellen* et tant d'autres croquis définitifs. Mais *M. de Bougrelon* demeurera son chef-d'œuvre. A vrai dire, chaque nouveau volume qu'il publiait apportait une sorte de déception. Cependant les contes qui le composaient atteignaient souvent la perfection. Le regret venait de ce que l'on comprenait trop bien, à les lire, le romancier que Lorrain eût pu être, et ses amis, oublieux du labeur immense et lassant auquel le contraignait le souci de vivre, lui en ont longtemps voulu de ne pas avoir été ce romancier-là. Un seul des contes qui forment l'« Ecole des Vieilles Femmes » aurait fourni le sujet d'un roman digne de Balzac. Mais les difficultés de la vie l'ont obligé à demeurer journaliste malgré lui. Faut-il le déplorer ? N'eût-il pas renoncé, par lassitude, à la littérature, comme il l'a prétendu lui-même ; ne se fût-il pas enseveli dans un repos résigné, presque découragé, s'il ne lui avait fallu continuer la bataille ?

Un livre incomplet, baroque, sans cohésion, nous a donné sa mesure. Ce livre, c'est la *Maison Philibert*, qui lui fut commandé, et où Lorrain a dépassé Zola quelquefois par la vérité des évocations et toujours par la couleur et la souplesse du style. Le 23 mars 1905, il m'écrivait de Nice une longue lettre qui est une des plus sincères confidences qui furent faites par un artiste sur soi-même et sur ses ambitions :

« Comme je suis de votre avis, mon cher ami, et comme j'aimerais à composer et à écrire les romans, ou tout au moins le roman que je sens en moi ! J'ai trop aimé la Vie, la Lumière et la Mer, la liberté avant tout, et pour vivre ma vie j'ai accepté les hâtives et les atroces besognes de la copie à jour fixe. J'avais des besoins de sensations et de nouveautés qui nécessitaient la mensualité fixe, non l'argent de poche que je n'avais pas. J'ai été un voluptueux avant d'être un écrivain, tout cela je le sens et le déplore comme vous..., mais je crois être enfin sorti de cette impasse, je crois avoir rompu mes chaînes et travaille à conquérir la liberté nécessaire à l'éclosion d'une œuvre. Avec quel cri de joie et de soulagement je m'échapperai du bagne de la copie et du

journalisme ! Vous ne vous imaginez pas de quelles couleuvres on y a nourri ce que vous voulez bien appeler mon talent. Non, *La Maison Philibert* n'est pas de moi le livre que j'aime. *La Maison Philibert* a été commandée. En l'écrivant, j'ai fait œuvre de pensionnaire de la Maison L...

« Merci d'avoir aimé mon *Ecole des Vieilles Femmes*. C'est avec *Fards et Poisons*, le livre de moi que j'aime le mieux, c'est, vous l'avez deviné, le miroir même de ma tristesse, non, de ma mélancolie attristée... mais ne me reprochez pas d'aimer la Méditerranée. Je ne suis à Nice que faute de ne pouvoir habiter la Corse ou la Sicile trop lointaines... et ma vraie patrie est l'Italie divine ou la Grèce lumineuse ou plus divine encore. »

Quoi de plus émouvant que cet aveu ! Avec quelle mélancolie, à son déclin, cet artiste sensible, cet observateur doué des qualités les plus rares, n'a-t-il pas rêvé d'accomplir enfin cette œuvre définitive qu'il ébaucha toute sa vie, qu'il manqua sans cesse par trop de hâte, et qu'il ne put jamais écrire !

JEAN MORÉAS

> Le seul homme actuellement doué du privilège d'écrire le beau vers français est Jean Moréas.
>
> René Boylesve (1896).

Lorsqu'après dîner on entrait au café Vachette, on apercevait, toujours à la même table, Jean Moréas, le visage grave et ennuyé. Auprès de lui se tenaient ses fidèles : Ernest Gaubert, Baragnon, Antoine Albalat, Fréjaville, Tudesq, d'autres encore, qui écoutaient respectueusement les paroles du Maître. Un garçon venait apporter la consommation demandée. Moréas l'observait avec une curiosité singulière, comme s'il le voyait pour la première fois, et déclarait d'un ton désenchanté : « Ce garçon est sinistre ! » C'était son mot ; le jour lui semblait sinistre, ses repas sinistres, les passants sinistres, sinistre aussi l'atmosphère de ce café où il venait s'asseoir pour fuir la solitude et cette tristesse qu'il semblait emporter avec lui...

Tandis que ses amis jouaient aux cartes ou aux dames, il paraissait juger les coups avec intérêt et, lorsqu'un des joueurs s'attendait à une louange de sa part, il était tout surpris de l'entendre dire : « Savez-vous que Dupont est un vrai poète ? » Et il discourait soudain sur l'œuvre du chantre des « grands bœufs ». Ainsi, en tous temps et quel que fût l'endroit où il se trouvât, Moréas n'était occupé que de poésie. Il citait les auteurs qu'il aimait : Malherbe, Ronsard, Racine, La Fontaine. Sa voix chantante donnait au vers un rythme large, une ampleur souveraine. Il ajoutait : « Voilà qui est beau ! », puis il rajustait son monocle, lissait sa moustache et haussait l'épaule droite dans un geste qui lui était familier. Alors, les joueurs abandonnaient les cartes et le damier, et profitaient en silence des leçons de ce grand artiste.

Il rêvait tout haut, pour lui seul peut-être, et jugeait les livres et les écrivains d'un mot définitif et brusque. Ceux qui l'ont entendu n'oublieront jamais ce cours de littérature, cette vision rapide et magnifique qu'il savait suggérer de notre passé d'art et qui évoquait ces panoramas immenses contemplés d'un sommet où l'on ne distingue que des cimes.

Il ne s'en allait que fort tard, entraînant quelque compagnon, docile ou enthousiaste, et il commençait à errer par les rues du Quartier-Latin, indécis, inquiet, comme s'il redoutait de se retrouver trop vite chez lui, seul avec lui-même. C'est alors qu'il déclamait lyriquement les vers écrits la veille, ceux qu'il avait conçus devant un paysage nocturne ou à l'heure mélancolique de l'aube parisienne. Si son auditeur le quittait, il continuait sa marche fiévreuse, insoucieux du froid, du vent et de la pluie, et commençait doucement à travailler. Ses pas le conduisaient parfois dans des quartiers ignorés. Il revenait, au petit jour, mâchonnant un éternel cigare, grelottant, exténué, mais ayant rimé des strophes admirables :

Le coq chante, là-bas ; un faible jour tranquille
Blanchit autour de moi ;
Une dernière flamme aux portes de la ville
Brille au mur de l'octroi.
O mon second berceau, Paris, tu dors encore
Quand je suis éveillé,
Et que j'entends le pouls de mon grand cœur sonore
Sombre et dépareillé.
Que veut-il, que veut-il, ce cœur, malgré la cendre
Du temps, malgré les maux,
Pense-t-il reverdir, comme la tige tendre
Se couvre de rameaux ?

Jean Moréas naquit à Athènes, le 13 avril 1856.

« Je m'estime en mon art, disait-il, deux fois Français, étant né Grec, car, à la vérité, le brandon de poésie que la France — qui m'apprit à chanter — porte aujourd'hui avec tant d'éclat, elle le tient de Rome, laquelle le tenait de la Grèce immortelle qui me donna naissance.[1] » Son vrai nom était Papadiamantopoulos, et M. Félix Fénéon affirme qu'il descend directement d'une famille de corsaires.[2] Durant son adolescence, il a beaucoup voyagé. Il a visité l'Allemagne, la Suisse et l'Italie et, après un court passage à Paris, il regagna Athènes. Mais Paris l'avait conquis. Il lui fallut y revenir. Déjà son esprit le parait de toutes les grâces :[3] « Paris, dit-il, doit savoir à quoi s'en tenir sur la beauté. Son ciel est un miracle de finesse ; la Seine coule avec la simplicité d'un hexamètre homérique, et les bois de ses environs sont dignes de servir de sanctuaire aux Muses et à la déesse vierge Diane, au manteau de pourpre, qui pare son épaule d'un carquois. »

1. Appendice de l'*Enquête sur l'Evolution littéraire*, de Jule Huret.

2. Félix Fénéon. *Les Hommes d'aujourd'hui.*

3. *Feuillets*, de Jean Moréas, p. 77.

C'est en 1882 qu'il débuta à la *Nouvelle Rive gauche*, qui devint plus tard *Lutèce*, revue aujourd'hui rarissime, où l'on retrouve les premiers essais de maint poète notoire.

Ses vers furent bien accueillis des publications d'avant-garde où s'exerçaient les fougueux « vers-libristes », et ce fut *La Plume* qui lui valut d'être soudain élu chef d'école par des « jeunes » enthousiastes. *Les Syrtes*, qui parurent chez Vanier, n'annonçaient pas cependant une grande personnalité. Verlaine reconnut Moréas pour son élève.

Et cette dame, quelle est-elle ?
Cette dame que l'on dirait
Peinte par le vieux Tintoret
Dans sa robe de brocatelle ?
Je me souviens, je me souviens,
Ce sont des défuntes années,
Ce sont des guirlandes fanées,
Et ce sont des rêves anciens ![1]

En 1886 parurent *Les Cantilènes*, où déjà on put lire quelques-unes de ces chansons populaires que Moréas devait tant vanter depuis. Mais, bien que la poésie des *Cantilènes* soit d'une sensibilité plus

1. *Les Syrtes*. « Que l'on jette ces lys. »

particulière, on distinguait encore l'influence profonde de Baudelaire.

« J'ai beaucoup aimé les *Fleurs du Mal,* pendant mon adolescence et ma toute première jeunesse, dira plus tard Moréas. J'admire toujours Baudelaire et ne le relis jamais. Ses préoccupations, comme ses épithètes, me gênent à présent jusqu'à l'angoisse : une angoisse physique ; certes, Baudelaire est un vrai artiste, comme nous l'entendons aujourd'hui, ou, plutôt, comme on l'entendait il y a quelques années. Allons, c'est un grand artiste tout simplement, c'est même un grand poète. *Ce n'est pas un pur poète.*[1] »

Quelle franchise ! et comme ces phrases traduisent mieux qu'aucune étude le sentiment que Moréas eut de l'esthétique, son souci de la simplicité de la perfection, sans lesquelles il n'y a pas de poésie pure.

Dans l'intimité, il s'exprimait différemment sur le compte de Baudelaire. Il s'écriait : « C'est un sot ! » (Le mot même était plus brutal.) Et comme on s'étonnait de cette critique un peu brève, il ajou

1. *Feuillets,* p. 17-18.

tait avec sa vanité savoureuse : « Comprenez-moi, comprenez-moi... Quand je dis que c'est un sot, c'est plus flatteur pour sa mémoire que quand d'*autres* (il prononçait d'*otres*) disent que c'est un génie ! »

L'œuvre qui devait révéler son nom au public ne fut pourtant pas une œuvre simple. L'auteur des *Syrtes* et des *Cantilènes*, après avoir protesté contre l'épithète de *décadent* et réclamé celle de *symboliste* (les *cymbalistes*, disait Verlaine), publia *Le Pèlerin passionné*. Il en profita pour fonder l'école romane. Il avait lancé des manifestes assez vagues où il prétendait rénover la langue. *Le Pèlerin passionné* fut admiré ou critiqué avec peu de mesure. On crut à une date de l'Evolution littéraire. Anatole France déclara que c'était un beau livre mais qu'il n'en pouvait toutefois « citer beaucoup de vers sans glose, commentaire ou lexique ». Le symbolisme ou l'école romane devaient-ils remplacer le naturalisme déjà désuet ? Jules Huret s'en inquiéta et courut interroger tous les écrivains notoires. Le résultat fut curieux et produisit cette *Enquête sur l'Evolution littéraire* qui sera toujours consultée par quiconque voudra faire revivre

cette époque de luttes. Il semble que les romanciers et les poètes aient été d'accord pour juger que Moréas était un parfait grammairien. « Un artiste charmant qui manie la vieille langue comme un lunguiste », dit Anatole France : « C'est un artiste, dit Barrès, qui joint aux préoccupations du symbolisme le plus grand souci de la langue, qu'il voudrait renouveler. » Mais on fut unanime à lui reprocher l'outrance de son archaïsme. « Là, c'est mon domaine exclusif, ripostait Moréas. Je suis le seul à réclamer un renouveau de la langue poétique, un retour aux traditions, un style retrempé aux sources de l'idiome roman. Voilà trop longtemps que nous vivons sur le vocabulaire romantique ! Ce vocabulaire parut assez savoureux (il l'était), à l'époque de son éclosion. Par malheur, la syntaxe des romantiques fut médiocre : c'est là une grande lacune en fait de style ! Considérez que ce vocabulaire sans syntaxe rationnelle, tourné et retourné de toute façon, est usé jusqu'à la corde ! Il y a des gens qui se récrient devant l'impossibilité de réintégrer tels mots, tels tours abolis ; laissez-les se récrier ! Consultez La Bruyère et Fénelon ; revoyez l'histoire de la langue vous verrez que des mots, des tours, insolites il y

ix ans, défrayent à cette heure « le plus coutumier arler », le style dont je désire la restauration donera une nouvelle vigueur à l'expression poétique.[1] »

A vrai dire, les audaces de Moréas n'avaient rien extravagant. Le style agressif de ses Manifestes ı de ses lettres laissait espérer des nouveautés us nombreuses. Les vers du *Pèlerin passionné* ahissaient un labeur patient et l'absence de cette spiration qui fait les purs poètes. Barrès prétendit en que ce recueil constituait le chef-d'œuvre tendu du symbolisme. Mais Barrès avait ses raions, et, avec lui, sait-on jamais la part réelle de ncérité qui entre dans ses critiques ? Si Moréas avait écrit que cette brochure fameuse, peut-être ırait-il été voué à l'oubli comme tant d'autres meurs alors célèbres. Le tour en était gracieux, erte, mais l'émotion ne se dégageait guère de ces ythmes habiles et calculés :

Nous longerons la grille du parc
A l'heure où la Grande Ourse décline,
Et tu porteras — car je le veux —
Parmi les bandeaux de tes cheveux
La fleur nommée asphodèle.

1. *Enquête sur l'Evolution littéraire*, p. 79.

Tes yeux regarderont mes yeux ;
A l'heure où la Grande Ourse décline. —
Et mes yeux auront la couleur
De la fleur nommée asphodèle.
Tes yeux regarderont mes yeux,
Et vacillera tout ton être,
Comme le mythique rocher
Vacillait, dit-on, au toucher
De la fleur nommée asphodèle.

En vain les disciples de l'école romane tentèrent-ils de prouver que l'on pouvait opposer le *Pèlerin passionné* aux productions parnassiennes, « sèches, froides, incolores ». Mais les idées ! criaient les adversaires. « Ses idées ! raillait Vignier, elles ne pèsent pas lourd, les idées de Jean Moréas. » — « Non, pas beaucoup d'idées », acquiesçait Gabriel Vicaire. Charles Morice, avec plus de justesse, disait : « Je ne sais pas si son domaine est très grand, mais il joue d'un instrument bien accordé. Il n'a pas d'idées, il ne lui manque que cela. » Enfin, pour Zola, c'était là « de la poésie de bocal ».

Ce que proposait Moréas valait pourtant qu'on s'y arrêtât. Il voulait que la poésie moderne ne négligeât aucune des tentatives anciennes et qu'elle se renouvelât en employant les jolies formes de jadis

nalheureusement abandonnées. Ce rappel à la tra-
ition n'avait pas qu'un intérêt de vocabulaire ou
e syntaxe, il nous obligeait à retourner vers nos
ources, à connaître les phases successives d'un art
n évolution. Lui-même s'était contraint à cette
tude qui lui fut profitable à l'époque où son talent
tait en pleine maturité mais qui, alors, créa dans
on esprit une sorte de confusion dont il ne sut pas
e dégager. Il était trop savant, trop imprégné des
tours précieux de l'ancienne langue », trop hanté
e réminiscences pour parvenir à prouver son origi-
alité. Il devint le reflet de maints lyriques pour
esquels il s'était enthousiasmé sur l'heure, et cha-
que fois il crut, sincèrement, avoir trouvé sa for-
nule définitive.

Moréas — et nous devons l'en admirer — possé-
ait un immense orgueil (un paon, disait Verlaine).
Pour être poète, il faut être beau » (il prononçait
o), s'exclamait-il. Et il ajoutait, en lissant sa mous-
ache et en promenant autour de lui un regard satis-
ait : « Moi, je suis bo ! » Sa confiance en lui le pous-
ait à publier sa dernière théorie comme étant la
eule propre à sauver l'art en péril. De là, ses ma-
nifestes qu'il ne faut pas considérer comme les

procédés d'un ambitieux, pressé de conquérir la gloire. M. Jean de Gourmont, pieux biographe, a essayé avec adresse de prouver que l'esthétique de Moréas est expliquée dans ses manifestes. Plus tard, l'auteur des *Stances* dira : « Il y a là-dedans des affirmations qui ne laissent pas de m'inquiéter. » Et encore : « J'étais bien jeune ! » — Moréas, moins instruit, eût été tout de suite un grand poète.

Poète, il ne fut que cela, mais il le fut peut-être comme aucun autre artiste ne l'a été. Il ne parlait que de poésie et ne vivait que pour elle. C'est pour songer à ses vers et se perfectionner dans son art qu'il cessa de se mêler au mouvement tapageur de la jeunesse littéraire. Il travailla, silencieux et recueilli, et publia *Enone au clair visage* et *Eriphyle*, que M. André Beaunier considère comme son chef-d'œuvre.

Déjà sa forme devenait plus classique :

De ta douce lueur, ô Phèbé, favorise
Ma plaintive chanson qu'emporte au loin la brise.
Et fais que mes soupirs, de l'écho répétés,
Etonnent la frayeur des antres redoutés. [1]

1. *Enone au clair visage.*

Enfin parurent les premiers livres des *Stances*. Peut-être y a-t-il une œuvre aussi belle que celle-ci ans notre poésie, mais, à coup sûr, rien ne la épasse. Moréas avait composé ces stances une à ne, laborieusement, péniblement sans doute, mais vec amour. Elles résument en quelques pages mmortelles les intenses émotions de sa vie. Une ristesse profonde s'en dégage, et quelque chose 'indéfini, comme « le parfum de l'inquiétude », si e puis m'exprimer ainsi. Oui, ceux qui ont bien onnu l'auteur d'*Iphigénie* savent que sous son spect impassible, sous sa bienveillance souriante e dissimulait la plus mortelle inquiétude. L'homme i sûr de lui, jadis, était devenu, à mesure que s'amlifiait son talent, un indécis, un chercheur, un *nquiet*. Ce qui causait son angoisse, il le dira, la eille de sa mort, à son vieux camarade Barrès :

« Vois-tu, j'ai compris. Il n'y a pas de classiques t de romantiques... c'est des bêtises... Je regrette e n'être pas mieux portant pour l'expliquer... »

La perfection le hantait à ce point qu'il s'était étaché, désintéressé des préoccupations habituelles ui bouleversent notre humanité. Lui parliez-vous 'un événement politique, d'une révolution ou d'une

catastrophe, il vous écoutait d'abord avec stupeur, puis avec fatigue. Insensiblement, il ramenait la conversation à la littérature et vous disait, d'une voix de mystère, pour vous seul — rare faveur, pensait-il, — le vers de Racine qui savait le mieux l'émouvoir. Et si vous repartiez sur votre sujet, il déclarait, sévère et tranchant : « Vous ne comprenez pas », puis, insoucieux du bruit environnant ou des rires imbéciles, déclamait :

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon gain est aux corbeaux.
Sans récolter jamais, je laboure et je sème.
Je ne me plaindrai pas : qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure !
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure !

Quelquefois, nous dînions ensemble au Quartier-Latin. En vain j'essayais de pénétrer cette âme indifférente, et je jugeais toujours que Moréas n'aimait et n'admirait que lui-même. S'il n'estimait point les hommes, les coudoyant avec un dédain suprême, du moins voyait-il volontiers ceux qui le considéraient comme le plus grand poète de son

emps. Qui sait ce que cette froideur cachait de sen-
ibilité, ce que cette suffisance dissimulait de ten-
resse ! Mais cette indifférence eût-elle été réelle,
u'elle avait son excuse : le labeur opiniâtre de son
erveau, un perpétuel isolement en lui-même ren-
aient le rêveur irritable. Cet esprit qui créait peu,
nais n'enfantait que des œuvres définitives, était
onstamment surmené. A tous les instants, des ryth-
nes chantaient en lui, se heurtaient, se confondaient,
e dégageaient, enfin, purs et parfaits, pour former
ne strophe admirable. Alors, s'il avait triomphé
ans cette lutte intérieure, Moréas devenait d'une
aîté surprenante. Il avait vingt ans ! Un besoin
résistible de plaisanter le poussait à prononcer
ur ses contemporains des phrases lapidaires, spiri-
uelles et terribles. Ou s'il récitait la stance achevée,
'était d'une voix tonnante, comme s'il voulait s'eni-
rer de musique, d'idées et de couleurs pour se con-
aincre de son propre génie.

Je me souviens du *Corbeau*, que ses amis savaient
ous par cœur à force de le lui faire réciter :

J'allais dans la campagne avec le vent d'orage,
Sous le pâle matin, sous les nuages bas.
Un corbeau ténébreux escortait mon voyage.
Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme
Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements,
Mais la tempête était trop faible pour mon âme
Qui couvrait le tonnerre avec ses battements.
De la dépouille d'or du frêne et de l'érable,
L'Automne composait son éclatant butin.
Et le corbeau toujours, d'un vol inexorable,
M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

Cette impression d'incertitude, Moréas me l'a donnée à chaque rencontre. Peut-être se demandait-il s'il n'eût pas mieux valu laisser une œuvre plus lourde, s'il n'eût pas été préférable d'être Hugo — qu'il raillait[1] — plutôt que Ronsard.

« Qui sait, disait-il un soir à Jean de Mitty, si ce n'est pas un tort de pousser trop loin le scrupule littéraire. Il ne faut pas attacher trop d'importance aux choses importantes, sans quoi on ne les fait point. Il est bon de savoir faire à peu près. Pour être un grand architecte, il ne sert à rien d'avoir les subtilités d'un Cellini. Avec ces subtilités, on fait une demi-douzaine de manches de poignards... Et la vie passe... »

1. « Il n'a fait qu'un seul beau vers, disait-il avec une gravité pleine d'humour :

Frédéric de Souabe, empereur d'Allemagne ! »

Boutade mélancolique, confession poignante de l'in-
uiétude du parfait ciseleur, du chantre mélodieux
ui ne sut pas être — heureusement — un architecte.
Le désir de réaliser de grandes choses le poussa
écrire *Iphigénie*, *Ajax* et *Philoctète*. Le succès
Iphigénie fut immense. Moréas ne s'est pas borné
suivre fidèlement le texte d'Euripide. Il l'a mo-
ernisé en y ajoutant une sorte de sensibilité non-
nalante, une douleur plus humaine. C'est là une
elle œuvre, *classique* désormais, et qui suffirait,
vec les *Stances*, pour assurer à Moréas une survie
ans nos mémoires. Les chœurs de cette tragédie
éritent de figurer parmi les plus beaux poèmes
ançais :

Rappelle, ô cœur meurtri, ton sourire en exil ?
Il faut que l'homme sache
Que, malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache !

La prose de Jean Moréas, roide, compassée, sans
lan, trop précise, manque d'harmonie. Je ne parle
as ici de ces romans extraordinaires, des *Demoi-
elles Goubert*, et *Le Thé chez Miranda*, écrits en
ollaboration avec Paul Adam à l'époque des exa-
érations symbolistes. Mais ni l'histoire de *Jean de*

Paris, roi de France, ni les *Contes de la vieille France* ne dénotent une imagination vive. « Des petits poèmes, des fabliaux ou bien des chroniques en prose » lui fournirent « le sujet et les principaux ornements de ces contes. » Les *Feuillets* et le *Voyage en Grèce*, recueil d'articles de critique ou pages de carnet, sont des documents plus précieux.

On a reproché à Moréas maintes erreurs syntaxiques : *consomme* pour *consume* (*Stances*, p. 110) — *Les oiseaux dans leur vol viennent poser sur lui*, au lieu de *se poser sur lui* (*Stances*, p. 113) Et une dizaine de fautes plus graves dans l'*Iphigénie* ou le début d'*Ajax*. Mais nous savons tous qu'à ce petit jeu, aucun écrivain critiqué ne triomphe Et Moréas était étranger !

Moréas s'est éteint doucement, entouré d'amis fidèles. A ceux-là qui pleuraient auprès de sa couche, il vantait encore la poésie qu'il avait tant aimée Une sorte de sérénité lui était enfin venue. Il parlait avec la conscience d'avoir accompli l'œuvre pour laquelle il était né. Et cette œuvre de conscience de probité, de pureté, est comme le reflet magnifique de cette noble existence entièrement vouée au culte de la beauté.

ERNEST LA JEUNESSE

Ernest La Jeunesse est mort en 1916, étranglé par un cancer à la gorge. Cette fin quasi-bourgeoise d'un rêveur épris de l'épopée napoléonienne, d'un collectionneur d'armes et de défroques militaires, a quelque chose de paradoxal et d'injuste. Il a dû beaucoup souffrir, s'il a senti sa dernière heure approcher, car — esprit curieux et passionné — il suivait les péripéties formidables de la guerre comme s'il y prenait une part réelle, et enregistrait les chocs et les espoirs avec la foi vive d'un combattant. Comme Villiers, Lorrain et Wilde qu'il connut, il traînait dans l'existence une sensibilité de malade, une soif ardente de savoir, d'éprouver et de traduire, qui le rendaient irritable. Ce fut un homme bien singulier que l'auteur des *Nuits*, des *Ennuis* et des *Ames de nos plus notoires contemporains*. Sollicité par le lyrisme et l'humour, perpétuellement indécis entre l'ironie et l'attendrissement, il

dissimulait son âme émotive sous un vernis de potinier féroce. Nulle silhouette ne fut plus composée que la sienne. Ce rêveur timide tenta d'étonner le Boulevard pendant vingt-cinq ans. Il le surprit à peine, et le Boulevard s'y habitua. Mais il eut néanmoins sa période de royauté, sa petite cour, au fond d'un café littéraire, et il domina un cercle hétéroclite où se mêlèrent les poètes, les journalistes et les aventuriers. A vrai dire, il fut le dernier bohème, et n'aurait-il eu que ce titre qu'il mériterait de n'être pas oublié. Il en eut d'autres — et de solides.

Coiffé d'une chevelure léonine volontairement en désordre, le front bossué, le nez large, la bouche épaisse, l'œil vif monoclé, la lèvre rase, il affectait un air de perpétuel et dédaigneux ennui. La gloire l'avait visité dès son adolescence, et ce succès trop rapide le perdit. Il aurait pu donner des œuvres fortes s'il ne s'était dispersé par veulerie, par dilettantisme, par habitude de la rumeur quotidienne et familière que produisait son entourage. Il portait des vestons mal taillés dans d'épaisses étoffes, des cravates trop amples, des chaînes énormes, des breloques pesantes, des bagues invraisemblables et des cannes étrangement sculptées. Lorrain avait l'amour

des gemmes, mais les mains de l'auteur de *Buveurs d'âmes* étaient discrètes à côté de celles de La Jeunesse, alourdies de métaux armoriés et ciselés. Lorsqu'il apparaissait les poches bourrées de paperasses, la démarche rapide, la tête basse ornée d'un feutre déformé, le sourcil froncé, les boulevardiers le saluaient sans rire. Il était sympathique et l'on craignait son esprit. A l'époque tumultueuse de l'affaire Dreyfus, il publiait un journal concurrent du *Psst !* de Caran d'Ache et de Forain, le *Sifflet*, qu'il illustrait lui-même avec H.-G. Ibels. Il était alors à lui seul la gazette vivante de la capitale. Les profanes allaient l'entendre pérorer d'une voix aiguë, crissante et métallique, au Bar Calisaya, où le stendhalien Jean de Mitty, masque glabre et cheveux plats, lui donnait la réplique. Il sortait à peine du lycée de Nancy quand les *Nuits et les Ennuis*, pastiches savoureux des maîtres écrivains, première idée des célèbres *A la manière de...* de Reboux et Muller, passionnèrent le monde des lettres. Ce retentissement subit d'un « essai » fut presque unique. La Jeunesse était classé avant d'avoir produit. Il avait un nom. Il lui fallut le soutenir. Les livres qui suivirent, comme l'*Holocauste*, l'*Imi-*

tation de notre maître Napoléon, ne le diminuèrent point. Le jeune romancier, bien accueilli de ses aînés, envié par les cadets moins heureux, avait le vent en poupe. Il se contenta d'une célébrité de taverne.

A la fermeture du Bar Calisaya, il se réfugia chez Bols de deux à quatre heures, puis au Café Napolitain où il fut le tyran incontesté, l'autocrate applaudi d'un petit monde enthousiaste. Les jeunes poètes vinrent lui soumettre leurs balbutiements mis en strophes, les confrères lui communiquaient les épreuves de leurs chroniques. Il dirigeait l'opinion — du moins il le croyait — et décernait l'éloge et le blâme, comme Mallarmé, mais avec une truculence de termes, un flot original d'adjectifs qui ravissaient l'auditoire. Je le revois encore assis entre Bergerat et Mendès, recevant les « habitués », nonchalant ou agressif, selon son humeur, et racontant, soudain, à tue-tête, le dernier potin transformé par sa verve en croustilleux scandale. Catulle Mendès, souvent, attablé lui aussi devant une absinthe, interrompait le récit, le rectifiait, dispensait des dons surprenants d'improvisateur caustique, et la joûte valait qu'on applaudît. Que de conversations étincelantes eurent lieu dans « la salle du fond », auprès de cette

banquette dont La Jeunesse, despotiquement, occupait le milieu. Alphonse Allais, camarade de toujours, y faisait seul montre de pessimisme et de mélancolie. Cet humoriste, dont l'œuvre n'est qu'un éclat de rire, promenait une physionomie lugubre et désabusée. Il confiait à tous ses chagrins et ses angoisses et répétait : « Je suis *broken down* », d'un air morne, avec des gestes désespérés. Tristan Bernard, au contraire, plus rare d'ailleurs, distillait d'un ton froid, à la Mark Twain, l'historiette à conclusion inattendue qui déchaînait l'hilarité générale. Georges Courteline se plaignait d'une voix rageuse de la sottise contemporaine, vantait les charmes de la manille, et s'irritait dès qu'on lui parlait de son talent : « Quelle blague ! j'ai sculpté des petits manches de cannes, et voilà tout, oui, Monsieur ! » Jean de Bonnefon arrivait, imposant et onctueux comme un archevêque, mais pétri de malice, et raillait les confrères avec l'acuité d'un Chamfort. Moréas apparaissait quelquefois pour déclarer l'endroit « sinistre », s'asseoir avec un mouvement d'épaule, et décourager le débutant qui commettait l'imprudence de lui lire des vers. La Jeunesse écoutait, discutait, réfutait et concluait avec une autorité définitive.

La moitié de ceux qui portent un nom dans la littérature ont défilé devant sa table. Il a été l'idole du lieu. Personne n'osera désormais occuper la place vide.

Il défendait ses amis, et bien qu'il donnât ce titre avec circonspection, il se fâchait rouge lorsqu'on attaquait un indifférent sans mesure. Il choisissait ses compagnons pour passer la soirée et les traînait au Bar du Journal ou au Grand U d'où il ne partait que fort tard. Que de fois je suis revenu après un dîner avec La Jeunesse et Mitty ou Moréas, jusqu'à la Place de la République, où il me quittait pour rejoindre son logis des Filles-du-Calvaire. Promenades singulières où un La Jeunesse nouveau se révélait, un La Jeunesse ému, candide, presque puéril, pleurant sur une photographie de petite fille et gémissant sur sa vie gâchée. Il avait des minutes de désespoir presque tragiques. Sa santé précaire le prédisposait à la neurasthénie. Ses retours dans sa chambre étaient mornes. Sa chambre ! Un capharnaüm indescriptible, un étal de bric-à-brac, un musée bouleversé. On distinguait d'abord une pile de livres recouverts de poussière, puis des vêtements entassés, dolmans d'officiers, capotes de grognards

toute une défroque glorieuse de l'histoire impériale, des casques, des bonnets à poils, des shakos, et enfin dans un porte-parapluies, des épées aux gardes ouvragées, des cannes de dandies, des bâtons dédorés de tambour-major, des sabres de cavalerie. Aux murs, des miniatures adorables, signées de noms illustres (Mirbel, Isabey), mais clouées en fouillis, recouvrant le papier déteint, alternant avec des croix, des médailles, des crachats. Sur la table, des livres encore, des gravures, des cachets, des bagues, une bibeloterie rassemblée au hasard, mais précieuse, mais rare et qu'il augmentait avec amour.

Le romancier Louis de Chauvigny m'a raconté plus tard qu'il avait tenté le « sauvetage » de La Jeunesse à l'époque où il habitait son taudis du Boulevard des Filles du Calvaire. Chauvigny était parvenu, non sans peine, à lui faire accepter une somme avec laquelle l'auteur de *Sérénissime* devait s'organiser une vie normale, avec quelque chose comme une servante de curé pour le soigner, brosser ses habits et subir ses mauvaises humeurs. Mais malgré les exhortations de l'amitié, La Jeunesse employa en achats de miniatures et de vieux cachets l'argent que Chauvigny lui avait imprudemment remis, et

ce ne fut que bien plus tard qu'il émigra rue de Liège, ci-devant « de Berlin », où les choses les plus précieuses et les souvenirs s'entassèrent à nouveau, en vrac, comme dans la petite chambre d'autrefois.

Ce paresseux, ce désordonné, perpétuellement sollicité par un besoin de travail, contraignait son cerveau actif à toutes les lectures. Le vers baudelairien : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans », s'applique mieux à lui qu'à aucun autre. Doué d'une mémoire prodigieuse, animé par une curiosité investigatrice, il dévorait les études d'histoire, avalant pêle-mêle Michelet, Augustin Thierry, Houssaye, Vandal, Masson, Lenôtre, ceux-ci avec une prédilection marquée à cause de son culte pour l'Empereur. Et, petit à petit, ce dreyfusard forcené, cet antimilitariste théoricien, ce champion des causes difficiles subissait l'ascendant de « l'armée », apprenant par cœur l'annuaire militaire, citant sans erreur possible les numéros des régiments en garnison dans telle ville, indiquant les divisions régionales et jusqu'aux noms de tous les chefs sur lesquels il collectionnait des anecdotes de carrière, et formulait des opinions propres à surprendre les gens de métier.

De même, comme s'il eût possédé un jeu de fiches, il dessinait en traits brefs la biographie de tel écrivain notoire ou de tel « essayiste » érudit trop timide pour parvenir. Un chroniqueur se fût enrichi en notant ses critiques parlées. La Jeunesse aurait pu être le Tallemant des Réaux de son temps. Semblable à Bixiou, il gâchait des trésors d'esprit, dilapidait une fortune de souvenirs, gaspillait des mots, abandonnait aux indifférents la matière de vingt volumes, avec l'instinct secret d'une virtuosité inutile et cependant dominé par la griserie d'un encens médiocre, d'un succès éphémère, d'un triomphe de brasserie.

Il aurait pu être un grand critique, si ses écrits se fussent inspirés de cette verve endiablée, gamine, débridée et clairvoyante. Mais le souci du style et la crainte de blesser quelque amitié défigurait son opinion. Lorsqu'il publia *Cinq ans chez les sauvages*, on crut, comme le dit Henry de Régnier, qu'il oserait clouer quelques confrères au poteau de torture. Il n'en fut rien. Derrière ce titre lapidaire se dissimulèrent les louanges. Il fut louangeur aussi dans ses pittoresques comptes rendus des séances de l'Académie-Française, dans ses critiques théâtra-

les, lorsqu'il remplaça anonymement au *Journal* Catulle Mendès le lendemain de sa mort tragique. Cependant la forme de ses études littéraires et dramatiques — d'un lyrisme peut-être excessif, mais harmonieux, malgré le déhanchement des phrases en cascade — et l'envolée de certaines pages empruntées au vocabulaire le plus étendu, à la fois précieux, rare et scintillant, raviront toujours les fervents de belle prose.

Il travaillait au café, transportant ses manuscrits chez Bols et au Napolitain, insoucieux du bruit qui, au demeurant, lui était peut-être nécessaire, et lisant ensuite à n'importe qui la dernière page du *Forçat honoraire* ou du *Boulevard*, livres bizarres, mal composés, décousus, mais vivant, par endroits, d'une vie brusque, réelle et lumineuse. Il pratiquait l'accueil insolent, rabrouant le gêneur avec violence puis, bon garçon au fond, rachetait sa brutalité par des paroles affectueuses. Je me rappelle qu'ayant blessé par jeu, d'un coup de yatagan — une pièce rare acquise dans l'après-midi, — son ami l'avocat Paul Rousset, il éclata en sanglots. Son humeur dépendait du temps, de l'ambiance, de son état nerveux. Personne ne s'en étonnait. Il avait conquis des

droits que nul ne discutait. Certains jours, il gardait un silence obstiné, fixant dans le vague un œil morne et prenant une physionomie d'enfant qui boude. On ne le dérangeait point. Et le bavardage général diminuait son diapason jusqu'à ce que la voix de crécelle, la voix criarde, éraillée, discordante de La Jeunesse, ait retenti pour commander une absinthe, comme s'il se fût agi de rallier un régiment en fuite.

Doué d'un extraordinaire talent de caricaturiste, La Jeunesse, par instants, esquissait des silhouettes étonnantes sur une feuille de ce vilain papier que recèlent les buvards de café. La table de marbre du Napolitain fut son chevalet ordinaire. Il dessina mille figures rapides, croquis aujourd'hui épars, dont il laissait le premier venu s'emparer. Il y en a de remarquables. Ceux qu'il a le plus volontiers reproduits sous des aspects différents sont Emile Zola, Catulle Mendès, Jean de Bonnefon, Gustave Kahn, Moréas, Verlaine, Anatole France, Jules Lemaître et surtout Oscar Wilde, pour lequel il avait conservé un culte.

La Jeunesse fut l'un des compagnons d'Oscar Wilde durant le séjour de l'auteur du *Portrait de*

Dorian Grey à Paris. Maintes fois, il se fit son panégyriste, et ceux qui voudront étudier l'œuvre émouvante du camarade de l'équivoque lord Douglas, devront rechercher les articles hâtifs, mais perspicaces, de La Jeunesse. Deux ou trois « têtes » d'Oscar Wilde, retracées de mémoire en quelques minutes, sont d'un art presque puissant. Il avait illustré plusieurs des premiers exemplaires des *Nuits* et des *Ennuis* destinés à des amis, en ornant les marges de croquis rehaussés de pastel. Ces volumes atteindront sans doute plus tard une valeur inattendue. En dehors du *Sifflet*, il composa tout un numéro de *L'Assiette au beurre* sur les académisables. Il dessinait au hasard et selon la disposition de son esprit, utilisant une mauvaise plume ou simplement un bout d'allumette trempé dans l'encre. Si ces feuilles étaient réunies, elles formeraient une galerie de figures « bien parisiennes », toutes celles que l'on aperçut au Napolitain durant quinze années. On y reconnaîtrait les journalistes et les escrimeurs, les échotiers et les courriéristes, les romanciers et les poètes. Que de visages disparus aujourd'hui !

Le bon Thomeguex, géant aux vastes épaules, ap

paraissait entouré de la troupe des « mousquetaires », éphémère confrérie héroïque dont les exploits scandalisèrent la bourgeoisie bien pensante. La petite et formidable société se composait de Laberdesque, Henry de Bruchard, Pierre Jan, Rouzier-Dorcières, Gustave de Villette, d'autres encore dont nous retrouverons les noms. C'étaient de braves gens, tous férus de La Jeunesse auquel ils formaient une sorte de garde du corps, et qui avaient entrepris de soutenir les opprimés et de châtier les oppresseurs. Derniers échos du romantisme « Jeune France », jeux puérils d'un temps révolu ! Quand on ne trouvait pas d'oppresseurs, on se battait entre soi sans cause, pour le plaisir — cela s'appelait des foules sanglantes. Laberdesque est mort en 1914. C'était un athlète bienveillant qui éblouissait les journalistes faméliques en parlant de ses gains fabuleux. A l'en croire, le Pactole — sans que l'on sût pourquoi ni comment — ruisselait à travers son portefeuille. C'était l'homme des tours de force, et il soulevait à bras tendu une table de marbre à pied de fonte. La Jeunesse lui lisait ses articles et tenait à son jugement « non déformé par une culture livresque ». Laberdesque était notoire dans ce milieu

pour avoir résisté, dans sa villa, armes en mains, à l'intrusion de la police.

Qui fait la nique au commissaire?
Laberdesque le mousquetaire!

rimait Félix La Boissière, le légendaire « La Bois-se », François Villon de taverne, auteur des *Ballades toutes nues* que l'on chuchotait avec ravissement dans les salles de rédaction. Imaginez une monstrueuse moustache entourant un nez énorme et renifleur, un visage creusé et des yeux d'enfant sous des sourcils en broussaille. La Boissière, voué à l'oubli malgré son talent réel, avait dissipé une fortune dans les bars de nuit en compagnie de quelques princes de la noce. Ruiné après une vie tumultueuse et vide, il exprimait ses souvenirs sous forme de ballades que La Jeunesse — auquel il avait voué une sorte de tendresse — approuvait avec enthousiasme et finit par préfacer. Le café Napolitain — « la bourse des poignées de mains » eut sa ballade :

Si tu veux au Napolitain
Prendre une absinthe littéraire,
Viens, nous passerons, c'est certain
Un cinq à sept fort peu vulgaire,

Car ici chacun déblatère,
L'on blague tout, amis, métier,
Les confrères, le ministère :
Mettez-moi ça dans du papier.

La Boissière entrait, l'air épanoui, chantant d'une voix creuse la rengaine de la Fronde :

La Boissière, dis-moi...

et racontait des histoires datant de son séjour en Afrique, où il avait été maréchal-des-logis de chasseurs. Il parlait littérature avec goût et blaguait les bas-bleus dans des strophes alors célèbres :

Nous aurons des lits pleins d'auteurs légères...

Flanqué de son inséparable ami, Henry de Bruchard, il allait quelquefois tirer le pistolet dans les bois de Nesles-la-Vallée pour se faire la main. Il est mort presque misérable sans que sa gaîté ait jamais diminué. Henry de Bruchard, excellent journaliste, courageux et chevaleresque comme Bussy ou d'Artagnan, devait aussi disparaître sans prendre part au grand combat qui faucha tant de talents en terme. Il s'éteignit à Avignon, accablé par une maladie soudaine, que la fureur d'être immobile en des

heures si poignantes dut aggraver. Il avait eu un nombre incalculable de duels, bien qu'il fût l'esprit le plus conciliant. Mais il avait des idées sur l'honneur, et ces idées-là le conduisirent souvent sur le terrain. Il fut toujours blessé, sauf deux fois : la première où, par miracle, il toucha un maladroit adversaire. Il en fut lui-même stupéfait, et je le vois encore faisant un moulinet triomphant avec son épée : « Ah ! s'écria-t-il, on ne dira plus que je suis l'éternel vaincu ! » Et, voulant piquer fortement la pointe dans le sol, il se traversa le pied. On dut l'emporter, sanglant, furieux et déconfit. La seconde, ce fut au cours d'un duel avec le fils Roger de Beauvoir, un duel au pistolet et *au visé*, où malgré des lunettes en hublot qu'il avait acquises la veille il ne parvint pas à atteindre son ennemi d'un jour qui d'ailleurs, lui aussi, le manqua.

Comme je lui disais : « Je t'assure que tu devrais travailler l'escrime. Si tu avais quelque science des armes, ta vie serait moins exposée », il me répondit avec une belle assurance : « Pourquoi pas ? je connais tous les coups, *je les ai tous reçus !* »

Rouzier-Dorcières, auteur de *Sur le Pré*, était le grand organisateur des rencontres. Il est mort, il

a peu de temps, après avoir été bombardier dans l'aviation. Il a « dirigé » plus de deux cents duels, dont quelques-uns furent mortels. Perpétuellement affairé, il surgissait encadré de personnages solennels que l'on reconnaissait pour des témoins. Il « réquisitionnait » une table d'un ton sans réplique, s'installait devant une immense feuille de papier et discutait. La chose débutait toujours par un long et mystérieux conciliabule au milieu du silence des « habitués ». Mais soudain la voix de Rouzier éclatait : « Messieurs, je prends toutes les responsabilités, votre client est l'insulteur, c'est clair ! » L'attitude était si menaçante que les témoins de l'adversaire cédaient, dominés. Et l'on prenait l'engagement de garder la rencontre secrète. Rouzier sortait le dernier, pliant son procès-verbal, et confiait à ses seuls intimes l'endroit où aurait lieu le duel. Le lendemain, il y avait cinq cents curieux à la Grande-Roue ou au Parc des Princes, vingt photographes et deux opérateurs de cinéma. Rouzier-Dorcières avait l'aspect même du mousquetaire, cheveux longs et bouclés, barbiche en pointe et moustaches fines. Il portait un chapeau à bords plats et des cravates Lavallière. Il était aussi brave que serviable,

et ses amis étaient si nombreux qu'ils avaient institué un dîner mensuel en son honneur.

Auprès de La Jeunesse, il y avait encore l'écrivain espagnol Gomez Carillo, grand voyageur captivé par les élégances parisiennes, Ernest Gaubert — transfuge du Café Vachette, — poète et romancier de talent, qui récitait des vers avec un accent savoureux et la plus surprenante mémoire. Le vaudevilliste Robert Dieudonné, Jean Gung'l, duelliste redoutable qui blessa sur le terrain plusieurs champions de salles d'armes, Georges La Bruyère, venu quelquefois en sortant du *Matin*, Riccioto Canudo Gabriel Boissy, Armory, Fauchois, d'autres que j'oublie, et qui accomplissaient auprès de l'auteur de l'*Holocauste*, comme un rite, leur visite quotidienne.

Parfois aussi surgissait Alfred Jarry, vêtu d'invraisemblables redingotes rapiécées, chaussé de gros souliers à clous et la mine soucieuse. Il développait d'un ton froid, monotone, et avec cette lenteur chantée que Gémier avait prêtée au Père Ubu des paradoxes stupéfiants. Les histoires qu'il narrait, impénétrable et sérieux, étaient incroyables. L'auteur du *Surmâle* et de *Messaline*, mystificateur

sans égal, mais désarmé devant la vie, ne parlait jamais de sa détresse qui était réelle. Son insoucieuse indolence en faisait un bohème impénitent. Franc-Nohain, lorsqu'il fonda le *Canard sauvage*, essaya de lui créer un revenu, mais en vain. Les articles ne venaient jamais à l'heure. C'est dans ce journal oublié que, voulant tâter de la littérature sportive, il publia au grand scandale des abonnés : « La passion de N. S. Jésus-Christ considérée comme course de côte. » Les soucis de l'existence ne l'effleuraient point. Il dépensait le prix d'une chronique sans s'occuper du lendemain. Alfred Vallette et la bonne Rachilde le logèrent à la campagne, où il entreprit d'abattre des oiseaux à coups de revolver et faillit se noyer en barque pour tenter de vivre du produit de sa chasse et de sa pêche. Il ne put conserver aucune situation. Employé au *Petit Bleu* comme secrétaire de la rédaction, il imagina de mettre les titres en vers octosyllabiques et les sous-titres en alexandrins. Chargé par la *Renaissance Latine* de rédiger « Le Journal d'Alfred Jarry », il apporta un jour le récit de l'érection sur la tombe de Baudelaire du monument dû au sculpteur José de Charmoy. Mais il se plut à confondre Baudelaire

avec un escroc nommé Boulaine, dont tout Paris s'entretenait, et les lecteurs furent une fois de plus déconcertés, à la satisfaction de Jarry. Une nuit, ne sachant pas quelle heure il pouvait être, il braqua brusquement son revolver sur un passant pour lui intimer l'ordre de regarder sa montre. Il mourut à demi-fou. Les derniers temps, il s'était pris d'une passion violente pour l'absinthe. L'alcool le faisait engraisser, et il en concluait qu'il réparait sa santé chancelante. De fait, son visage apparaissait de jour en jour plus boursouflé, mais son esprit ne s'éteignait point. Il expliquait : « Je suis un régime admirable, l'absinthe est un cordial jusqu'ici bien calomnié. » Et pour démontrer que l'eau était un liquide impur, il notait avec une ingénuité pleine d'humour « qu'une seule goutte d'eau versée dans son absinthe suffisait à la troubler ». Quand il atteignit graduellement la dose quotidienne de seize verres, il tomba chez lui foudroyé. On le retrouva dans sa mansarde, parmi des bouteilles vides.

Au Napolitain venaient encore le tragédien Sylvain que La Jeunesse aimait fort ; Hugues Rebell qui fut l'un de ses fidèles ; les « anciens » de la *Revue Blanche,* Félix Fénéon, Romain Coolus ;

P.-J. Toulet et Curnonsky désertant parfois le café Weber où ils tenaient leurs assises; Georges Feydeau, subtil et redoutable par son esprit; le mime Paul Franck, entre deux tournées à travers la France. Par instants aussi, Louis de Chauvigny, dédicataire du *Boulevard*, auteur des *Souliers des Morts*, descendant de Choderlos de Laclos, quittant sa gentilhommière, apparaissait. C'était un jour de fête, car La Jeunesse avait pour Louis de Chauvigny une prédilection visible. Peut-être Chauvigny est-il un de ceux qui ont le mieux connu cette âme énigmatique. La Jeunesse se précipitait au-devant de lui, transformé, l'accaparait dans un grand besoin de confidences, un désir de s'épancher, de raconter ses chagrins et ses rancœurs. Et ces soirs-là, autour de la table où quelques rares amis bavardaient, La Jeunesse se définissait lui-même, sans indulgence, disant sa vie manquée, sa solitude décevante malgré le tumulte d'un cercle dont il ne pouvait s'évader; puis c'étaient des retours d'espoir, des élans exprimés avec une foi d'enfant, l'engagement d'écrire l'œuvre importante pour laquelle était né sans doute ce rêveur trop faible, cet esprit délicat et douloureux, ligne d'une meilleure et plus glorieuse destinée.

EMILE ZOLA

PÈLERINAGE A MÉDAN

C'est désormais une coutume adoptée par les admirateurs d'Emile Zola, que d'aller chaque année, à la date anniversaire de sa mort, visiter la villa de Médan où vécut le grand écrivain. J'ai assisté au premier de ces pèlerinages, et j'ai retrouvé, ces jours derniers, des notes griffonnées au retour de la cérémonie.

Le 29 septembre 1902, Emile Zola disparaissait et ce fut un mouvement extraordinaire, un réveil momentané de toutes les haines endormies.

M. A. Gilbert de Voisins consignait sur ses railleuses tablettes : « Aujourd'hui fut enterré l'auteur d'une lettre politique...[1] » Et, en vérité, la foule qui se rendait à ce pèlerinage[2] semblait plus se soucier

1. *Sentiments*. Mercure de France, 1 vol.
2. Septembre 1903.

du « champion d'un parti » que du père des Rougon-Macquart. Plus d'un s'avouait tout bas, dans les compartiments obscurcis par le souffle des pipes, que le romancier disparut à temps, et que si les *Trois Villes* leur étaient connues, ils dédaignaient les *Trois Evangiles*. Bientôt la curiosité animait seule ces hommes et ces femmes, et lorsqu'on annonça l'arrivée, la descente se fit rapide, une hâte s'empara de la masse hétéroclite des penseurs qui s'engagea dans les rues de Villennes, silencieuse et pressée.

Médan parut, et la villa célèbre surgit parmi les rondaisons serrées, avec ses briques opulentes, es charmilles, son chemin bordé d'arbres taillés, es pelouses, ses allées fuyantes, ses massifs et ses eurs. Une propriété de millionnaire sentimental.

Devant le perron, sous la cloche dont le bruit milier évoquera désormais pour les survivants tant e douloureux souvenirs, Mme Zola, le fils et la fille e l'écrivain, quelques intimes assis en demi-cercle, ntemplent l'envahissement du jardin. Des appa-ils photographiques s'installent, braqués sur le oupe auquel, sans une parole, font face les visi-urs.

A droite, encadré de feuillages, entouré de couronnes, domine un bronze reluisant, le buste d'Emile Zola. Il y a dans l'assistance Mme Séverine, MM. Gustave Charpentier, Pierre Quillard, Armand Charpentier, Alexandre Charpentier, Fasquelle, René Jean, Xavier de Carvalho, Frantz Jourdain, Francis Jourdain, W. Bienstock, Stuart Merril, Paul Fort, E. Despax, Pissaro, Diriks, Marcel Batilliat, le capitaine Alfred Dreyfus, le colonel Picquart, d'autres encore, et enfin, près de l'hôtesse en deuil, se tiennent MM. Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond et Paul Brulat, qui prirent l'initiative de cette cérémonie. M. Maurice Le Blond lit, d'une voix émue et chantante, les excuses des invités empêchés, parmi lesquels MM. Havet, Fernand Labori, Octave Mirbeau et Mme Jean Psichari, la fille de Renan. Mme Jean Psichari déclare qu'elle fut heureuse d'entendre autour de la statue de son père, s'élever les cris de « Vive Zola ! » qui rapprochaient deux cerveaux comparables. Cependant quels esprits opposés furent l'auteur de la *Vie de Jésus* et celui de *Germinal !*

M. Alfred Bruneau lut ensuite un long discours au milieu d'une attention méritée. Lui seul restait en effet, des anciens habitués du logis. Les autres

morts ou séparés du romancier par des discordes littéraires et politiques, ne laissaient ici que le souvenir d'ingratitudes. J'excepte Paul Alexis, inimitable et touchant exemple de l'amitié !... Guy de Maupassant nous le montre suivant son idole comme un chien fidèle. Il défendit avec une pareille sincérité le naturalisme et son chef. Lors de l'enquête de Jules Huret, il télégraphia au journaliste : « Naturalisme pas mort. Lettre suit. » Et quel enthousiasme, dans cette lettre qui « suivait », pour glorifier l'œuvre de Zola et Zola lui-même. Il fut son reflet moral comme M. Alfred Bruneau est son reflet physique, et ce ne sera pas une preuve négligeable de l'influence du grand écrivain que la vie de ces deux hommes attachés à sa gloire, l'un démarquant ingénument les *Rougon-Macquart* pour en faire avec fierté des livres ordinaires, l'autre s'identifiant à lui de telle sorte qu'on eût pu les confondre, et employant un admirable talent de compositeur à orner les poèmes de son maître.

Déjà dans les derniers jours, Zola vivait un peu isolé. Tout ce monde ardent et passionné, que le *Termite* des Rosny nous dévoila sans fard et sans éloges, était évanoui ou dispersé. Avec les Goncourt

disparaissait le fameux salon littéraire, l'illustre « grenier » où les deux frères qui régnaient alors sur les gens de lettres récoltaient les phrases lapidaires de leur *Journal*. Alphonse Daudet était mort, et tout le regret, toute la tristesse de Zola s'exhalèrent près de sa tombe, lorsqu'il adressa à son ami défunt un adieu ému et fraternel. Il évoquait Flaubert, les Goncourt et le maladif Daudet, ses amis véritables : « C'étaient des géants... je reste seul... » et il se redressait avec des larmes dans les yeux, et il sentait bien que, pour toujours, la vie lui serait moins hospitalière. Hélas ! il avait été déjà cruellement désabusé. Ne se voyait-il pas critiqué dans le *Journal* de ces Goncourt qu'il avait chéris ? N'est-ce pas à eux, pourtant, qu'il eût pu appliquer cette phrase : « Il est des écrivains qu'on ne lit pas et qui demeurent de hautes et belles figures. Ils ont marqué en leur temps, ils ont creusé un profond sillon dont la trace reste ineffaçable dans le champ d'une nation. Plus tard, comme ils n'ont pas travaillé pour la vie, la vie les dédaigne.[1] » Zola enfin perdit son fidèle Alexis : Paul Alexis achevait *Vallobra*, sur lequel il fondait tant d'espérances, il prononçait encore, au

1. Emile Zola. *Documents littéraires*. Faquelle, édit.

banquet offert à Saint-Georges de Bouhélier, par quelques camarades dont j'étais, un discours pour célébrer son Maître. Il disait au dramaturge de *La Tragédie du Nouveau Christ :* « Vous vous nommez naturistes ; de mon temps, nous étions naturalistes, mais c'est au fond la même chose, et Zola est votre père... » Il restait à peu près seul les légendaires *Soirées de Médan;* Guy de Maupassant était mort, J.-K. Huysmans avait approuvé le fameux Manifeste des Cinq qu'écrivit J.-H. Rosny l'aîné et qui portait aussi les noms de Paul Margueritte,[1] Bonnetain, Guiches et Lucien Descaves.[2] Né lors de la publication de *La Terre*,

1. Paul Margueritte, revenant sur cet épisode, a écrit depuis, dans le *Figaro* : « Je ne connaissais pas Zola personnellement quand j'ai signé le Manifeste des Cinq. Ceci pour ne pas paraître à vos yeux un transfuge de l'entourage de Médan. Je fréquentais un peu le *grenier* des Goncourt. En ce qui touche le Manifeste lui-même, quand Zola eut écrit les admirables pages de la *Débâcle*, sur la charge de cavalerie de notre père à Sedan, j'ai saisis l'occasion de lui exprimer tous mes regrets d'avoir participé à un acte qui était, au point de vue littéraire, une mauvaise action, excusable à peine par mon extrême jeunesse d'alors. » Cf. *Paul et Victor Margueritte*, par Edmond Pilon, 1905, Sansot, édit.

2. « C'est égal, disait plus tard Descaves, c'est tout de même le maître, qui a droit au coup de chapeau, alors qu'il suffit d'un léger salut de la main, quand il s'agit d'Alexis. » *Enquête sur l'évolution littéraire*. Jules Huret, Fasquelle, 1894.

ce manifeste protestait violemment contre la pornographie des livres de Zola. Il eut un grand retentissement. C'est à cette époque que Jules Huret entreprit son enquête et posa en premier lieu la question : « Le naturalisme est-il mort ? » On sait la réponse de Paul Alexis.

L'existence de Zola n'avait pas été facile. Quoique ses romans obtinssent un succès colossal et régulier les attaques des stylistes et des chroniqueurs pudibonds l'affectaient. Il semblait vouloir se persuader à lui-même qu'il était un véritable créateur et que ses théories étaient les seules éternelles. Qui ne se souvient de sa riposte à J. Barbey d'Aurévilly critique fantasque, éblouissant et partial ?... La méchanceté voulue l'agaçait. Il devenait mordant son tour et fustigeait avec âpreté les « éreinteurs systématiques » dont le gentilhomme Barbey, esprit acéré, fut le modèle...

Emile Faguet, Anatole France, Ferdinand Brunetière, Jules Lemaître, attaquèrent violemment Zola démontrant ainsi l'inocuité de la critique, puisque le public ne ratifiait point leurs jugements. Gaston Deschamps (émule lointain de Barbey d'Aurévilly) le traitait de copiste, et certain quotidien puissant

qui réservait une étude aux romanciers contemporains, négligeait l'auteur de *La Débâcle*. Zola défendit cette originalité qu'on lui discutait. Il écrivit *De la moralité dans la littérature*, s'appesantit sur la beauté des scènes naturelles qu'il voulait que l'on magnifiât. Son livre, l'*Œuvre* — médiocre d'ailleurs, — contenait tous ses rêves, toutes ses idées, et il montrait le rire de la foule imbécile devant une toile géniale et forte comme la nature, intitulée *Plein Air*, une toile annonçant l'effort des Claude Monet, Pissaro et Sisley.

L'auteur de *Nana*, dégagé enfin des soucis politiques, s'était retiré près de sa famille dans cette vaste propriété, morne maintenant, et où M. Bruneau, la voix tremblante, énumérait les souvenirs graves et doux. Si la vallée profonde, avec ses pentes gazonnées, la courbe capricieuse de la Seine, ses chalets coquets et ses massifs, prenaient, dès l'abord, une allure romantique, le sifflet criard d'une locomotive et la vue du train, la plainte sourde des sirènes et le passage pénible des lourds remorqueurs en changeaient l'aspect. Tel devait être le décor propice à l'éclosion du monument gigantesque élevé à la glorification de la science et de la vie. « Chaque partie de

cette maison — disait M. Bruneau, — pour laquelle Zola ne voulut d'autre architecte que lui-même, a son histoire... L'aile gauche fut bâtie après *Nana* et ce petit pavillon naquit de *La Joie de Vivre*... Mme Zola posait la première pierre de tout nouvel édifice, et cette coutume intime et touchante dépeint la compagne dévouée et précieuse qui aida le romancier de son merveilleux courage. » Quand M. Bruneau se tut, nul applaudissement ne partit de la foule recueillie. Les assistants, encore sous le coup de l'évocation, se plaisaient à imaginer la marche lente et sûre d'une fortune. D'aucuns l'enviaient. Mille sensations divisaient les esprits.

Mme Séverine parla. Elle définit l'écrivain : « Un homme bon et courageux. » « On ne sait pas assez combien il fut bon », dit-elle. Et elle raconta une aventure où un petit chien était mêlé. On s'y attendait. Mme Séverine pleura. On s'y attendait encore. Mais le discours fut fort apprécié, et les yeux des spectateurs étaient humides. Mme Séverine fut très éloquente, et son émotion traduisit ce que, secrètement, chacun apportait de sentimentalisme dans cette visite à la maison d'un mort.

Zola était bon, en effet, d'une bonté quasi chevale-

resque. Une anecdote inconnue, je crois, démontre l'abnégation dont il savait faire preuve lorsqu'il défendait ses amitiés. Un écrivain anglais, George Moore, obtenait de l'autre côté de la Manche un succès prodigieux. On comparait sa dernière œuvre, *Femme de Cabotin* à *Madame Bovary*. Zola connut ce livre et y retrouva les traces de l'influence naturaliste. Mme Judith Bernard-Derosne se chargea de traduire *Femme de Cabotin*. Zola s'engageait, par une lettre qui est en ma possession, à écrire une préface ; mais, entre temps, parut, dans une Revue saxonne, une longue critique signée George Moore, où Flaubert, Daudet, les Goncourt étaient malmenés. Quoiqu'il fût le seul épargné, le créateur des *Rougon* refusa de donner la préface promise, et *Femme de Cabotin* — excellent roman — édité par Charpentier sans l'introduction que la presse annonçait, tomba, ne fut pas réimprimé, et nous est aujourd'hui inconnu.

Zola redoutait confusément l'épithète de « bourgeois » qui lui fut d'ailleurs adressée en maintes occasions. Prenant les devants, il s'écrie qu'il ne faut rien exagérer et que mieux vaut, parfois, être « bonhomme » que névrosé à la façon d'un Barbey d'Aurévilly. Il détestait les littérateurs uniquement

préoccupés d'un style personnel et maniéré, il déclarait les haïr, mais en parlait comme d'êtres tout à fait spéciaux, et l'on devinait son secret désappointement de leur être lointain. Il s'empressa — un peu hâtivement, dit Max Nordau — de se réclamer des Goncourt dont « l'écriture artiste » l'ébahissait, et qu'il nommait les précurseurs du naturalisme.

Zola s'était *imposé* une tâche, et il l'accomplit avec une exactitude administrative.

Veut-il faire une étude, il commence un dossier il rassemble dans des notes tout ce qu'il a pu savoir sur son sujet, car, dit-il, « c'est la grande force du vrai, il reste éternel : tout document apporté est incontestable ». Théoricien du naturalisme scientifique, il entend que l'on mesure la valeur d'une production littéraire à celle des documents qu'elle contient.[1] On sait que l'arbre généalogique des Rougon-Macquart était connu depuis *Une page d'amour*, l'un des premiers tomes de l'*Histoire Naturelle et Sociale d'une famille sous le Second Empire*. Il écrivait, le 25 janvier 1893, au moment où il achevait le *Docteur Pascal* : « Logiquement ce

1. Henri Massis. *Comment Emile Zola composait ses romans*. Fasquelle, édit.

rbre généalogique n'aurait dû paraître qu'à la fin le ce roman final qui relie tous les fils épars dans es autres ouvrages. Mais la patience m'ayant man-qué en 1878, j'ai préféré le donner dans la préface 'une *Page d'Amour*, ne voulant pas qu'on pût roire que je l'avais fabriqué après coup. La vérité st que je l'ai établi en 1868, lors du premier plan e la série, avant que j'eusse écrit une seule ligne, t cela ressort clairement de la lecture du premier pisode de *La Fortune des Rougon*, où je ne pouvais oser les origines de la famille sans arrêter avant out la filiation et les âges. La difficulté était d'autant lus grande que je mettais face à face quatre géné-ations, et que mes personnages s'agitaient dans une ériode de dix-huit années seulement. L'arbre généa-gique marqua pour moi les grandes lignes du cadre ue je me suis *imposé* en 1868, sans me *permettre aller ni à droite ni à gauche*. Il fut en même mps ma force et mon *régulateur*.[1] »

Tout chez Zola prenait l'aspect d'un système. Sa cumentation même, régulière, acharnée et diffé-nte à chaque livre, s'établissait avec une conscience

1. Cf. *La genèse du Docteur Pascal*, par J. Van Sauten Kolff. *ue hebdomadaire*, T. XIII, 3e Liv. N° 56, 17 juin 1893.

telle[1] qu'elle devait, par endroits, provoquer des lourdeurs à cause du nombre de détails enregistrés. Zola avait un « emploi du temps qu'il suivait avec *ponctualité* ». Il ne croyait guère à l'inspiration, mais au travail assidu et délimité. « Lorsque Zola ne voulait plus observer, dit le docteur Toulouse, dans la rue, en visite, son attention tombait. Quand il préparait *La Terre*, il s'occupait des paysans, mais aucune observation sur les militaires ou les financiers ne l'aurait intéressé.[2] » Ce même 25 janvier, il écrit : « C'est le 7 décembre que j'ai commencé à écrire le *Docteur Pascal*, et je le terminerai sûrement vers le milieu de mai. Le premier chapitre paraîtra dans la *Revue Hebdomadaire* le samedi 18 mars ; et, comme il y aura quatorze chapitres, et qu'un chapitre paraîtra dans chaque numéro, la publication s'achèvera le samedi 17 juin. C'est vers le 20 que le volume sera publié chez Charpentier.[3] » Et ces prévisions se trouvèrent *exactement* confirmées ! Il éprouvait, de la sorte, des jouissances de bureaucrate ou de mathématicien.

1. Cf. Paul Alexis. *Emile Zola. Notes d'un ami*, p. 86.
2. Dr Toulouse. *Enquête médicopsychologique. Emile Zola*, 2[illegible]
3. *La genèse du Docteur Pascal.*

Quelques mois après sa mort, à l'instant où parais-
ait en son honneur une plaquette étincelante de
yrisme, signée Maurice Le Blond [1], M. Emile Faguet
entait de modérer l'admiration suscitée par son
euvre [2]. Seul, peut-être, Hugues Rebell l'analysa ce
our même, sans passion. Car c'est un fait qui se
enouvelle pour chaque homme de génie, que toutes
es critiques qu'il inspire soient ou trop élogieuses ou
op cassantes. Paul Adam manifesta, à son égard,
uelque dédain [3], et Binet-Valmer ne déguisa pas
mésestime toute littéraire où il tenait le plus
cond des romanciers. Certains socialistes repro-
ent à Zola de ne pas les avoir compris. On s'ex-
ame que ce fut uniquement un sculpteur de fres-
es trop grandes, dont les lignes exagérées sortaient
cadre de la vie. On lui oppose « les seuls roman-
ers sociologues » — selon la juste expression de

. *Emile Zola, son évolution, son influence.* Ed. du Mouve-
nt Socialiste, 1903.

. *Emile Zola.* Ed. Soc. d'Impressions, 1903.

. Se reporter à sa lettre publiée dans l'appendice de l'*En-
te sur l'Evolution littéraire,* (op. cit.) et qui est d'une
raordinaire violence. M. Paul Adam a eu, depuis, mille
asions de désavouer cette lettre dont le ton s'explique par la
excitation que provoqua l'« enquête » dans les milieux litté-
res, et aussi par une extrême jeunesse. M. Paul Adam
ourd'hui *admire* Zola.

M. Camille Mauclair, — les Rosny, qui descendirent au plus intime du peuple dans l'*Impérieuse Bonté* et le *Bilatéral*[1]. Le recul se produira et les fresques éloignées s'harmoniseront. On comprendra l'humanité des « figures » et la beauté impérissable des décors. Le mauvais goût tant reproché à Zola nous choque-t-il dans Shakespeare, s'il nous étonne encore dans Hugo, trop près de nous ?... Ne faut-il pas admettre que le mauvais goût est la tare inévitable de tous les hommes de génie ? Et comment pourrait-on être surpris qu'il ait dirigé l'installation de Médan, où des toiles médiocres ornent les pièces tandis que les splendides ébauches de Cézanne sont dissimulées, où des vitraux luxueux éclairent des portes banales, où des cheminées gigantesques aux briques nues envahissent les pièces, et où, enfin, le bureau, avec son inscription latine peinte en oriflamme, surplombe la campagne de ses croisées géantes. Zola écrivit ici ses cinq pages coutumières devant la vallée sans fin, et l'atmosphère de ses livres se ressent du ciel large et de l'horizon infini.

1. Ces pages furent écrites avant la publication de *Sous Fardeau* et de la *Vague Rouge*, les plus parfaits romans sociaux signés J.-H. Rosny aîné.

Sur la route, maintenant, les pèlerins reviennent, un peu railleurs pour avoir été émus. La route de Villennes est noire de leurs silhouettes pressées. Un défilé bizarre les force à se ranger comme un troupeau discipliné. Puis, le train n'étant pas en gare, les cafés s'emplissent. La gaîté est revenue. Des indifférents battent des cartes dans un cabaret au bord de l'eau, d'autres s'installent à l'« Hôtel du Sophora », sous un arbre extraordinaire dont les palmes couvriraient un village.

Le train paraît. Chacun se précipite. La machine s'ébranle et Médan décroît. Alors, le « sophora » semble grandir, envahir toute la vallée, ses rameaux hallucinants s'étendent, et je ne sais quel vague rapprochement se fait dans mon esprit entre l'œuvre de Zola et cet arbre, immense, compact, anormal, presque inquiétant, qui étouffe de ses branches un petit paysage candide et simple.

L'ÉMOTION ET L'HUMOUR

CHARLES DICKENS

« Les snobs français qui se piquent de mépriser Dickens, sous prétexte qu'il n'est plus de mode en Angleterre, sont prévenus qu'ils ne sont plus « dans le train », dit Emile Faguet. Dickens recommence à prendre vogue aux pays de langue anglaise et y est plus glorieux à cette heure qu'il n'a jamais été de son vivant, et je ne doute pas que cela ne continue...[1] » Dickens est donc toujours d'actualité : MM. Georges Duval et Robert Charvey ont mis au théâtre l'extraordinaire *M. Pickwick;* M. Hervier a publié la biographie de l'auteur de *David Copperfield;* enfin, les Anglais ont pieusement fêté le centenaire de leur grand homme.

Le livre de M. Paul-Louis Hervier[2], qui nous occupe aujourd'hui, me paraît être une des études

1. *Propos littéraires.* Première série, p. 37, 38.

2. A propos du *Dickens,* de Paul-Louis Hervier, Michaud, édit.

les plus plaisantes qui aient été faites sur un écrivain. *Le Daily Mail,* dans un article fort élogieux, nous assure que cette biographie est sans égale, « même en Angleterre ». Nous pouvons donc croire aveuglément les faits qui y sont relatés. Mais ce qui doit séduire le lecteur profane, c'est la division singulièrement habile des chapitres, qui fait de cet ouvrage documenté (où le labeur ne se sent pas) un roman véritable. Roman passionnant s'il en fut, car l'existence de Dickens fut très mouvementée, et s'il goûta une gloire immense, il n'en connut pas moins des commencements difficiles.

C'est dans un quartier pauvre de Portsea que naquit Charles Dickens, le 7 février 1812. Les parents n'étaient pas riches, et Charles reçut une première éducation assez vague. Son père, modeste employé, sorte de fantoche irrésolu et gaspilleur, traqué par les créanciers, changeait fréquemment de logis. Et rien de plus lamentable que ce malheureux, traînant derrière lui ses enfants dont le nombre s'accroissait sans cesse. On devine que le jeune Charles n'alla guère à l'école, et qu'il préféra jouer dans la rue avec les petits voisins ou gambader dans la campagne. Si son ignorance devait peu contribuer à faire

de lui un ouvrier de lettres, son oisiveté perpétuelle développait en lui des dons d'observation. Ses parents devinrent plus tard, pour le romancier, des sujets qu'il sut peindre avec une vérité surprenante, et il n'oublia aucun détail du milieu pittoresque et maussade dans lequel il avait vécu. Enfin, il était de santé délicate, et rien ne pouvait lui être meilleur que la libre vie au grand air.

Après quelques années médiocres, l'insoucieux John Dickens perdit son emploi. Il ne se découragea point cependant et prit, au contraire, la résolution de faire fortune. Dans ce but, il vint à Londres avec sa femme et ses huit enfants. Les grandes villes attirent toujours les ambitieux et les faibles. John Dickens voulut réaliser de vagues plans qui devaient lui procurer la richesse, il ne réussit qu'à contracter quelques dettes et à se faire mettre en prison. Sa famille l'y suivit, sauf Charles qui fut mis en apprentissage. A vrai dire, le métier qu'il allait apprendre ne lui serait pas d'un grand secours dans l'avenir.

Il s'agissait de recouvrir d'un papier bleu, de ficeler et étiqueter des pots de cirage ! Ce vilain début lui causa une tristesse profonde (devenu célè-

bre, il en parlait avec mélancolie), mais n'abattit pas son énergie.

M. Hervier dépeint joliment la scène :

« Les patrons faisaient l'éloge de leur apprenti ; jamais ils n'avaient eu un employé aussi habile. En commerçants avisés, ils se servaient de lui comme d'une enseigne vivante. Derrière la vitre qui séparait le magasin de la rue, ils avaient installé le futur grand homme avec tout son attirail, et c'était pour les passants un sujet de curiosité très grande que cet ouvrier de douze ans, au masque grave, aux traits réguliers et fins, accomplissant son ouvrage avec une dextérité surprenante. Les grandes personnes s'arrêtaient et regardaient en admirant l'adresse du commis, les petites filles et les petits garçons du quartier venaient en mangeant des tartines de confiture écraser leur nez contre la vitre, intéressés par le travail d'un bambin qui aurait pu s'amuser avec eux dans les rues... »

Il déjeûnait à la Marshalsea (la prison pour dettes) et retournait à son labeur. Un beau jour, John Dickens reçut avis qu'il héritait d'un parent éloigné. La somme n'était pas considérable, mais elle lui suffisait à faire vivre les siens dans un bien-être relatif.

Voilà le père libéré, et la famille qui, une fois encore, plie bagage. On retrouvera dans la *Petite Dorrit* des scènes saisissantes suggérées par la vie à la prison.

A la suite d'une discussion avec le patron de Charles, John Dickens décida de reprendre son fils et de le remettre à l'école. Heureuse inspiration que Charles bénit bien souvent. Il fit donc son entrée à la « Wellington House Academy », que dirigeait M. Jones, personnage comique et redoutable. *David Copperfield*, *Dombey*, *Old Cheeseman*, nous permettent d'imaginer ce singulier lieu d'éducation où Dickens n'apprit pas grand'chose. Nous savons qu'il y rédigea une gazette hebdomadaire et qu'il y joua la comédie. Son séjour chez master Jones, qui menait ses élèves à coups de trique, ne fut pas très long. Le père Dickens se vit obligé de borner là l'éducation de Charles : ce diable d'homme avait si peu de sens pratique que les fonds manquaient déjà. Nous retrouvons Charles chez un homme de loi où il put tout à son aise observer les types qui animèrent ses livres, puis nous le voyons apprendre seul, à force de volonté, la sténographie, dont les méthodes n'étaient pas alors des plus simples. Il avait dix-huit ans.

Accepté par un journal, il devint reporter et fit preuve d'une activité infatigable : « J'écrivais, raconta-t-il plus tard, dans la paume de ma main, à la lumière d'une mauvaise lanterne ; j'écrivais à l'intérieur d'une diligence traînée par quatre chevaux galopant au milieu d'un pays sauvage, en plein cœur de la nuit... A ma dernière visite à Exeter, j'ai, dans la cour du château, montré à un ami l'endroit exact où j'ai « pris » le discours de lord Russel, prononcé malgré une vive bataille de tous les vagabonds du comté, et sous une pluie telle que deux bons collègues — ils n'avaient par hasard rien à faire — voulurent bien tenir un mouchoir de poche au dessus de mon carnet de notes, à la façon d'un dais dans une procession ecclésiastique... Je me suis usé les genoux à force d'écrire dessus, alors que j'étais assis sur la dernière rangée de bancs dans la vieille galerie de l'ancienne Chambre des Communes. Je me suis usé les pieds à force de me tenir debout dans l'ancienne Chambre des Pairs où nous étions entassés comme des moutons. En revenant à Londres des assemblées politiques de province, je crois vraiment que j'ai été jeté hors de tous les véhicules connus dans ce pays. Je me suis trouvé attardé

dans des chemins de traverse boueux à quarante ou cinquante milles de Londres, dans des voitures ayant perdu leurs roues, conduites par des chevaux épuisés et des postillons ivres. Mais j'arrivais toujours à temps pour que le discours pût être publié à l'heure dite... »

Quel tableau saisissant de la vie d'un reporter ! Rédacteur parlementaire au *True Sun*, au *Miror of Parliament*, il continua de reproduire les paroles éloquentes des hommes politiques. A vingt-trois ans, il entra au *Morning Chronicle*, et ce fut enfin la tranquillité, l'assurance d'ignorer l'angoisse du lendemain.

Mais cette quiétude ne suffisait pas à Charles Dickens qui rêvait d'*écrire* (car ce n'est pas écrire que de répéter les paroles des autres). Et un beau jour il se décide, il rédige une courte histoire intitulée : *Un dîner à Poplar Walk*, et va déposer son manuscrit dans la boîte aux lettres du *Old Monthly Magazine*. L'article parait ! Dans la préface de *Pickwick*, Dickens dit à quel point il fut ému en lisant sa prose imprimée. Cette lecture eut lieu dans une boutique du Strand... Il revint vers Westminster Hall, y demeura pendant une demi-

heure, car ses yeux étaient si obscurcis par des larmes de joie et d'orgueil, qu'il voulait ne le laisser voir à personne et ne regarder personne. » Dickens devait vite perdre cette émotion en face du succès.

Un dîner à Poplar Walk inaugurait une série de « sketches » signés Boz, qui parurent dans l'*Evening Chronicle*. C'est dans les bureaux du *Chronicle* que Dickens rencontra M. Hogarth, dont il épousa la fille. Le nom de Boz devint notoire. Un libraire vint proposer à Dickens d'écrire un texte sur les dessins d'un caricaturiste nommé Seymour. Le texte devait être publié chaque mois et être payé 350 francs. Dickens accepta. La première livraison parut et ne séduisit aucun acheteur. Pour comble de malheur Seymour se suicida avant d'avoir terminé le second numéro. Un autre dessinateur dut illustrer le texte que Dickens composait un peu au hasard. « Ce fut dit un contemporain, un échec complet. — Les éditeurs parlèrent de rompre le traité. Mais voici qu'au quinzième numéro, le tirage (qui était primitivement de quatre cents) s'éleva jusqu'à quarante mille exemplaires. L'œuvre s'appelait *Pickwick*. C'est ainsi que Dickens et son premier livre connurent ensemble la gloire. »

L'activité de Dickens devint prodigieuse. A peine avait-il achevé *Pickwick* qu'il commençait la publication d'*Olivier Twist*, qui parut dans le *Bentley Magazine*, dont il fut directeur. Et *Olivier Twist* n'était pas terminé qu'il travaillait déjà à *Nicolas Nickleby*. Ses œuvres connaissaient de tels tirages que Dickens put se montrer exigeant. Il racheta les droits de ses *Sketches* pour la somme de cinquante mille francs et tenta de devenir son propre éditeur. Il fonda un journal qu'il entreprit de rédiger seul. Il devait toucher douze cent cinquante francs pour chaque numéro et la moitié des bénéfices. Mais l'essai ne fut pas heureux, et Dickens dut revenir au système des livraisons que le public préférait. C'est ainsi que parut le *Magasin d'Antiquités*.

Le 24 janvier 1841, Dickens donna le premier chapitre de *Barnaby Rudge* qui est, à coup sûr, son meilleur livre. *Barnaby Rudge* est un roman historique, c'est-à-dire une œuvre très en dehors de sa manière habituelle. Elle n'en obtint pas moins un triomphe éclatant, et Dickens fut fêté officiellement par les Ecossais qui lui offrirent un banquet monstre, durant lequel maint orateur célébra la gloire de l'« illustre convive ». C'est au cours de ce voyage

que le romancier fut pris du désir de visiter d'autres pays, et pour donner un but à son déplacement, il résolut d'aller en Amérique, où des commerçants peu scrupuleux s'enrichissaient en reproduisant ses livres.

Entre temps, Dickens avait connu le comte d'Orsay avec lequel il se lia d'une amitié solide. Il l'avait rencontré chez lady Blessington, sa compagne, l'amie choyée de tous les beaux esprits de l'époque. Dickens devint donc un peu dandy au contact du lion le plus fameux de l'Europe. Et c'est là un côté surprenant de son caractère. Dickens semble n'avoir jamais décrit les milieux élégants de Londres, ni même s'être adressé à l'aristocratie. Le vrai public de l'écrivain, c'était le peuple, le peuple dont il était, et qu'il sut si bien comprendre.

La réception que firent les Américains à Dickens fut aussi enthousiaste que gênante. Le soir de son arrivée, la foule assiéga son hôtel. A peine est-il couché qu'on lui donne la sérénade. S'il tente de se promener, il manque d'être étouffé par les curieux. S'il entre dans un établissement public, le directeur lui adresse un discours. La nuit, les reporters veulent l'interviewer de force, ils escaladent le balcon,

pénètrent dans la chambre. « S'il se rendait à l'église pour y chercher un peu de paix, dit M. Léon Boucher (*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1875), on se bousculait aux alentours de son banc, et c'était à lui que le prédicateur adressait la parole. Dans la voiture du chemin de fer même, le conducteur ne consentait pas à le laisser tranquille ; s'arrêtait-il à quelque station pour y boire un verre d'eau, une centaine de spectateurs venaient fixer les yeux sur sa gorge quand il ouvrait la bouche pour avaler. Enfin, à chaque courrier, la poste lui apportait un tas de lettres sans objet, et qui demandaient toutes une réponse immédiate. » Bref, il fut « l'invité de la Nation américaine », comme l'appela Washington Irwing. Mais personne ne s'étonnera d'apprendre que Dickens en eut vite assez. Le résultat de cette escapade fut les *Notes Américaines,* satire qui n'enchanta pas ses anciens hôtes.

Ce fut encore sous l'impression de son voyage d'Amérique que Dickens publia, le 1er janvier 1843, la première livraison de *Martin Chuzzlewitt*. Ce livre, que son auteur préférait à tous ses autres livres, obtint un succès médiocre. Et Dickens en fut tout désorienté. Il était habitué à toucher de tels

droits que, voyant à la même époque *The Christmas Carol* ne lui rapporter que 11,500 francs, il éprouva pour le présent et l'avenir les pires inquiétudes. Il engagea le quart de tout ce qu'il pourrait écrire pendant les huit années suivantes pour la somme — payée d'avance — de 70,000 francs.

Dickens avait des charges nombreuses, et ses frères, ses amis, les gens de lettres besogneux, son père lui-même, ne faisaient pas faute de l'exploiter. Il subvenait à toutes ces dépenses en se pliant à un travail écrasant. Il avait établi méthodiquement le plan de son existence, et jamais il ne faillit à la tâche imposée. Ses heures de labeur et ses heures de sommeil étaient réglées, calculées comme par un bureaucrate soigneux. Il décida, lorsqu'il eut touché les 70,000 francs, d'aller *se reposer* en Italie. A peine fut-il à Gênes qu'il s'attela à la tâche comme un forcené; c'est là qu'il écrivit les *Carillons (The Chimes)* et dès qu'il eut terminé ce « livre de Noël », le désir lui vint d'avoir à son sujet l'opinion de ses amis. Il repartit pour Londres, où il lut *The Chimes* en petit comité. Dickens avait eu, cette fois encore une inspiration heureuse. La lecture fut un succès non seulement pour l'écrivain, mais pour le lec-

teur... Et Dickens conçut immédiatement l'idée de faire ces « lectures » publiques qui devinrent une des sources de sa fortune.

Dickens avait, en effet, un grand talent de comédien. Ses contemporains sont unanimes à le constater. Et il est probable que, sans un hasard heureux, le théâtre eût été son unique but. M. Hervier nous raconte que, dans sa jeunesse, Dickens « fut sur le point d'entrer à l'Opéra Royal de Covent Garden. Il avait écrit aux directeurs, expliquant avec la meilleure foi du monde le peu qu'il était, mais ce qu'il pouvait espérer devenir si on donnait à sa bonne volonté des occasions de se manifester. Il espérait à peine une réponse, la réponse cependant vint : les directeurs lui offraient une audition pour une date fixée. La joie du futur artiste — il se voyait déjà acclamé par un public idolâtre — fut grande, mais la fatalité voulut — peut-être vaut-il mieux dire sa bonne étoile — qu'à la date attendue avec impatience il fût malade et contraint de garder le lit. C'était l'écroulement de tous ses rêves. Allait-il donc être obligé de demeurer clerc obscur dans l'office des hommes de loi ? Il voulut une fois faire preuve de courage, et s'excusa par lettre, expliquant son dés-

espoir d'être ainsi stupidement malade après une marque de bienveillance dont il augurait tant d'heureux résultats. Il lui fut répondu que son audition était reportée au mois suivant. Dickens n'était plus libre. »

Dickens ne se guérit jamais de son amour de la scène, et il n'hésitait point lorsqu'il s'agissait de prêter son concours pour des fêtes de charité où Dickens « acteur » connaissait une vogue dont Dickens « écrivain » n'était pas jaloux.

Il revint à Gênes, mais Londres lui manquait. Il regagna son foyer où il forma un plan nouveau. Il voulut être directeur de journal et lança *The Daily News* (Les Nouvelles quotidiennes). Mais au bout de quelques semaines, ce labeur imposé le lassa, il se résolut à ne plus être qu'un simple collaborateur de sa feuille et s'évada en Suisse où il écrivit *Dombey* et la *Bataille de la Vie*. Il y resta peu, et, après un tour à Paris, où il fut accueilli chaleureusement par les écrivains, il retourna à son œuvre à Londres, dont le tumulte et l'agitation étaient indispensables à son génie créateur.

*
* *

Bien que l'essai du *Daily News* n'eût pas été heureux, Dickens résolut de fonder un autre périodique. Cette fois, il n'était plus question pour lui de rédiger intégralement le texte. Il s'entoura de collaborateurs habiles, parmi lesquels nous retrouvons Wilkie Collins et Charles Reade; il prit un excellent rédacteur en chef, M. Wills, qui le seconda si activement que la nouvelle feuille — *Les Paroles du Foyer* — obtint un succès considérable. Malgré ce travail supplémentaire, Dickens ne cessa pas de jouer la comédie ni d'organiser des fêtes; même il s'occupa de fonder une sorte de Société des Gens de Lettres, dont le but était de servir une pension aux vieux littérateurs pauvres et de leur construire un refuge pour leurs dernières années. Dans cette entreprise humanitaire, sir Edward Lytton fut son associé. Et, quoique le projet n'ait pas abouti, les écrivains n'en doivent pas moins garder aux deux hommes quelque reconnaissance pour l'avoir imaginé.

En 1853, Dickens donna la première de ces lectures publiques dont l'idée lui était venue au moment où il lisait *The Chimes* devant ses familiers. Il y eut trois séances auxquelles six mille personnes assis-

tèrent, et dont les recettes furent versées à l'Institut de Birmingham.

Lorsqu'il vint à Paris, où les artistes lui firent le plus cordial accueil, il eut la chance de signer avec la maison Hachette un traité qui lui assurait 11,000 francs pour la traduction et la publication de ses œuvres parues et 1000 francs pour chacune de ses œuvres futures. J'insiste un peu sur les questions d'argent, afin de montrer l'acharnement de Dickens à se sortir des embarras où la bonté de son cœur le replongeait perpétuellement. Il aidait sa famille, ses camarades, les inconnus et, enfin, il avait dix enfants. Malgré cela, il put réaliser l'idéal de sa vie et acquérir Gad's Hill, la demeure luxueuse qu'il avait tant convoitée dans sa jeunesse. C'est à Gad's Hill qu'il acheva la *Petite Dorrit*. M. Gaston Sévrette, dans la notice qui accompagne l'édition classique de *David Copperfield*, décrit ainsi l'existence de Dickens à Gad's Hill : « Dickens se levait tôt, écrivait durant la matinée, et prolongeait rarement son travail jusque dans l'après-midi. Il considérait trois pages de manuscrit une tâche quotidienne suffisante. Les débuts d'une œuvre étaient souvent difficiles. Il se compare, dans ces moments-là, à un oiseau en cage

qui tourne autour de son morceau de sucre avant d'y toucher. Il mangeait peu et prenait beaucoup d'exercice. Il aimait l'ordre par-dessus tout et observait, dans ses moindres actes, une ponctualité rigoureuse. Malgré les sommes énormes que son travail lui procura, sa fortune ne fut jamais considérable, ce qu'il explique dans cette phrase : « J'ai peu d'économies à cause de la position publique très coûteuse que je tiens. »

Ajoutons que Dickens dictait seulement ses articles, mais jamais un chapitre de roman. Encore revoyait-il entièrement l'article et se réservait-il d'écrire lui-même le dernier paragraphe.

C'est vers cette époque que Dickens entreprit sa série de *lectures*. M. Arthur Smith fut son manager pendant cette tournée qui commença à Londres et se continua dans les provinces anglaises, en Ecosse et en Irlande. « Cette première série, dit M. Paul-Louis Hervier, comprit cent vingt-cinq lectures, et on aura une idée de la fatigue que supportait le malheureux Dickens, en sachant qu'il avait à voyager le jour et la nuit, à parler dans des salles de fortune, quelquefois devant deux mille trois cents personnes (comme à Edimbourg), souvent deux

fois dans la journée, comme à Harrogate. Partout l'enthousiasme fut extrême ; les femmes étaient des auditrices passionnées. Elles attendaient avec patience une partie de la nuit à la porte des contrôles, elles s'asseyaient dans des salles bondées, comme elles pouvaient ; certaines personnes arrivant après la fermeture des bureaux, alors que toutes les places étaient vendues, offraient jusqu'à vingt-cinq francs pour un mauvais siège. Dans les salles, l'anxiété ou la gaîté étaient grandes, suivant la lecture donnée. Un soir, un vieil homme ne cessa de pleurer, son pauvre corps secoué par de violents sanglots : les malheurs de la petite Dorrit lui rappelaient sans doute une fille chérie perdue quelques années auparavant. Une autre fois, après la lecture de *Dombey*, les femmes se précipitèrent sur la plateforme pour ramasser les pétales de géranium que Dickens avait effeuillés comme jeu de scène. »

Il va sans dire que ces triomphes se traduisirent par une aisance nouvelle. Dickens touchait pour ses lectures 7,500 francs par semaine en Angleterre et 12,500 francs en Ecosse. Mais les déplacements continuels, la fièvre que lui valaient les lectures, la préoccupation quotidienne de ses romans qu'il

n'abandonnait point, tout cela provoqua un surmenage préjudiciable à la santé de l'écrivain. Il tomba malade et dut refuser la proposition d'un manager australien qui lui offrait 250,000 francs pour une tournée de huit mois. Il ne cessa pas une minute de s'occuper de son journal, *Les Paroles du Foyer*, auquel il donnait des chroniques et des chapitres d'ouvrages en cours. Ses livres paraissaient avec la même régularité. Mais il dépérissait. Il accepta pourtant de se rendre une fois encore en Amérique où ses lectures rapportèrent des sommes fabuleuses. Il revint, vieilli, surmené, ayant perdu ses dernières forces. Il mourut presque subitement après une journée de travail, le 9 juin 1870. Sa mort fut un deuil national. On lui fit des obsèques solennelles et on enterra son corps à l'abbaye de Westminster.

Telle fut, dans ses grandes lignes, la vie de l'illustre écrivain dont l'Angleterre a fêté la mémoire. L'étude qui m'a fourni la plupart de ces notes résume cette existence avec une clarté singulière. Dickens nous apparaît comme un travailleur acharné, un lutteur tenace s'attaquant à la fortune et à la gloire. Ses œuvres lui valurent l'une et l'autre. Il nous reste à étudier rapidement, si elles méritent

l'enthousiasme qu'elles surent provoquer, la vogue inouïe qu'elles ont encore parmi tous les peuples du monde.

* * *

« Les histoires qu'ils racontaient étaient touchantes ! » dit M. Paul-Louis Hervier, et voilà ce qui justifie à ses yeux la vogue immense du romancier. Peut-être Dickens n'eût-il pas voulu d'autre louange que celle-ci. Mais l'explication est un peu courte. M. T. Marziatz, un biographe anglais, me semble avoir mieux défini certaines raisons du succès immédiat, foudroyant, qu'obtint l'auteur de *Barnaby Rudge* : « La littérature anglaise, dit-il, était à ce moment dans une période de langueur plutôt que d'activité. Le grand flot du début du siècle commençait à décroître. L'ère victorieuse laissait seulement poindre à l'horizon le reflet de quelques lueurs; Byron était mort. Morts aussi Shelley, Keats, Coleridge, Lamb. Southey était au déclin de sa vie, Wordsworth avait depuis longtemps produit ses principales œuvres, et parmi les hommes du futur, Carlyle, bien qu'il eût publié *Sartor resartus*, n'avait donné ni sa *Révolution française*, ni fait ses conférences sur les *Héros*. Il n'était pas encore dans

la plénitude de son talent. Macaulay, alors dans l'Inde, n'était connu que comme essayiste ; lord Tennyson et les Browning appartenaient surtout à l'avenir. A s'occuper plus spécialement de la littérature d'imagination, on s'aperçoit qu'on attendait un nom pour le placer à la tête des romanciers. Il y avait cinq ans que le grand Walter Scott reposait dans l'abbaye de Dryburgh. »

Dickens venait à son heure. Il sut, du premier coup, devenir le traducteur des sentiments populaires, il fut le peuple même. Son adolescence douloureuse, son éducation négligée, son entourage, tout le prédisposait à décrire la vie des humbles. Il le fit avec une sensibilité qui va jusqu'à la sensiblerie. Ses personnages ne sont pas des héros, mais des médiocres : dès que l'un d'eux dépasse la foule, il est transformé, ridiculisé par la caricature. Le *bon* est opposé au *méchant* avec les procédés chers aux imagiers d'Epinal. Jamais Olivier Twist, Dombey, Joë, la petite Dorrit, Nelle n'auront une idée d'ambition ou de conquête : ils seront d'avance des résignés, des maudits, mais parés des plus émouvantes et des plus candides vertus. Chacun pourra se reconnaître dans les portraits, et il sera loisible à chacun de s'atten-

drir sur soi-même. Qui donc, au cours d'une enfance difficile, vécue dans un village, n'aura pas redouté le mauvais bedeau, l'affreux homme de loi, le patron féroce ? Ces manifestations, honnies et admirées, de l'autorité, Dickens osait les battre en brèche, les railler, les mettre en fâcheuse posture. Le public applaudissait avec ravissement. « Flatterie, servilité, commerce ! » disent les détracteurs — et ils sont légion — du grand animateur. Dickens écrivait pour vivre et pour faire vivre les siens. Il lui était interdit de changer de sujet s'il voulait éviter la misère. N'oublions pas qu'il publiait ses romans par livraisons, mises en vente à bas prix, et qu'en aucun cas ces brochures grossières ne pouvaient s'adresser à l'aristocratie. Dickens devait plaire à sa clientèle nombreuse et non seulement à l'élite. Ceci explique les essais fréquents du romancier, à la recherche d'une manière définitive, et s'il ne persista pas dans des tentatives plus hautes, c'est que dès les premiers feuillets son tirage diminua. Les éditeurs eux-mêmes n'admettaient pas ces changements, et Dickens dut leur obéir.

S'il y eut là quelque sacrifice fait à sa dignité d'écrivain, qu'importe après tout puisqu'il excella

dans le genre adopté. « La note dominante de toutes ces œuvres, la caractéristique de Dickens, c'est la pitié, écrivit M. Jules Claretie au lendemain de la mort du romancier (*Illustration*, 18 juin 1870). Il semble que cette nature nerveuse, facilement impressionnable, nature essentiellement humaine et mâle, mais féminine par certains côtés, vibrât en quelque sorte à toute douleur. Il a ce grand cœur qui battait si fort pour les causes justes, des colères contre toute injustice, des caresses pour toute souffrance. Il a pour les petits, pour les humbles, pour tout ce qui pleure, attend et espère, une tendresse profonde, je ne sais quel consolant dévouement. »

N'est-ce pas Paul de Saint-Victor qui, en parlant de Dickens, le définit par cette phrase : « Un Balzac plus humain » ? Ce n'était pas Balzac, mais c'était à coup sûr l'un des romanciers les plus *humains* qui aient existé. S'il critiqua les riches, il ne les accabla pas de reproches : il voulait, semblait-il, dissiper un malentendu entre les heureux de la terre et les déshérités. Il prêcha la charité aux uns, l'espérance aux autres. Enfin, il aima ses personnages d'une affection pitoyable, qui éclaire son œuvre et l'ennoblit. Les modestes lecteurs de Dickens perçurent

cette affection, et ils en furent touchés jusqu'à vouer au chantre de leur grande misère une reconnaissance fraternelle. Celui-là était des leurs, ils le sentaient à chaque page où les menus incidents de leur vie étaient évoqués, et lorsque l'auteur leur disait de croire au miracle possible, à l'oncle d'Amérique, à l'héritage imprévu, aux fiançailles princières, ils oubliaient la fatigue quotidienne et la fange de leur grabat.

Par une autre qualité encore, Dickens s'attachait une clientèle fervente : il avait un sens de l'humour que peu d'auteurs comiques possédèrent à un plus haut degré. Les fantoches plaisants ou ridicules qui animent ses récits furent vite célèbres. Les Anglais se passionnent pour le héros caricatural. Falstaff ne pouvait naître que chez eux. Pickwick, Snodgrass, Sam Weller, Micawber, Pumblehook égayèrent les veillées familiales.

Dickens fut aussi le descripteur minutieux des incidents de chaque jour. Il savait, en quelques touches justes et hardies, peindre la douceur du home, le tumulte de la rue aux heures où l'ouvrier a pour habitude de la traverser, l'arrivée de la diligence, les élections, l'école, l'atelier, le village riant et la

campagne sous la pluie. Tout lui était prétexte à brosser des tableautins rapides et précis, où il mettait la couleur exacte, le bruit, le mouvement, la vie. Il était poète et savait chanter la douceur des Christmas, le carillon de cloches, la neige mélancolique, et le printemps béni des humbles. Il se dégageait de ces croquis un parfum délicat de candeur et de bonté.

Et toujours la nature reflétait l'état d'âme de ses personnages. Si le petit garçon chéri du maître d'école meurt auprès de la pauvre Nelle abandonnée, le paysage se fait lugubre ; si un crime est commis, le vent et la foudre viennent transformer le décor ; si la joie naît au cœur d'un brave garçon, le soleil rit au ciel, les oiseaux chantent, les fleurs embaument...

Il n'en fallait pas plus pour conquérir à jamais l'esprit simple des premiers lecteurs. Aussi bien, Dickens avait satisfait, en écrivant *Barnaby Rudge* ceux qui eussent voulu voir en lui le continuateur direct de Walter Scott. Mais n'est-il pas heureux que son public ordinaire l'ait contraint à rester le conteur qu'il a su être. Il a apporté une sorte d'émotion nouvelle, infiniment humaine, je le répète,

et dont la douceur pénètre quiconque a ouvert un de ses volumes. Combien de nos romanciers durent à Dickens, sans le savoir peut-être, une part de leurs meilleurs dons ? Ce n'est pas seulement dans *Jack* ou le *Petit Chose*, de Daudet, que l'on retrouve Dombey ou David Copperfield. Ce n'est pas seulement sous la grotesque apparence de Tartarin, silhouette « si française », que l'on reconnaît Pickwick ! Dickens eut sur notre littérature une influence considérable, et il serait facile de distinguer, dans les romans de certains contemporains illustres, la marque de ce barde du dévouement, de l'abnégation et de la fraternité.

Dramatique, théâtrale plutôt, humoristique et parfois mystérieuse, morale toujours, son œuvre synthétisait les qualités anglaises. De là son triomphe subit, l'engouement des foules qui en fit une sorte de demi-dieu. On rapporte qu'une petite bouquetière qui vendait des fleurs à la porte de Drury Lane, apprenant la mort de Dickens, demanda, d'une voix tremblante : « Est-ce que le petit Noël va mourir aussi ? »

Le grand reproche que l'on fait à Dickens, c'est qu'il n'a pas su composer ses livres, qu'ils offrent

un aspect décousu et sautillant, qu'ils contiennent nombre de chapitres inutiles. La façon dont le romancier produisait ses œuvres, au fur et à mesure des nécessités, explique assez — sans l'excuser — l'introduction d'aventures secondaires dans un récit dont il était difficile à l'auteur, absorbé par d'autres travaux, de suivre fidèlement la trame. Ceci n'est pas niable. Les romans de Dickens sont mal construits. Mais seraient-ils mieux s'ils l'étaient autrement ?

« Il lui arrivait souvent, dit un critique anglais, M. William Angus Munro, après la publication d'une livraison, d'être embarrassé sur la nature de la suivante. En route, lui survenait l'idée d'un personnage nouveau, issu de ses observations ou de son imagination, et il ne se faisait aucun scrupule de l'introduire dans son récit sans considérer s'il était à sa place. Il peint un portrait pour l'amour de l'art. Si vive est cette tendance, qu'à maintes reprises, alors qu'il travaille à un roman, un autre se présente à lui qu'il lance aussitôt, continuant à alimenter les deux simultanément. »

Paul-Louis Hervier ajoute : « Cette méthode de travail n'était pas sans inconvénient. Lorsqu'il fal-

lait arriver à une conclusion, Dickens se trouvait obligé d'avoir recours à des moyens expéditifs pour régler hâtivement le sort des personnages multiples qui étaient apparus dans le cours de son roman; aussi, dans un chapitre final, il dénouait d'extraordinaire façon les situations les plus embrouillées. Plus d'une fois, Dickens en retard doutait de pouvoir remplir ses engagements envers ses éditeurs. Il lui fallait alors « mettre les bouchées doubles »; il travaillait sans relâche et livrait à l'imprimeur des feuillets écrits trop vite, non par inspiration, mais par nécessité. »

Oui, ces critiques sont sérieuses, et il n'est pas discutable que la hâte se sent dans certaines pages de Dickens; mais moins pressé par le besoin, Dickens aurait-il travaillé, n'eût-il pas satisfait plutôt sa grande passion, qui était celle de l'art dramatique? On sait que le romancier avait failli épouser une jeune fille riche, Maria Beadnell — il a raconté cette histoire d'amour dans la *Petite Dorrit* (Arthur Clenman et Flora Finching). — Or, on peut se demander s'il aurait songé aux lettres si ce projet s'était accompli. Dickens aimait l'argent, et ce défaut, qui indigne tant de commentateurs,

fut sans doute un bienfait. Il est vrai que c'est la passion du gain qui abrégea ses jours, mais c'est elle aussi qui le contraignit à produire ses œuvres dont les défauts mêmes ne sont pas sans charmes.

« Sa nervosité, écrit M. Emile Hennequin, le poussa à déroger de sa dignité d'écrivain au point de parcourir toute l'Angleterre et toute l'Amérique, en donnant des lectures payantes de ses livres, avec une gesticulation, des grimaces et des intonations qui étaient d'un déclamateur plutôt que d'un grand auteur. »

Sa nervosité ? Non pas. Mais son désir impérieux de conquérir la richesse, et son goût ardent pour le théâtre. Cette double préoccupation — l'argent et la mise en scène — fut peut-être l'artisan de sa gloire. Et si son labeur apparaît chaotique en ses parties diverses, l'œuvre entier est assez émouvant, assez *humain* pour que nous aimions jusqu'aux défauts qui ont aidé à le produire.

MARK TWAIN

La « fantaisie » est à la mode, et les humoristes ont beau jeu. Les journaux nous offrent quotidiennement une petite aventure comique dont l'invraisemblance sait ravir le lecteur. Alphonse Allais avait un peu créé le genre. Aujourd'hui, Sacha Guitry, G. de Pawlowski, Curnonsky, La Fouchardière et Mac Orlan sont les maîtres incontestés des historiettes où triomphèrent Tristan Bernard, Pierre Veber et Willy. Mais la forme de ces contes rapides a bien changé depuis Allais et Goudeski ! L'humour d'outre-Manche a presque partout remplacé l'esprit badin. Plus qu'aucune autre, l'influence de Mark Twain s'est fait sentir, et il est juste de consacrer quelques lignes à un écrivain jouissant d'une réputation mondiale, que les Uni-

versités étrangères surent honorer, et qui est encore fort discuté chez nous.

L'illustre humoriste américain qui est mort voici quelques années à Redding, dans le Connecticut, fut une étrange figure.

Mark Twain se nommait en réalité Samuel Langhorne Clemens. Il naquit à Florida (Missouri) le 30 novembre 1835, et, dès sa plus tendre enfance, il se sentit l'âme d'un de ces aventuriers audacieux dont il avait entendu raconter les stupéfiantes histoires. Il se plaisait à imaginer des excursions mirifiques où il entraînait ses camarades subjugués. Lorsqu'il ne conduisait pas sa petite armée vers quelque campagne proche représentant pour lui la fin du monde, il inventait des récits baroques qui lui valaient un auditoire enthousiaste et docile. Ces succès précoces ne furent pas sans influer sur son avenir, et s'il se fit typographe, c'est, à coup sûr, pour vivre dans un milieu où l'on composait des livres. Mais allez donc retenir prisonnier d'un labeur quotidien un adolescent qui avait rêvé la vie d'héroïsme et d'indépendance ! L'immobilité ne pouvait convenir à Samuel qui devint un beau matin, on ne sait trop comment, pilote sur le Mississipi. C'est de

cette époque que date son surnom de Mark Twain, mots d'anglais déformés que les pilotes prononcent en retirant la sonde et lorsque celle-ci marque deux pieds. Il acquit, dans son nouveau métier, une habileté réelle, et il semble qu'il ne l'ait jamais perdue tout à fait, s'il faut en croire les gazettes d'outre-océan. N'imprimèrent-elles pas, lors de l'élection de M. Taft, que M. Roosevelt, rendu aux loisirs de la vie privée et projetant un voyage d'agrément, avait acquis un steamer dont Mark Twain serait le capitaine ? L'excellent fantaisiste ne démentit point ce bruit, et même fit étalage, sans modération, des plus éblouissantes connaissances techniques.

De son séjour parmi les marins, dont il dépeignit plus tard l'existence rude dans la *Vie sur le Mississipi,* il lui resta l'amour de la vie libre et des spéculations hasardeuses. Il fut secrétaire particulier du secrétaire général de Nevada, puis chercheur d'or, et débuta soudain dans les lettres en publiant, dans le *Virginia City Enterprise*, des articles étincelants de verve, où l'on découvrait déjà ce flegme qui devait faire de Mark Twain l'un des écrivains les plus spirituellement satiriques de son temps. Devenu rédacteur en chef du journal qui avait

accueilli sa première prose, il l'abandonna pour faire du reportage à San-Francisco. En 1866, on le retrouve aux îles Hawaï. L'année suivante, il parcourt la Californie et, après avoir traversé les Etats de l'Est en faisant des « causeries », il voyage dans la Méditerranée, pousse jusqu'en Egypte et en Palestine, revient à Buffalo diriger un quotidien, et aborde en Angleterre vers 1872, pour s'y créer un renom de conférencier qui dura plus d'un quart de siècle. Cette manie pérégrinatrice, il l'eut toute son existence. C'est à elle que nous devons la diversité et le pittoresque de ses ouvrages.

* * *

Pour avoir beaucoup observé les hommes, il se vantait de bien les connaître, et, semblable en ceci au visionnaire Balzac, il se croyait un sens aigu des affaires. Peu d'inventions nouvelles l'ont laissé indifférent. Il leur sacrifia une grosse part de ses économies avec la touchante certitude de faire fortune. Comme l'auteur du *Père Goriot*, il commandita une maison d'éditions. Il y perdit une somme énorme, n'ayant pas eu l'idée de publier ses propres livres. C'est là une candeur singulière chez un

businessman si acharné. Il ne s'en tint pas à ce premier essai, et gaspilla les revenus de ses œuvres en acquérant des actions d'une mine du Nevada et d'une fabrique de lait condensé. Il est vrai qu'un seul de ses volumes, *Following The Equator*, récit d'un voyage autour du monde accompli de 1865 à 1896, paya la totalité de ses dettes. Mais la passion des affaires le poursuivit longtemps.

A ceux qui lui démontraient l'inutilité de sa persistance dans cette voie ruineuse, il répondait qu'il avait effectué deux bonnes opérations plus difficiles que celles où ses efforts échouèrent. Et, avec ce sang-froid imperturbable qui constitue le côté original de son talent, il racontait qu'ayant acheté une boîte de cent cigares, il les avait tous assurés contre l'incendie. Après quoi il les fuma sans hâte. Quand le dernier fut réduit en cendres, il se rendit au siège de la Compagnie et réclama le prix de ses cigares « détruits par le feu ». La Compagnie refusa de payer et fit un procès, dans lequel Clemens-Twain eut gain de cause. La seconde opération est plus plaisante encore : Tout jeune il se promenait un jour, fort préoccupé par l'idée de réunir quelques fonds introuvables, lorsqu'il s'aperçut qu'un bull-dog le

suivait depuis un moment. Il se mit à caresser son nouveau compagnon avec une sympathie apitoyée. Soudain, un passant l'abordant, lui dit :

— Jeune homme, vous avez là un beau chien.

— Très beau, dit Twain.

— Est-il à vendre ?

— Pourquoi ne le serait-il pas ?

— Combien ?

— Euh !... dix dollars.

— Les voici.

Le dogue suivit son maître occasionnel, et Twain s'émerveillait déjà de sa rouerie, lorsqu'il vit surgir un homme haletant, en sueur et le visage contracté, qui s'écria :

— N'auriez-vous pas vu mon chien ?

— Peut-être, dit Twain, décidé à la plus prudente réserve.

— Il est de telle couleur et répond à tel nom. Pourriez-vous le retrouver ?

— Sans doute, mais que donnerez-vous ?

— J'irai jusqu'à vingt dollars.

— All right !

Twain courait après le premier acquéreur, le rattrapait, lui rachetait le chien qu'il ramenait à son

véritable maître. Et, de la sorte, il se trouva possesseur de dix dollars légitimement acquis.

Sans doute, beaucoup des anecdotes attribuées à Mark Twain — et leur nombre est incalculable ! — sont l'œuvre de chroniqueurs habiles : l'humoriste, interrogé à ce propos, avoua qu'il adorait la bouffonnerie, et ne se défendit point d'être un « farceur »; il reconnut que les histoires qui circulaient à son propos n'étaient pas toutes textuelles, « mais c'est parce que les journalistes à qui je les raconte, dit-il, les déforment un peu, et je m'amuse lorsqu'elles sont publiées, à les déformer encore pour les rendre plus divertissantes ». C'était un pince-sans-rire, et il éprouvait quelque fierté à être imbattable sur le terrain de la plaisanterie.

Lorsqu'il se rendit à Londres, il alla visiter J.-M.-N. Whistler, qu'il admirait fort. Or, on l'avait prévenu que le peintre était un mystificateur de premier ordre, et il se tenait sur la défensive : « Je fus introduit, raconte-t-il, dans l'atelier de M. Whistler, à Londres. J'avais appris que le peintre était un *jocker* incorrigible, et j'étais décidé à avoir le dessus. Donc, de mon air le plus stupide, je m'approchai d'un tableau que M. Whistler achevait :

« — Voilà qui n'est pas mauvais, dis-je, pas mau-
ais... Seulement, là, dans le coin — je fis mine de
nasser un effet de nuage avec le doigt, — j'ôterais
e nuage, si j'étais vous.

Whistler, nerveusement, s'écria :

— Eh ! Monsieur, attention. Ne voyez-vous pas
ue cette peinture n'est pas sèche ?

— Oh ! ça ne fait rien, répliquai-je, j'ai mes gants.

Après cela, ajoute Mark Twain, nous fûmes très
en ensemble. »

Ce genre d'histoire le réjouit profondément, et
ous pourrions en reproduire une grande quantité
n'il avait répandues lui-même avec soin. On en
rmerait un volume qui ne serait d'ailleurs pas
placé dans les œuvres complètes de l'humoriste.
Est-il vrai, se demande un de ses biographes,
ichel Epuy, que Mark Twain n'a été qu'une sorte
bouffon grossier et sans art, qu'un pince-sans-
e flegmatique, brutal amateur de lourdes plai-
nteries ? — Oui, Mark Twain a été cela au début
sa carrière littéraire, et il faut se rappeler qu'alors
venait d'être pilote sur le Mississipi, et qu'il
adressait à un public de pionniers et de rudes fer-
ers. Mais à mesure que les années passaient, le

talent de Twain s'affinait, son gros rire s'atténuait sa sensibilité, plus cultivée, vibrait chaque jou davantage, et le joyeux conteur de bonnes farce était devenu, vers soixante ans, un psychologu averti et un peintre attendri des plus fines nuance du sentiment. » Il est loisible, en effet, de distin guer certaines pages appliquées de Mark Twain très différentes du reste de ses productions ; mai sont-ce là les meilleures, et aussi bien pourquo vouloir faire d'un auteur burlesque un romancie psychologue ? Psychologue, il le fut à coup sûr, à s manière, et s'il écrivait parfois des lignes émouvan tes, ces lignes étaient souvent destinées à prépare un effet comique. *Le Journal d'Eve,* qui, au dir de Michel Epuy, atteint la perfection d'Homère o de La Fontaine, vaut surtout par l'opposition d l'humour et de la mélancolie. C'est un chapitre pa fait, très caractéristique du talent de Twain, et o l'on retrouve tout entier le *jocker* impassible que sans doute, l'auteur de la *Grenouille sauteuse* n jamais cessé d'être.

Il tenait à passer pour un malin, malgré ses de boires financiers. Il avouait pourtant avoir rencontr son égal, mais c'était l'homme « le plus finaud d

onde ». C'était un fermier de Marion County sur Mississipi. Voilà comment Mark Twain le pré-nte : « Il vendit à son gendre la moitié d'une très elle vache, puis refusa de partager le lait avec le une homme, sous le prétexte qu'il lui avait vendu partie d'avant. Le gendre était obligé de fournir ute la nourriture de la vache et de lui porter de au deux fois par jour. Enfin, la vache donna un up de corne au vieillard, qui poursuivit son ndre et lui réclama des dommages s'élevant à dollars. »

Voilà une « fantaisie » qui porte sa marque. On it l'humoriste disant ces choses avec nonchalance, ur « essayer » son public...

Il avait une façon impayable de discuter ses inté-s : C'est ainsi qu'il écrivit directement à la reine ctoria pour obtenir de ne point acquitter en An-terre l'impôt sur ses droits. Il s'excusait de la erté grande en se recommandant du prince de lles : « J'ai déjà eu l'honneur, disait-il, de ren-trer le prince en 1873, dans une circonstance des s imprévues : c'était dans Oxford Street, au n de Regent Circus ; le prince descendait la rue tête d'une procession, tandis que je la remon-

tais en sens contraire, sur l'impériale d'un omnibus Le prince a certainement dû me remarquer, car j portais un pardessus gris à pattes, et j'étais presqu seul dans l'omnibus. » Et il ajoutait avec une cor descendance charmante : « Un jour, j'allai rendr visite à Votre Majesté, mais Elle était sortie. Cel n'a pas d'importance, et peut arriver à tout l monde. » On ne dit pas si la reine accorda la de mande de Mark Twain, mais le plus surpris fut c dernier, lorsque, présenté plus tard au prince devenu le roi Edouard VII, il s'entendit déclarer « Je vous connais depuis longtemps, Monsieu Mark Twain, nous nous sommes rencontrés dan Oxford Street en 1873. Vous étiez sur l'impériai d'un omnibus. »

La vraie célébrité de Mark Twain date du jour o les journaux du monde entier, mal renseignés pa une agence fantaisiste, publièrent le bruit de s mort et analysèrent son talent en termes dithyram biques. La même mésaventure était arrivée, dans le dernières années de l'Empire, au doyen Philibe Audebrand. Par une note détaillée parue dans *Satan*, Aurélien Scholl l'avait occis. Le *Figa* reproduisit de bonne foi la funèbre information, e

indiquant l'heure, le lieu des obsèques, ajoutant qu'aucune lettre de faire-part ne serait envoyée. Audebrand se précipita chez Villemessant et eut beaucoup de peine à lui persuader qu'il vivait encore.

— C'est désagréable, dit Villemessant, je déteste les rectifications.

Mark Twain eut plus de chance, et il put démentir la fausse nouvelle dans une lettre d'une piquante ironie. Peu après, il écrivit l'histoire extraordinaire de François Millet, où il affirmait que le peintre de l'*Angélus* vivait toujours, et n'avait feint d'être mort que pour faire hausser le prix de ses toiles qu'il ne parvenait pas à vendre. De fait, les moindres contes de Mark Twain connaissaient de colossales surenchères depuis que les gazettes l'avaient prématurément enterré. Et il fut vite le plus illustre des humoristes.

Dès qu'il put démontrer triomphalement qu'il s'entendait à diriger ses affaires, Mark Twain exagéra. Il profita d'un banquet qui réunissait cent directeurs de journaux pour prononcer un long discours, où il expliquait qu'ayant signé un traité aux termes duquel il touchait 35 centimes par mot, il éliminait désormais soigneusement de ses articles

les mots polysyllabiques : « Je n'ai jamais écrit « metropolis », alors que je touchais le même prix de 35 centimes pour « city », qui est autrement court. J'ai toujours écrit « cop », et non pas « policeman », etc. » Je vous laisse à imaginer la joie des convives. Car c'est là l'humour, et cet homme au visage énergique, aux yeux perçants, avait l'art de raconter les choses invraisemblables avec une gravité sans pareille. « Mais, lui dit-on, lorsque les mots que vous écriviez dépassaient quatre ou cinq lettres, que ne demandiez-vous une augmentation ?

— Je le fis, répondit-il, mais le directeur refusa. Sur quoi, je le traitai instantanément de annodactilus plesiosaurian conchyliaceons ornythoryncus. Hélas ! le pauvre homme tomba foudroyé et rendit l'âme deux heures après. »

Rien n'est plus américain que cette anecdote qui nous paraît, à nous, infiniment moins plaisante. Ces conclusions un peu grosses sont d'un esprit qui nous échappe. Elles nous font penser à ce mot de d'Ennery s'adressant à un jeune acteur : « Dites donc, mon garçon, vous m'avez dit que vous jouiez les comiques ? — Oui, maître. — Permettez-moi une question : Le faites-vous exprès ? »

Peut-être est-ce à cause de ces différences de compréhension que la mort de Mark Twain n'a pas fait grand tapage en France. Il fut pourtant un des hommes les plus curieux de notre temps. On sait quel retentissement eut sa querelle avec Paul Bourget, au sujet de l'Amérique. Mais ce qu'il a été surtout sous sa raillerie énorme, c'est un fin observateur, prompt à peindre les menus travers de l'humanité, et un amoureux éperdu de la vie active.

Ces courtes pages étaient écrites lorsque parurent deux biographies complètes de Mark Twain, l'une due au professeur Archibald Henderson, l'autre à M. W.-D. Howells. Maurice Muret, l'un des plus intelligents commentateurs des littératures étrangères, nous a donné de cette double étude une analyse qui comporte maintes critiques à l'égard de l'humoriste américain.[1] Pour ma part, je trouve son jugement excessif et le plus souvent injuste. Mark Twain ne s'est jamais pris au sérieux, et s'il déplora parfois sa destinée d'« amuseur à perpétuité », c'est avec une mélancolie qu'il ne faudrait pas pren-

1. *Les contemporains étrangers.* T. 2, p. 133 et suivantes. Fontemoing, éditeur.

dre à la lettre. Muret rappelle cette anecdote que Twain raconta à M. Henderson : « Il n'y a pas longtemps, j'écrivis un poème sans la moindre intention de le livrer au public en raison de son caractère sérieux ; toutefois, ayant été invité à parler en présence des étudiantes d'une grande université, je me laissai persuader par un ami qui me conseillait de leur lire ces vers. A la fin de ma conférence, je m'exprimai par conséquent ainsi : *Mesdemoiselles, je vais vous lire un poème de ma composition.* Ces paroles furent saluées par de bruyants éclats de rire. — *Mais, c'est un poème tout à fait sérieux*, insistai-je. Nouveaux éclats de rire, plus bruyants encore. Irrité par ce malentendu, je remis le poème dans ma poche et je déclarai : *Eh bien ! Mesdemoiselles, puisque vous refusez de me prendre au sérieux, je ne lirai pas mon poème.* Alors un rire convulsif secoua mon auditoire. » Maurice Muret ajoute : « Quelles ne durent pas être les réflexions amères de Mark Twain pliant bagage sur ce « succès ! » Quel sort attristant, celui de l'homme qui n'a pas le droit d'être triste ! » Est-il bien sûr que Twain ait été affecté de cette sorte d'échec ? Ne l'avait-il pas préparé, escompté, souhaité même ? Et d'ailleurs,

Muret pourrait-il affirmer que l'anecdote n'a pas été inventée après coup ? Elle ressemble trop à celles qu'il répandait avec une négligence affectée pour ne pas leur être parente. C'est encore là une de ces mystifications dont il se réjouissait. Il ne faut pas oublier qu'il s'amusa un jour à publier un article sévère sur un de ses livres, pour avoir le plaisir malicieux d'y répondre en feignant d'être irrité.

Les ouvrages politico-psychologiques de Twain sont une tentative, une erreur volontaire, une exception. C'est dans ses livres comiques qu'il apparaît tout entier. A nous d'en tirer parfois une moralité comme il est permis de le faire après la lecture de *Tom Sawyer*, roman savoureux, et du *Legs de 30,000 dollars*, satire presque féroce. « Nous aurions tort, au demeurant, dit Maurice Muret (à propos de la mort tragique d'un chameau de Syrie) de le prendre de haut avec le *primaire de lettres* à qui l'on doit cette facétie écrasante. » Et il analyse l'œuvre de Twain en quarante pages ! L'auteur de *L'Infortuné fiancé d'Aurélie* s'en fût fort diverti. Il en eût été fier aussi, car Muret est trop soucieux de justice pour ne pas avoir reconnu et souligné un talent indiscutable.

C'est au poète Emile Blémont que revient l'honneur de nous avoir révélé Mark Twain. Les traductions de Gabriel de Lautrec et de François de Gail sont récentes. Dès 1873, Champfleury s'écriait, en le lisant : « Enfin, voici de la bonne humeur, et nous en avons besoin. » Bien qu'il ne soit plus question aujourd'hui de névrose et de neurasthénie, le rire est une vertu. Twain fut l'un des précurseurs de cet optimisme cher aux modernes et qui alimente notre courage, en nous prouvant le peu de sérieux de nos chagrins et la beauté de la vie.

Afin d'expliquer sa conception sportive de l'existence, il avait coutume d'établir une statistique saisissante : « Pour une personne qui périt dans un accident de chemin de fer, dix mille meurent dans leur lit. Il est donc plus dangereux d'être dans son lit qu'en voyage sur les railways... » Cette théorie ne l'empêcha pas de chérir son lit, les derniers temps, non pas pour y flâner, mais pour y travailler à ses livres. Sa chambre devint son cabinet de travail, et lorsqu'on en poussait la porte, on entrait dans une atmosphère de fumée. Les cigares et la pipe furent le grand vice de Mark Twain. Il en mourut C'est le seul acte de sa vie qui fit couler des larmes

LES PREMIERS ÉCRIVAINS MONTAGNARDS

RAMOND

Si l'on excepte les critiques provoquées par la biographie-critique de M. Jacques Reboul,[1] et si l'on met à part un article de M. Furetières publié par le *Soleil*, le 7 août 1902, il ne fut jamais question dans aucun journal, à ma connaissance, de cet homme extraordinaire. Par contre, les revues en parlèrent quelquefois ; Grimm, La Harpe, puis Sainte-Beuve (*Lundis*, tome IX) vantèrent sa prose. Au demeurant, il reste inconnu des lettrés. M. Jacques Reboul lui a consacré un volume compact et documenté. C'est justice.[2]

Louis-François-Elisabeth Ramond naquit à Strasbourg, le 4 janvier 1755, d'un père français et d'une mère allemande. Nous avons peu de détails sur son

1. *Un grand précurseur des romantiques, Ramond,* par Jacques Reboul, édition de la Revue des Lettres et des Arts. 1910.

2. Depuis le livre de Reboul, Emile Faguet s'est occupé de Ramond et lui a consacré une étude.

adolescence. Nous savons qu'il fit ses études à l'Université de cette ville, où il connut Gœthe, et qu'en 1777 il se rendit en Suisse où il publia les *Dernières Aventures du Jeune d'Olban* et les *Elégies*, livres aujourd'hui ignorés. Il se lia d'amitié avec Haller, Gessner et Lavater. En 1778, il vint à Paris, et se fit des relations puissantes. Deux ans plus tard, il donnait « sa plus forte œuvre dramatique, qui ne paraît pas, nous dit candidement M. Reboul, avoir fait impression sur ses contemporains ». Dès ce moment, la vie de Ramond devient un véritable roman d'aventures.

A la suite de son voyage de 1777,[1] qu'il fit en compagnie du poète Lenz, familier de Gœthe, il édita les *Lettres de l'historien anglais William Coxe* sur la Suisse, qui sont encore aujourd'hui une œuvre très consultée. En 1781, il devint l'ami et le

1. « Ce sentiment nouveau, exprimé par Haller et par Rousseau, Ramond l'éprouvait comme ses illustres devanciers, et il l'a traduit dans quelques morceaux d'une véritable valeur littéraire et trop peu connus. Il avait notamment exploré la vallée du Hasli, visité Engelberg, gravi le Titlis, et les impressions qu'il nous rapporte des hauts sommets n'ont rien perdu de leur beauté, même après tout ce qu'on a publié depuis. » — Gustave Bettex et Edouard Guillon, *Les Alpes suisses dans la Littérature et dans l'Art*, p. 40.

conseiller du cardinal de Rohan. Même il consentit à remplir, « pour le compte du prélat, le rôle de garçon de laboratoire de Cagliostro ». Il l'accompagna plus tard à Lyon, Bâle et Paris. (Les plus fidèles biographes de Cagliostro, Henri d'Alméras entre autres, ne nous parlent pas de ce fait pourtant curieux.) Ce fut encore lui qui, pour démontrer l'innocence du cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier, entreprit de chercher à Londres la preuve du vol des diamants. Lorsque le cardinal fut acquitté, Ramond le suivit « dans son exil volontaire à la Chaise-Dieu, puis à Marmoutiers-les-Tours. C'est de cette époque qu'il faut dater son premier voyage aux Pyrénées ». Bientôt, il se laissa absorber par la vie politique et devint le camarade de Danton à l'Archevêché. En 1791, nous le retrouvons membre de l'Assemblée législative où il défendit éloquemment Lafayette. Dénoncé comme suspect, il se réfugia au cœur des Pyrénées « partageant l'humble nourriture des pâtres ». Cette manière de vivre lui était familière. Déjà en 1777, il avait vécu avec les bergers et les paysans de l'Oberland. Il fut trois fois arrêté et enfin incarcéré à Tarbes, de janvier à novembre 1794. Sauvé miraculeusement du tribunal révolu-

tionnaire, il sortit de prison ruiné, débilité, mais non découragé. Il dut végéter pendant plus d'une année, dans une demi-misère, puis il fut nommé professeur de sciences physiques et naturelles à l'Ecole centrale de Tarbes. Ses cours furent très suivis. Il explora les régions pyrénéennes, publia les *Voyages au Mont-Perdu*, devint membre de l'Institut, député des Hautes-Pyrénées au Corps législatif (1800-1806), baron, commandeur de la Légion d'honneur. Enfin, Napoléon, avec lequel il était lié d'amitié, l'appela, *contre son gré*, à la Préfecture du Puy-de-Dôme. A ce propos, M. Reboul rapporte cette plaisante anecdote : « Me voilà préfet par lettre de cachet ! » s'écria le sceptique naturaliste. En vain avait-il prié Louis Bonaparte d'intercéder pour lui auprès de son frère : « Eh ! laissez donc. Qu'y a-t-il à faire avec ce diable d'homme ? Il me fait bien roi ! » lui répondit le prince. Il se résigna à ne voir qu'incidemment ses chères Pyrénées et continua ses travaux sur le Plateau Central. Ses communications sur les eaux thermales mirent en lumière le Mont-Dore, et peu d'Auvergnats se doutent qu'ils doivent une part de leur fortune à cet érudit écrivain.

Il obtint sa retraite en 1813 et revint à Paris. Nous savons qu'en 1814, les Cosaques pillèrent un convoi qui transportait des caisses pleines de précieux manuscrits de Ramond. Nous retrouvons notre savant, sous la Restauration, maître des requêtes au Conseil d'Etat. Son existence s'acheva paisiblement à Paris. Durant ses derniers jours, il trouva moyen de constituer une Flore qui enthousiasma le savant Humboldt. Il mourut en 1827, le 14 mai, âgé de 72 ans.

* * *

Plusieurs fois, l'œuvre et la vie de Ramond furent étudiées, mais toujours au point de vue scientifique ou pyrénéiste. Les analyses les plus importantes furent faites par M. H. Béraldi : *Cent ans aux Pyrénées;* M. Pée-Laby, *Ramond botaniste;* P. Camena d'Almeida : *Les Pyrénees;* et enfin par MM. A. des Gouttes : *Coxe et Ramond;* et C. Morf : *Les Pionniers du Club Alpin* (ces deux derniers ouvrages ne sont pas cités par M. Reboul). Sainte-Beuve lui-même, dans les *Lundis,* nous présente

« Ramond, le peintre des Pyrénées.[1] » M. Jacques Reboul prétend nous démontrer que Ramond fut un grand écrivain, un grand dramaturge, un grand « précurseur des romantiques ». Voilà une tâche difficile ! M. Ernest Seillère a déjà prouvé que les préromantiques existaient dans l'auditoire de Savonarole, que Bussy-Rabutin était byronien sous Louis XIV, que Mlle de Lespinasse, forme la transition entre Rousseau et Lamartine, et ces théories sont soutenables lorsqu'il s'agit d'établir que l'état d'esprit romantique existait avant que l'école littéraire fût créée. Mais il s'agit ici de dévoiler un grand écrivain inconnu. La tâche est moins aisée. Inconnu, Ramond l'est dans le monde des lettres, et M. Jacques Reboul finit par croire qu'il a déniché son grand homme. « Nous devons faire, dit-il, cet aveu humiliant pour la curiosité intellectuelle de nos com-

1. Il étudia les Pyrénées comme Saussure avait étudié les Alpes. Le Mont-Perdu devint son Mont-Blanc. A le gravir, à l'explorer, il dépensa d'incroyables efforts d'énergie et de patience. Puis la politique l'arracha aux ascensions. Mais il ne faut pas oublier ce que lui doivent les montagnes. Il fut plus qu'un littérateur aimable et un habile administrateur. Avec Saussure, il a sa place marquée parmi les peintres des Alpes. *Les Alpes suisses dans la Littérature et dans l'Art.* Op. cit., p. 40.

patriotes, que dans bien des ouvrages de Ramond que nous avons à grand peine consultés, dans l'exemplaire des *Voyages au Mont-Perdu*, de la Sorbonne, en particulier, les pages, cent huit ans après, n'étaient pas encore entièrement coupées. » Remarquez que M. Jacques Reboul est logique dans son étonnement, puisqu'il écrit quelque part : « Si Victor Hugo eût connu Ramond et mieux avoué Chateaubriand, il n'eût pas clamé si fort ses témérités. » Enfin, il généralise : « Depuis une dizaine d'années, la découverte de Gérard de Nerval et de Gobineau a mis en valeur ce qui reste d'inexploré dans le riche fonds de notre littérature. La Table Ronde et Théophile redeviennent à la mode. Ce serait le moment de se demander si les tables d'influence et les classifications que nous ont léguées toute une génération de critiques, depuis Nisard et Sainte-Beuve lui-même, jusqu'à M. Brunetière, sont aussi définitives qu'ils les ont pensées. » Et voici ce qu'il tente : « Il me suffira de montrer qu'un écrivain, penseur concis, lyrique remarquable dans ses descriptions, a existé, dont l'œuvre peut justement être considérée comme le chaînon, jusqu'ici absent, qui unit la *Nouvelle Héloïse* à l'*Itinéraire de Paris à Jéru-*

salem. Il sera peut-être en même temps prouvé que les auteurs saxons ne sont pas aussi créateurs qu'il ne paraît. » Lorsqu'on a lu l'étude de M. Reboul, il reste cette impression que celui-ci, malgré l'habileté de ses raisonnements, n'a rien montré ni prouvé de tout cela.

La piété avec laquelle M. Jacques Reboul a analysé chaque livre de Ramond ne laisse pas d'être touchante. Il est vrai que Sainte-Beuve a dit des *Elégies* qu'elles font prévoir Lamartine, mais ce n'est pas une raison pour que nous trouvions que des poèmes comme le *Cygne* « introduisent dans la poésie des éléments nouveaux d'observation de la nature et d'harmonie mystérieuse *(oh!)* qui ne se retrouveront que longtemps plus tard dans notre littérature. » Ayant ainsi parlé, M. Jacques Reboul cite le *Cygne :*

Sous le ciel orageux où l'aigle se balance,
Jouant avec la foudre et guidant les éclairs,
Il est une retraite, asile du silence,
Où le cygne avec négligence
Module ses concerts...

Pour ma part, je trouve cela détestable.

M. Jacques Reboul donne des extraits de toutes

les œuvres de Ramond. Dans les *Aventures du jeune d'Olban*, un vieux corsaire du nom de Birk s'écrie : « La pauvre Lali !... le bon Dieu sait quel sort ce malheureux Sainval lui a jeté... oui, morbleu ! un sort ; car ce n'est pas naturel... Allez la voir, c'est pis que jamais, elle est là qu'elle ne dit plus rien, qu'elle pleure, qu'elle se jette à genoux... elle se désespère... elle mourra au premier quart d'heure sans confession, et puis le diable emportera sa pauvre âme. Je n'ai donc plus qu'à attendre que mon ami Solfa revienne : car personne ne songe plus à moi, et j'irai avec lui au cimetière creuser ma fosse à la sueur de mon front et me coucher dedans ! Par pitié, mes amis ! venez y dire quelquefois un *de profundis*... (il pleure). » — Il y a de quoi, en vérité, bien que M. Reboul nous affirme que c'est shakespearien.

Les œuvres de Ramond qu'il faut retenir et qui ont fait sa gloire (car Ramond est illustre dans les Pyrénées où existe depuis 1865 la *Société Ramond*, où, en 1902, on lui éleva une statue), sont les *Lettres de Coxe*, *Les Observations dans les Pyrénées* et *Voyages au Mont-Perdu*. C'est à propos des *Lettre de Coxe* que Buffon disait à leur révéla-

teur : « Monsieur, vous écrivez comme Rousseau ! » Et, en effet, Ramond est le premier disciple de Rousseau, celui qui a le mieux compris les idées de son maître. Il parcourut les montagnes en « chamois savant » selon le mot que cite Cuvier. Et lorsqu'il écrit : « L'émotion que j'éprouvais était agréable, comme l'est toute émotion qui naît de la connaissance d'un danger et d'une peine que l'on domine », on croirait lire une phrase de la *Nouvelle Héloïse*.

Comment M. Jacques Reboul n'a-t-il pas remarqué l'influence énorme qu'eurent ses premières relations suisses sur l'esprit de Ramond ? De Haller, de Gessner, il s'occupe à peine. Pourtant Albert de Haller (peint par Casanova de Seingalt, de si alerte manière, dans ses *Mémoires*) fut le fameux auteur du poème *Des Alpes*, dont les vers nous paraissent quelque peu boursouflés aujourd'hui, mais qui eut une vogue immense. « Les parties descriptives *Des Alpes* sont en général excellentes, dit M. Virgile Rossel [1], bien que l'émotion y manque par trop

1. Quand ces pages furent écrites, les livres de MM. Virgile Rossel et Henri-Ernest Jenny (Payot, éditeurs) sur l'*Histoire de la Littérature suisse* n'avaient pas encore paru. On y trou-

Il en est qui sont restées classiques. Haller a le talent de voir tout ce qui oblige à penser. Que s'il glisse parfois à une sorte d'exagération sentimentale, on peut le pardonner à son enthousiasme. » Le poète Gleim raconte qu'il y avait alors à Berlin un grand nombre de personnes capables de citer de mémoire les poésies de Haller si l'édition tout entière avait été anéantie. Publiées en 1732, ses poésies ont vu trente éditions (dont une en latin) jusqu'en 1777, année où Haller connut Ramond, et qui fut aussi celle de sa mort. Haller ne fut pas seulement un lyrique, mais un savant. Salomon Gessner, descendant de Conrad Gessner, le Pline de la Suisse, « prodige d'application, de savoir et de sagacité », selon Cuvier, est surtout connu par ses *Idylles*. Ses conceptions poétiques furent adoptées par Ramond, dont il devint le compagnon de voyage et parfois le collaborateur.

En résumé, Ramond fut à coup sûr une nature romantique dans la première période de sa vie,

a une étude complète et excellente sur Albert de Haller. essing, Gœthe, Schiller ont tenu le chantre des Alpes pour grand poète; tous, ils ont avoué lui beaucoup devoir. Et combien de milliers et de milliers d'humbles lecteurs n'ont pas de lui plus qu'on ne saurait dire ! »

et c'est alors qu'il subit des influences nombreuses. Gœthe d'abord, qui lui inspira les *Elégies,* Rousseau, Haller, Gessner, ensuite, qui lui insufflèrent l'amour passionné de la nature. Enfin, Ramond fut dominé par l'esprit scientifique, mais il ne put jamais oublier qu'il avait tenté d'être un poète, et ses impressions profondes et sincères s'expriment dans la préface des *Lettres de Coxe* et *Les Voyages au Mont-Perdu*, avec une éloquence réelle.

C'est précisément le chapitre de l'étude de M. Reboul qui me paraît le moins bien venu. Il y commet d'ailleurs quelques erreurs notables : Théodore Bourrit (l'historiographe des Alpes, l'ami de Horace B. de Saussure) y est traité de voyageur alpestre oublié, ce qui prouve l'ignorance où est l'auteur des œuvres de Stephen d'Arves, de Durier, de Ferrand et de Béraldi qui nomme Bourrit : « le père du tourisme ». « Grimpeur passionné », dit Gœthe. « Ses *Descriptions* des Alpes sont fidèles et vivantes, en dépit de trop d'éloquence et d'emphase, et ses itinéraires restent d'aimables « guides » où la fantaisie se taille une trop large part », dit M. Rossel qui, à son propos, déclare : « Il est des noms que la littérature n'a pas le droit d'ignorer. » D'autre part, M. Reboul

écrit en citant Grimm : « La sagacité de l'esprit observateur d'un de Luc *(sic)* — sic est dans le texte — d'un Saussure, etc. » Pourquoi cette parenthèse après « de Luc » ? J.-A. de Luc (ou Deluc) aîné, « géologue chrétien », fils d'un horloger, fut grand ami de J.-J. Rousseau, et se consacra à l'étude et à l'exploration des Alpes. Grimm avait donc raison de comparer Ramond à de Luc.

M. Béraldi, dans un livre excellent, l'un des plus parfaits et des plus précieux qui aient été publiés sur les Pyrénées,[1] dit que de Luc nous donna « en français, la première littérature de haute montagne, le premier récit d'escalade et de conquête ».[2]

Et il apparaît que le charmant conteur que fut Henry Russell, et dont ne parle pas M. Reboul, avait raison lorsqu'il disait : « Ramond fut le plus illustre de nos pyrénéens », le vainqueur du Mont-Perdu, le roi incontesté des écrivains montagnards, dont le

1. Henry Béraldi. *Le passé du pyrénéisme. Notes d'un bibliophile. Les Pyrénées avant Ramond.* Paris, 1911. Ce livre est le premier d'une série. Le prochain volume contiendra sans doute un portrait complet et définitif de Ramond.

2. *Recherches sur les modifications de l'Atmosphère.* Genève, 1772, 2 vol. in-4°, dans le format des mémoires scientifiques à paragraphes numérotés (cité par M. Béraldi).

style enchanteur bien qu'un peu démodé n'en est pas moins resté celui d'un maître. Si, dans l'autre monde, on peut encore s'affliger d'avoir perdu sa popularité, dans celui-ci, Ramond s'en consolera par la pensée que Rossini, Châteaubriand, et bien d'autres grands génies, ont subi le même sort... » Grand « écrivain montagnard », incontestablement. Ce titre est assez beau pour qu'on ne tente pas de lui ajouter ceux de dramaturge et de poète...

EDWARD WHYMPER

La catastrophe du Cervin rendit ce nom illustre. Whymper, qui est mort à Chamonix le 16 sep-:embre 1911, fut, on le sait, un grand alpiniste. Ce 'ut aussi, comme Ramond, un précurseur en litté-'ature. Haller et Coxe, Saussure et Rousseau, Gessner et Lavater, Gœthe et Schiller nous avaient ait aimer la nature alpestre en la dépeignant avec assion ; le spirituel Tœpffer, dans les *Voyages en igzag*, avait vanté la séduction des excursions en ıontagne ; Eugène Rambert avait chanté la splen-eur de la Suisse, d'autres encore s'étaient efforcé e traduire la poésie des vallées, des glaciers et des mes, mais jamais encore l'attrait des sommets, le ertige de l'espace, l'amour de l'action n'avaient été écrits comme ils le furent par Edward Whymper. Nous en étions restés au désenchantement de ıâteaubriand : « S'il n'y a pas de beaux paysages

sans un horizon de montagnes, disait-il, il n'y a point non plus de lieux agréables à habiter ni satisfaisants pour les yeux et pour le cœur, là où l'on manque d'air et d'espace, et c'est ce qui arrive dans l'intérieur des monts. Ces lourdes masses ne sont point en harmonie avec les facultés de l'homme et la faiblesse de ses organes. » Et encore : « Ces draperies blanches des Alpes ont d'ailleurs un grand inconvénient, elles noircissent tout ce qui les environne et jusqu'au ciel, dont elles rembrunissent l'azur. Et ne croyez pas que l'on soit dédommagé de cet effet désagréable par les beaux accidents de la lumière sur les neiges. La couleur dont se peignent les montagnes lointaines est nulle pour le spectateur placé à leur pied. La pourpre dont le soleil couchant couvre la cime des Alpes de la Savoie n'a lieu que pour l'habitant de Lausanne Quant au voyageur de la vallée de Chamonix, c'es en vain qu'il attend ce brillant spectacle. Il voit comme du fond d'un entonnoir, au-dessus de s tête, une portion d'un ciel bleu et dur, sans cou chant et sans aurore, triste séjour où le soleil jett à peine un regard à midi, par-dessus une barrier glacée. »

Ces descriptions décevantes d'un des plus merveilleux décors du globe trouvaient facilement crédit parmi un public pour qui une visite à Chamonix, au « pays des glacières » représentait une exploration véritable. « Ce que j'ai vu de plus beau à Chamonix, écrivait George Sand, c'est ma fille ! » « Le « touriste Sand » se croit des impressions, disait Tœpffer, et il n'en a pas ; des sensibilités mystérieuses, et c'est tout simplement son habit qui est de couleur cannelle. Bêtement assis ou bêtement debout, il pose on ne sait ni pour qui ni pourquoi ; et avec cela blafard, étonné, blasé, plat, musqué. Lélia fumeur et Tremnor tout ensemble... Ah ! le drôle d'animal ! le ridicule et digne produit d'une littérature au rebours de l'art, du bon sens et de la morale ! » Le livre de Whymper fut le premier à nous entretenir des splendeurs que les romantiques n'avaient pas su voir. Hugo s'était montré trop lyrique et Dumas trop fantaisiste ; Whymper fut vrai.

Le premier égard que l'on doive à la montagne, dit Michelet, « c'est de n'y pas apporter la littérature énervante, maladive de notre époque... Peu de livres, je vous prie. »

Je n'ai pas l'intention, en accolant à celui de Whymper des noms aussi illustres, d'établir entre les talents des parallèles impossibles. Whymper n'avait pas de prétention littéraire, il racontait simplement les phases principales de sa vie aventureuse, et il n'est pas de roman plus attachant que cette suite de récits. Whymper est le vrai père de la littérature sportive. Et ceci suffirait à lui créer un titre de gloire.

La seule œuvre importante que nous en connaissions est *Scrambles amongst the Alps*, 1860-1869, qui fut traduit en 1873 par Adolphe Joanne sous le titre d'*Escalades dans les Alpes*. Whymper y décrivait un monde nouveau pour tous, le monde des grimpeurs, et nul milieu ne fut observé avec plus de justesse. Les silhouettes de Macdonald, Kennedy, Leslie Stephen, grimpeurs intrépides, les portraits de guides célèbres, Michel Croz, Bennen, Almer, Anderegg, J.-J. Carrel, le bossu Luc Meynet sont autant de croquis originaux et définitifs. Les caractères de ces conquérants nous étaient inconnus, Whymper qui était peintre et illustrait lui-même ses œuvres, savait en tracer avec sobriété les traits essentiels. Tout apparaissait neuf de ces héros iné-

dits, leur équipement, leurs engins, leurs mœurs, leurs enthousiasmes et leurs folies. Jamais encore la joie de la lutte que l'homme livre contre la montagne n'avait été analysée et traduite avec tant de force. Enfin, c'étaient des décors surprenants, des paysages de féerie ou de cauchemar, des victoires périlleuses et des catastrophes terribles que Whymper faisait défiler sous nos yeux comme un prodigieux kaléidoscope.

L'auteur des *Escalades* brossait çà et là des menus tableautins que lui envieraient les meilleurs romanciers. C'étaient les villages dauphinois avec leurs forêts penchées, leurs torrents, leurs gorges sauvages, leurs masures sordides et leurs habitants misérables. Zermatt et Breuil, hameaux primitifs au pied du Cervin, avec leurs chalets bizarres, leurs guides têtus et orgueilleux, Chamonix et ses aiguilles magnifiques, la vallée de l'Arve et le Mont-Blanc déjà dominé. Mais racontait-il une ascension, que l'épisode formait un récit particulier, sorte de conte animé des gestes des personnages, de leurs cris, de leurs rires et du tumulte soudain des avalanches. Il savait exalter la volupté de la bataille entre l'homme et la matière, dire la ruse de l'attaque

et la patience de l'attente. Il savait rendre l'harmonie de l'immensité glaciaire, la beauté d'un fouillis d'arêtes déchiquetées et de clochetons dressés vers le ciel. Il faisait savamment succéder le rire à l'épouvante, et cela sans viser à l'effet, mais parce qu'il avait vu la montagne tour à tour farouche et bénévole. Rappelez-vous les pages où il raconte la catastrophe du Cervin, au cours de laquelle il vit disparaître, impuissant et terrifié, ses compagnons dans l'abîme.

Enfin, c'est de la lecture des *Escalades* qu'est né notre joyeux *Tartarin*. Lorsque Daudet eut découvert Whymper et qu'il eût connu, par lui, des paysages et des émotions insoupçonnés, il résolut de conduire Tartarin sur les Alpes. Tartarin, comme Whymper eut une tente démontable, un piolet et des crampons Kennedy. Comme Whymper, il eut son accident causé par une corde rompue... Daudet sut utiliser ce livre avec une fantaisie, une verve, un esprit qui rendirent son héros célèbre. Mais nous devons Tartarin à Whymper, et ceci valait d'être dit.

Whymper fut le précurseur des écrivains alpins dont beaucoup connurent la grande notoriété : Ram-

bert, Javelle, Zsigmondy, Güssfeld, Coolidge, Mummery, Edouard Rod lui-même et Guido Rey. Ce dernier a écrit une histoire du Mont-Cervin qui est une manière de chef-d'œuvre.

Les *Escalades* mériteraient d'être mieux connues. Et peut-être devons-nous regretter qu'aucune traduction n'ait été faite de son *Voyage à travers les grandes Andes de l'Equateur* où, sans doute, nous retrouverions les qualités de sobriété, de force, de couleur et d'humour qui caractérisent Edward Whymper, professeur d'énergie et le premier des écrivains sportifs.

* * *

Un matin d'août 1860, un voyageur suivait la vallée de la Durance, entre les hautes murailles rocheuses dont les cimes se couronnent de sapinières. Il allait vite, d'un pas allongé, maniant un bâton à pointe de fer qu'il piquait dans le sol, d'un geste rapide et sûr. Il courbait un peu le dos à cause d'un sac trop lourd qui lui pesait aux épaules. Il pouvait avoir vingt ans, et son visage imberbe, ses yeux fouilleurs, exprimaient une énergie singulière. Il franchit presque en courant le torrent de Fournel qui vient d'Argentière, et il se trouva bientôt à la

jonction de deux vallées. Là se tenait un pauvre village aux masures étagées. L'une d'elle portait une vague enseigne. Le jeune homme y pénétra.

Il aperçut tout d'abord un groupe de paysans qui entouraient une table. A la table se tenait un personnage qui discourait avec force gestes. Le voyageur vint se mêler à l'auditoire, et il entendit un Français raconter que, quelques jours avant, il avait été bien près d'atteindre le sommet du Pelvoux, la montagne inaccessible qu'on apercevait, par la porte ouverte, massive et blanche dans le ciel.

— Quoi ! Monsieur, vous avez échoué ! s'écria le nouveau venu.

Il y avait à la fois tant de surprise et tant de regret dans son exclamation que le Français fut très flatté de l'intérêt qu'il avait suscité. Il consentit à donner des détails et pria le jeune homme de s'asseoir près de lui. Du 15 au 17 août, il avait, en compagnie de MM. J.-C. Hawkshaw et W. Mathews, et des guides Michel Croz et Sémion frères, essayé vainement de gravir le Pelvoux.

— Alors, je n'ai plus qu'à partir ! dit le jeune homme.

Et il expliqua qu'il était dessinateur, et qu'un grand éditeur anglais l'avait envoyé pour illustrer les péripéties de cette ascension organisée par le professeur Bonney, et dont on avait fort parlé d'avance à Londres.

— La partie n'est pas perdue, et si vous voulez, Monsieur... Monsieur...

— Edward Whymper, dit le peintre.

Le Français salua :

— Et si vous voulez, M. Whymper, nous pouvons tenter la chance ensemble. Je reconnaîtrai le chemin et le vieux Sémion doit être libre.

— Hélas ! Monsieur...

— Jean Raynaud.

L'Anglais salua à son tour.

— Hélas ! Monsieur Raynaud, on m'attend à Londres, et il me faut remettre ce projet à l'année prochaine.

— Eh bien ! à l'année prochaine, dit Raynaud ; je retiens votre parole.

— Elle est donnée ! dit Whymper.

Ils continuèrent à bavarder de leur future escapade, tandis que les paysans quittaient l'auberge, et Whymper s'attarda tellement qu'il ne put retenir

une place dans la diligence à Briançon, et qu'il dut entreprendre une course à pied de cent onze kilomètres pour gagner Grenoble.

* * *

L'année suivante, il revint à la Bessée trouver Jean Raynaud qui était agent-voyer du canton. Le brave homme fut ravi. Ils décidèrent de partir dès qu'un ami de Whymper, M. Macdonald, serait arrivé, et dès qu'on aurait trouvé un alpenstock. Ce ne fut pas une mince affaire. Le maître de poste en possédait bien un, mais le maître de poste, à cette heure, était ivre comme toute la Pologne. On finit par lui faire comprendre de quoi il s'agissait, et il offrit son bâton en proclamant avec vigueur que « la France était la première nation du monde ». Raynaud se chargea d'un baril de vin, on engagea des porteurs et l'on partit pour le Pelvoux. Mais les premières journées ne furent pas heureuses. Le vieux Sémion se trompa de chemin, et la caravane, harassée, se vit obligée de descendre. A la Bessée, Whymper rejoignit Macdonald, et le soir même de la rencontre, les deux amis, Raynaud et le vieux

Sémion allèrent coucher dans la montagne. Le lendemain, le mont Pelvoux était vaincu.

A vrai dire, ce n'était pas une première ascension, bien que chacun le crût dans le pays. Déjà, le 9 août 1848, M. Puiseux avait foulé la cime fameuse, mais ce n'en était pas moins une belle victoire, et l'on peut dire de cette course qu'elle fait époque dans l'histoire des Alpes Dauphinoises; jusqu'alors la topographie du Pelvoux était inconnue, et Whymper la révéla avec exactitude. Enfin, du sommet, il aperçut la masse dominante des Ecrins et rêva d'une nouvelle conquête, — car il était soudain frappé au cœur de cette folie des grands espaces qui étreint pour jamais le marin et l'alpiniste.

Qu'on y songe, lorsque Whymper conçut l'idée impérieuse de les conquérir, les Alpes étaient presque inexplorées. A l'endroit où s'élèvent les palaces de Zermatt se dressait une modeste auberge, tenue par le père Seiler, et que visitaient de rares touristes. Chamonix n'était qu'un village où s'arrêtaient des diligences; les misérables habitants des hameaux du Haut-Dauphiné ne communiquaient pas entre eux, — et les régions glaciaires, les forêts géantes de cimes vierges restaient un monde que

l'imagination paysanne peuplait de monstres redoutables.

A cette époque, le savant John Tyndall venait de vaincre le Weisshorn. Le récit de sa réussite avait animé les jeunes Anglais d'une émulation singulière. De nombreux grimpeurs surgissaient soudain, envahissaient les coins les plus ignorés de la Suisse et de la France, s'attaquaient aux neiges et aux rocs, escaladaient les arêtes déchiquetées pour atteindre les têtes altières qui semblaient toucher le ciel. Whymper devrait être un de ceux-là.

Ce fut sa rencontre avec Jean Raynaud dans une auberge qui décida de la destinée de celui qui devint le plus illustre des alpinistes.

Sûr de sa force, ayant expérimenté son endurance, il s'attaqua tout de suite au plus rude adversaire : le Cervin. Dix hommes escomptaient alors pour eux la victoire et tournaient autour de la pyramide inaccessible. Le savant Tyndall, l'intrépide Kennedy, les frères Parker, M. Vaughan Hawkins et des guides comme Jean-Antoine Carrel, J.-J. Bennen, J.-J. Maquignaz avaient échoué dans leurs tentatives. Whymper arriva au Breuil, le 28 août 1861, avec un guide de l'Oberland, et apprit que le pro-

fesseur Tyndall depuis plusieurs jours guettait le moment favorable pour risquer une nouvelle expédition. Parmi toutes les montagnes qu'il avait contemplées, deux avaient exercé sur lui une séduction sans égale : Le Weisshorn et le Cervin. Le Weisshorn appartenait à Tyndall et voici que le savant anglais venait encore lui disputer cette conquête ! Ce fut désormais, entre les deux hommes, une guerre perpétuelle, une guerre courtoise où la ruse seule était employée. Un autre adversaire, le tenace Giordano, secondé par Jean-Antoine Carrel, le Bersaglier, entra dans la lice. Le combat devait se terminer par une victoire chèrement payée. Il dura quatre ans.

Les guides — sauf Carrel peut-être — ne croyaient pas à la possibilité d'escalader le Cervin. Et tous redoutaient de l'accompagner dans ses vertigineuses escalades. Carrel y consentait parfois, mais c'était pour s'immobiliser brusquement à un point quelconque de l'arête, et pour refuser tenacement, sans raison, de faire un pas de plus. Carrel savait qu'il atteindrait le Cervin et se croyait le seul capable d'y parvenir. Sans doute voulait-il augmenter le prix du triomphe en créant des difficultés imagi-

naires. Car, le fait est curieux, à chaque nouvel essai, Whymper s'élevait plus haut mais était toujours repoussé par un obstacle qui ne venait pas de la montagne.

Il s'acharna contre la fatalité, et puisqu'il ne trouvait pas de compagnons, il résolut de grimper seul. Il avait emporté une longue corde et deux bizarres engins de son invention : c'était un grappin d'acier et un anneau de fer forgé. Il utilisait le grappin, attaché à la corde, en le lançant le long des roches dans lesquelles il finissait par mordre, après quoi il se hissait à l'aide de ce câble instable. Pourtant sa tentative solitaire ne fut pas heureuse. Il fut obligé de rebrousser chemin, et à la descente son pied glissa sur une paroi glacée et il tomba dans l'abîme.

« Le poids de mon sac, écrivit-il plus tard, m'entraîna en arrière, et je tombai d'abord sur quelques rochers situés à trois ou quatre mètres au-dessous, et qui me relancèrent dans le couloir la tête la première : mon bâton s'échappa de mes mains et je descendis en tournoyant par une série de bonds de plus en plus longs, rebondissant tantôt sur la glace, tantôt sur les rochers, me frappant la tête quatre ou cinq fois avec une violence plus grande. Un dernier

bond me fit faire dans l'espace un saut de dix-huit à vingt mètres d'un côté à l'autre du couloir ; par bonheur, mon côté gauche tout entier heurta contre le roc, où mes vêtements s'accrochèrent un instant, et je tombai en arrière sur la neige avec la conscience que ma chute était arrêtée. Heureusement, ma tête se trouva tournée du bon côté ; je me cramponnai à plusieurs reprises avec des contractions frénétiques aux aspérités du rocher, et je finis par m'arrêter tout à fait à l'entrée du couloir et sur le bord même du précipice. Bâton, chapeau et voile passèrent au-dessus de moi en m'effleurant et disparurent dans l'abîme ; et quand j'entendis se briser avec fracas, sur le glacier, les fragments de rochers que j'avais déplacés, je compris toute la gravité du danger auquel je venais d'échapper presque par miracle. En effet, j'avais franchi près de soixante-dix mètres en sept ou huit bonds ; trois mètres de plus, et je tombais sur le glacier en faisant un saut gigantesque de 280 mètres. »

Qu'on s'imagine le malheureux cramponné au rocher et perdant son sang par vingt blessures. Il eut cependant la force de se couvrir la tête d'un bloc de neige et de grimper jusqu'à une petite plateforme

sur laquelle il s'évanouit. Quant il revint à lui, le soleil se couchait, et ce fut dans l'obscurité complète qu'il acheva sa redoutable descente. Il arriva au Breuil et se glissa dans l'auberge à la dérobée, espérant ne pas être vu. Mais l'aubergiste le rencontra dans le corridor et, à la vue de cet homme ensanglanté, il poussa de tels cris d'effroi que toute la maison fut bientôt sur pied. N'importe qui eût succombé aux suites de cette chute terrible. Au bout de quelques jours, Whymper repartait.

Durant sa maladie, Jean-Antoine Carrel vint prendre de ses nouvelles, mais aux premières paroles, Whymper l'interrompit et l'engagea pour une nouvelle expédition. Elle échoua encore par la faute du temps, et Whymper, lâché par son guide, dut repartir avec un porteur bossu. Cette fois, il atteignit un point élevé que l'on nomme la « Cravate » et situé un peu au-dessous de l'« Epaule ». Des plaques lisses l'arrêtèrent. Il eût fallu des échelles. Un autre eût désespéré. Il redescendit avec l'idée de se procurer les échelles indispensables.

Mais ce fut Tyndall qui, le premier, toucha l'Epaule, à 250 mètres du sommet. On juge de la fièvre de Whymper à cette nouvelle ! La lutte devint acharnée.

L'année 1863 devait voir la septième tentative de Whymper et son septième échec. Il parut découragé et abandonna le Valais pour la Maurienne et l'Oisans où, en 1864, il fit en compagnie de MM. A.-W. Moore et H. Walker, le 21 juin, le premier passage touristique du col des Aiguilles d'Arves, le 22 juin, la première ascension de l'Aiguille Méridionale de la Saussaz (3215 m.), le 23 juin, le premier passage de la Brèche de la Meije (3300 m.), et enfin le 25 juin, la première ascension de la Barre des Ecrins (4103 m.). La volonté, chez un tel homme, ne connaissait pas d'obstacles. Après trois ans d'attente, il réalisait son désir d'atteindre le véritable point culminant de l'Oisans. La descente fut très dangereuse. « Si quelqu'un m'eût dit, raconte Whymper : « Il faut que vous soyez fou pour être venu là », j'aurais répondu en toute humilité : « Ce n'est que trop vrai. » Et si mon censeur eût ajouté : « Jurez que vous ne ferez plus aucune autre ascension si vous réussissez à descendre sain et sauf des Ecrins ! », j'aurais, je le crois bien, prêté le serment demandé. » Serment de joueur ! La passion de la montagne n'abandonne pas ceux qu'elle dirige. Whymper devait se retrouver dans des situations semblables et apprendre à ne plus les craindre.

Cette même année, il ne s'en tint pas là : le 27 juin, il faisait le premier passage du col de la Pilatte, franchissait, le 28, le col de l'Alpe, pour quitter le Dauphiné, le 29, par le col du Galibier. De là, il gagna le massif du Mont-Blanc où il rejoignit M. Adams Reilly, qui entreprenait de nombreuses courses dans le but de lever les plans nécessaires à l'établissement d'une carte. Ensemble, ils passèrent, le 8 juillet, le col du Triolet, escaladèrent, le 9, le mont Dolent (3830 m.), le 12, l'Aiguille de Trélatête (3932 m.), le 15, l'Aiguille d'Argentière (3901 m.). Ces montagnes sont restées parmi les plus rudes ascensions des Alpes, malgré les cabanes qui, aujourd'hui, en facilitent l'accès.

Hanté par son désir de revoir le Cervin, il se rendit, avec son fidèle Croz, à Sierre dans le Valais, par la Tête-Noire, la Forclaz et Martigny. Puis tous deux atteignirent Zinal où ils retrouvèrent Moore et Christian Almer. Il s'agissait de forcer un passage nouveau entre Zinal et Zermatt. Ce fut le col de Momming que les quatre hommes franchirent le 13 juillet. Croz dit plus tard que ce passage était le plus dangereux qu'il eût jamais traversé, et pendant qu'ils se trouvaient sur une pente de glace, Moore

avoua qu'il avait « le cœur sur les lèvres », et le célèbre Almer ne cessa de manifester son *indignation* de voir des hommes raisonnables en pareilles postures.

Ces dangers devenaient vite des souvenirs. Whymper arrivé le soir même à l'hôtel du Mont-Rose contemplait avec avidité le Cervin invincible. A la porte, on lui remit une dépêche qui le rappelait à Londres, et il partit, la mort dans l'âme.

En 1865, Whymper rejoignait Michel Croz et Almer à Tourtemagne. Croz n'allait pas pouvoir accompagner cette année, croyait-il, son « Monsieur » préféré. Il s'était engagé à partir du 27 juin avec un Anglais, et comme Whymper le lui avait doucement reproché, il lui écrivit une belle lettre qui disait l'honnête caractère de ce brave homme. « Prenez patience pour cette campagne et espérons que, plus tard, nous nous retrouverons. » La fatalité devait, hélas ! les faire se retrouver plus tôt qu'ils ne pensaient l'un et l'autre. Avec Croz et Almer, Whymper fit l'ascension du Grand Cornier et, séduit par l'aspect aérien de la Dent Blanche, il résolut d'en gravir la cime. La Dent Blanche avait été conquise par Kennedy en 1861, mais ce haut fait

s'était exécuté dans le brouillard et personne ne voulait y croire. Whymper entreprit de faire la seconde ascension (au fond il espérait que ce serait la première) et de vérifier l'affirmation de Kennedy. La traversée de la bergschrund (crevasse) fut exceptionnellement délicate et le reste de l'escalade se fit dans une brume épaisse. A vingt mètres du sommet, Whymper aperçut une petite pile de pierres. Kennedy avait donc dit vrai, puisqu'il avait érigé un cairn ! — « Qu'est-ce que cela, Croz ? — *Homme de pierres !* hurla celui-ci. — Alors, inutile d'aller plus loin ! » Et Whymper qui n'aimait pas être le second fit faire demi-tour à la caravane.

Le 21 juin, il dirigea avec Croz et Almer une huitième attaque contre le Cervin. Il fut repoussé par une chute de pierres qui faillit les assommer tous. Almer, au retour, lui dit avec une certaine rudesse : « Pourquoi ne cherchez-vous pas à faire des ascensions possibles ? »

Whymper fut impressionné. Il abandonna le Cervin et revint au massif du Mont-Blanc. Le premier, toujours accompagné de Croz, d'Almer et de Biener, il foulait, le 24 juin, la cime des Grandes Jorasses

(4206 m.). Au cours de cette escalade, la cordée faillit être emportée par une avalanche. Le 26, il franchissait le col Dolent (3543 m.) et il semble que, depuis, le col n'a jamais été franchi dans le même sens. Le travail de la taille des marches dans la glace fut tellement pénible que le bras droit d'Almer enfla le lendemain « d'une façon inquiétante ». Le 29, il atteignit le sommet de la fameuse Aiguille Verte (4127 m.) et, cette fois, il vit sa prouesse mise en doute par les Chamoniards. Kennedy, sans doute en souvenir de la Dent Blanche, fit la seconde ascension de l'Aiguille et retrouva ses traces. Le 3 juillet, il passait le col de Talèfre, et, subitement, nous retrouvons Whymper au pied du Cervin. Giordano avait engagé Jean-Antoine Carrel et d'autres guides, parmi lesquels César Carrel, et Jean-Joseph Maquignaz qui devait faire sa première campagne alpine. Whymper croyait trouver Jean-Antoine libre, et il fut désemparé.

Désormais son existence sera toute d'angoisse. « Il tournera autour de la montagne, dit un historien du Cervin, épiant avec sa longue-vue les mouvements de Carrel et méditant des projets de revanche. » Il essaie en vain de trouver des porteurs et

reste, immobilisé et furieux, entre sa tente roulée et ses bagages inutiles. Enfin, l'hôtelier du Breuil vient l'avertir qu'un jeune Anglais est arrivé avec un guide. C'est lord Francis Douglas. Whymper se présente. Les deux hommes sont vite d'accord. L'un et l'autre ont envie de gravir le Cervin. Douglas prête son porteur et l'on se met en route pour Zermatt. Il s'agit d'atteindre le sommet avant les Italiens ! A Zermatt, il retrouve Michel Croz qui est engagé par le Révérend Hudson et M. Hadow. Il lui semble, dès lors, que si Michel Croz l'accompagne, il est sûr de vaincre. Mais pour emmener Croz, il lui faut s'adjoindre Hudson et Hadow qu'il ne connaît point. Il n'a pas le temps d'hésiter. Les Italiens peuvent le gagner de vitesse...

Ils passent la première nuit dans la montagne. Le lendemain, 14 juillet, ils atteignent le sommet à 1 h. 40. Aucune difficulté sérieuse n'avait été rencontrée. Un seul passage avait causé quelque inquiétude à cause des hésitations du jeune Hadow. Mais la victoire faisait tout oublier. Whymper eut la joie d'apercevoir ses rivaux, à une immense distance au-dessous de lui. Il agita son chapeau et se mit à crier :

— Croz ! Croz ! Venez vite !

— Où sont-ils, Monsieur ?

— Là, vous ne les voyez pas, là, tout en bas ?

— Ah ! les coquins, ils sont encore bien loin !

— Croz, il faut absolument qu'ils entendent nos cris de victoire !

Et de crier jusqu'à ce qu'ils fussent enroués !

Cette joie devait être de courte durée. On sait la terrible catastrophe qui ensanglanta la descente. Whymper et Taugwalder fils étaient restés les derniers sur le sommet. Ils descendirent ensemble.

« J'étais, comme je l'ai dit, écrivit-il plus tard dans une lettre adressée au *Times*, détaché de ceux qui me précédaient et je descendais à leur suite, quand, au bout d'un quart d'heure, lord Douglas me demanda de m'attacher à Taugwalder père, craignant, me dit-il, que s'il venait à glisser, Taugwalder ne fût pas de force à le retenir. Cela eut lieu dix minutes à peine avant l'accident, et c'est indubitablement à cette précaution que Taugwalder doit la vie.

« Peu d'instants après, à Zermatt, un jeune garçon doué d'une vue perçante courut à l'hôtel du Mont-Rose dire à M. Seiler qu'il venait de voir une ava-

lanche tomber du sommet du Cervin sur le Glacier. On le gronda de faire un conte aussi absurde. Hélas ! il avait raison ; voici ce qu'il avait vu :

« Autant que je puis le savoir, personne ne marchait au moment de l'accident. Je ne puis cependant parler avec certitude, non plus que les Taugwalder, parce que les deux premiers hommes nous étaient en partie cachés par un bloc de rocher. Le pauvre Croz avait posé son piolet à côté de lui et pour assurer davantage la marche de M. Hadow, il lui tenait les jambes et mettait ses pieds l'un après l'autre à la place convenable. D'après le mouvement de leurs épaules, je pense que Croz ayant fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui-même d'un ou deux pas ; à ce moment M. Hadow glissa, heurta Croz de ses deux pieds et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri d'effroi, et je le vis glisser avec rapidité sur la pente ainsi que M. Hadow. Presque en même temps, Hudson fut entraîné ainsi que lord Douglas. Tout cela fut l'affaire d'une seconde. A l'instant où nous entendîmes l'exclamation de Croz, Pierre Taugwalder et moi nous nous cramponnâmes aussi solidement que le permettait le rocher. Taugwalder se trouvait juste au dessous d'un bloc

en saillie qu'il étreignit de ses deux bras. La corde était tendue entre nous deux, et le choc nous atteignit comme un seul homme. Nous tînmes bon, mais la corde se rompit à moitié de la distance entre Taugwalder et lord Douglas. Pendant deux ou trois secondes, nous vîmes nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une rapidité vertigineuse, les mains étendues et cherchant à se retenir au rocher. Ils disparurent un à un et tombèrent, de précipice en précipice, sur le Glacier du Cervin, 1200 mètres au-dessous de nous. Du moment que la corde était rompue, nous ne pouvions plus leur donner aucun secours. Pendant une demi-heure, nous restâmes immobiles à nos places. Les deux guides, paralysés par la terreur, criaient comme des enfants et tremblaient tellement, que nous étions menacés à chaque instant de partager le sort de nos compagnons. »

On peut malaisément se figurer ce que fut cette descente entre deux hommes affolés par l'épouvante. Ils durent passer la nuit sur une dalle et attendre l'aube. Enfin Whymper arriva à Zermatt. Le père Seiler le suivit dans sa chambre, en silence, et lui demanda :

— Qu'est-il arrivé, Monsieur ?

— Je suis revenu avec les Taugwalder, répondit Whymper.

L'aubergiste comprit et fondit en larmes.

Le 16, une caravane ayant à sa tête Frédéric Payot, de Chamonix, partit pour rechercher les corps. On les aperçut sur le glacier, rangés dans l'ordre où ils étaient tombés. Mais on ne vit pas lord Douglas qui avait dû rester accroché par quelque rocher et dont le corps ne fut jamais retrouvé.

Cette catastrophe fut commentée par les journaux du monde entier. Gustave Doré en fit un dessin fantaisiste resté célèbre. Mais comme Whymper s'était systématiquement, durant trois semaines, refusé à toute interview, l'opinion publique s'inquiéta, et la légende s'empara de l'aventure. Un Allemand, avide de scandale, écrivit que Whymper avait coupé la corde entre lord Douglas et Taugwalder, et ceux qui reproduisirent cette information sensationnelle cherchèrent des raisons profondes à ce crime abominable : Whymper devint le précepteur de lord Douglas, il avait emmené son élève en Suisse pour faire de l'alpinisme et, au cours du voyage, lui avait emprunté trente mille francs. Il était donc urgent de s'en débarrasser, etc...

Whymper fut vite mis hors de cause, mais il n'en fut pas de même pour le vieux Taugwalder : les guides de Zermatt, tant qu'il vécut, l'accusèrent d'avoir coupé la corde. Beaucoup de ses accusateurs racontaient même qu'il aurait dit à plusieurs reprises : « J'étais sûr que M. Hadow glisserait ! » Aujourd'hui encore, on entend couramment affirmer que Taugwalder a tranché la corde, et il fut obligé de s'exiler en Amérique. Il est revenu mourir dans son pays où chacun le méprisait. Pourtant l'examen seul de la corde cassée suffit pour convaincre de l'innocence du guide.

Le conquérant du Cervin devenu illustre, trop illustre à son gré, harcelé de questions, poursuivi par les interviewers, se lança dans les grandes explorations. En 1867 et 1871, il visita le nord-ouest du Groënland, inconnu des Européens. Il en rapporta la première année une collection de fossiles qui fut acquise par le Musée Britannique. De 1879 à 1880, il fit l'ascension de nombreux sommets de la Cordillère des Andes, le Chimborazo, l'Atisano, le Cayambe et le Cotopaxi. Enfin, de 1902 à 1905, il explora les Montagnes Rocheuses.

Durant ses explorations dans les Andes, nous le

retrouvons avec Jean-Antoine Carrel (mort en août 1890), dont il avait toujours admiré le courage tenace et le grand amour de la montagne. Après ses excursions dans les Montagnes Rocheuses, il ne vécut plus que de souvenirs. Il avait publié, outre les *Scrambles*, un récit de son voyage à l'Equateur, une histoire du Matterhorn et les « guides » de Zermatt et de Chamonix.

Whymper n'était pas seulement un grand « homme d'action », c'était aussi un artiste : peintre plein de sentiment, il a orné ses œuvres de dessins dont beaucoup sont restés classiques dans le monde alpin ; ses livres dénotent une érudition profonde, son style est sobre, précis, élégant. Ses *escalades* resteront comme un ouvrage documentaire, et l'une des pages les plus émouvantes de l'histoire alpine.

Lorsqu'il vint à Chamonix, le 10 septembre 1911, il se sentait bien près de sa fin, et déjà il nous avait dit, à nous qui l'écoutions avec un respect ému, que jamais sans doute il ne reverrait ses chères montagnes. J'ai passé en sa compagnie la soirée qui précéda la catastrophe. C'est alors qu'il me confia ses souvenirs personnels sur l'accident du Cervin et qu'il gémit sans contrainte devant l'approche d'un

déclin inexorable. La fatalité voulut que l'article écrit à l'issue de cette ultime conversation parût le jour même de sa mort. Il l'avait illustré lui-même du dernier croquis qu'il ait dessiné.

Ses funérailles eurent lieu le 20 septembre. Ce fut une cérémonie simple et très émouvante. Dix des plus fameux guides de Chamonix portèrent le cercueil. Tous les grands clubs alpins s'étaient faits représenter, et derrière les frères du défunt venait une foule serrée et respectueuse, le village entier, les touristes de passage, qui avait tenu à dire au vainqueur de tant de cimes un dernier adieu. Rien de plus mélancolique que ce long défilé sous un ciel gris que transperçaient çà et là les hautes aiguilles brillantes de neige nouvelle.

Le vieux Frédéric Payot pleurait doucement celui qui fut son camarade durant quarante années.

La tombe de Whymper deviendra un but de pèlerinage pour ceux qui admirent la volonté et le courage. Il poussa l'audace humaine jusqu'à ses extrêmes limites, et les alpinistes, nés de son exemple, retrouveront, écrite sur chaque roc, sur chaque pic, sur chaque bande neigeuse des cimes qu'il a su vaincre, l'histoire de cet écrivain modeste, de ce professeur d'énergie.

PÈLERINAGES DANS
LE VIEUX PARIS LITTÉRAIRE

LES « HYDROPATHES »

Qui se souvient de Georges Lorin?... C'est une sorte de géant qui promène chaque soir, autour de la place Perreie, une silhouette maigre et triste, une figure mélancolique ornée de moustaches drues et d'un nez important aux narines énormes. Il porte un feutre cabossé que débordent des cheveux rebelles. Il a joué dans l'histoire littéraire un rôle qui n'est pas sans importance.

Retenez ceci : Georges Lorin est le créateur de Montmartre. Voilà, n'est-il pas vrai, un titre de gloire? Mais Georges Lorin est inconnu, oublié surtout de ceux dont il a fait la fortune. Aussi bien, il a vu passer plusieurs générations. Il n'est plus jeune; il vit avec de vieux papiers que pilleront peut-être plus tard des chroniqueurs habiles. Car ce contemplatif, ce résigné, ce paresseux ne publiera même pas ses mémoires. A peine si, de temps à autre, il écrit quelques vers, sculpte un buste char-

mant ou peint une toile mystérieuse. Car c'est un artiste véritable qui se gaspille et fait de tout un peu avec talent. — Et c'est le dernier bohème.

*
* *

Georges Lorin fut le meilleur ami de Rollinat. Il possède un grand nombre de ses poésies et de ses mélodies manuscrites. Il a voué un culte au chantre des *Névroses*, et vous trouveriez chez lui des croquis saisissants qui évoquent le visage de cet étrange écrivain, mais un visage torturé presque douloureux, le masque même qu'empruntait Rollinat lorsqu'il chantait ses œuvres aux « Hydropathes »...

Les Hydropathes ! Savez-vous que ce club extravagant produisit de grands artistes ? Son origine a une histoire bien curieuse que je vais vous conter :

C'était en 1878, Georges Lorin était alors soldat. Il avait l'habitude de retrouver au café de la *Rive Gauche*, rue Cujas, Emile Goudeau, Maurice Rollinat, Paul Mounet et Calmettes. Au régiment où se trouvaient quelques artistes, acteurs, chanteurs, violonistes, Lorin avait fondé des concerts d'artilleurs. Devenu civil, il continua d'assister à ces pe-

tites fêtes et, un soir, il emmena Goudeau. Ce fut charmant. Goudeau revint enthousiasmé. En passant sous la grande horloge de la rue Turbigo, il frappa l'épaule de son ami.

— On dit les étudiants intelligents, s'exclama-t-il, et ils ne sont pas fichus de s'amuser de la sorte. Une société, c'est un divertissement plus admissible que les cabarets.

— Fondons la société, dit Lorin.

— Essayons.

Le lendemain, au café, ils exposèrent le projet. Mounet s'enthousiasma.

— Prodigieuse idée ! Commençons.

Et se levant, il déclama d'une voix formidable : « Waterloo ! Waterloo ! morne plaine... » Il fallut l'apaiser et, les coudes sur le marbre, les camarades jetèrent les bases d'un cercle littéraire. Le titre des « Mercredines » fut d'abord discuté ; même comme Goudeau, pince-sans-rire, racontait pour la centième fois que son ami, M. de Puyjalou, chassait les hydropattes au Canada et développait : « Les hydropattes, grands oiseaux dont on coupe les pattes de verre pour en faire les pieds des coupes à champagne... », Lorin interrompit :

— Voilà notre titre : les hydropattes, c'est excellent.

Rollinat eut beau expliquer que cela voulait dire : « Qui aime ou n'aime pas l'eau », on accepta l'appellation dont on ne changea que la dernière syllabe, pour que le mot *hydropathe* devînt tout à fait incompréhensible. Goudeau fut nommé président, Lorin vice-président, et l'on se mit sans tarder en quête d'un local. Un magasin vide de la rue Cujas fut loué. A la première réunion, il y avait deux cents adhérents.

Les tournois littéraires durèrent deux ans aux Hydropathes, ils produisirent le premier numéro de *l'Hydropathe,* journal dont Goudeau fut le rédacteur en chef et dont Lorin dessina les couvertures sous le nom de Cabriol. La collection de la gazette montmartroise, rarissime aujourd'hui, contient une série de portraits qui seraient de curieux documents pour l'histoire littéraire de l'époque. Imprimée sur papier à chandelle, elle comporte une galerie de visages oubliés qui, tous, sont coloriés avec un rouge brique éclatant. La variété des couleurs dont Lorin disposait devait être très restreinte. On y trouve de fort bons poèmes et, remarquez ce pro-

gramme du 10 janvier 1880, où se rencontrent comme acteurs : Emile Goudeau, Maurice Rollinat, Coquelin Cadet, Le Bargy (du Conservatoire), Fernand Icres, Galipaux, Grenet-Dancourt, Décori, Georges Lorin, etc. Rodenbach venait au siège dire ses premiers vers et Sarah Bernhardt, inscrite, annonçait toujours sa visite. Mais un soir Alphonse Allais, Fragerolles et « Illustre » Sapeck firent irruption dans la salle avec des feux d'artifice : ce fut la fin, cela tournant à la farce. On se disloqua. Les débris des Hydropathes furent réunis, quelques mois plus tard, dans le caveau de la place Saint-Michel, sous le nom d'*Hirsutes*. Là surgirent Edmond Haraucourt, Jean Rameau, Laurent Tailhade, Charles Vignier, Jean Moréas.

Vignier, Moréas et Tailhade étaient les fashionables du groupe. Ils professaient quelque dédain pour les « fantaisies romantiques » des ex-hydropathes. Ceux-ci leur jouèrent un jour « un tour innocent », avec la complicité de Léo Trézenick, directeur de *Lutèce*. Lorin inventa une lettre dans laquelle un jeune étudiant de province avouait son indécision devant la « poétique » nouvelle. « Dois-je suivre le mouvement ? » écrivait-il à Trezenick.

« Conseillez moi, voici mon premier essai. » Suivait un poème qui débutait ainsi :

Rose arrose d'argyrose
La morose rose rose !
Oh ! l'hymen du cyclamen,
Amène un amen. Amen !

Aucun sens. Lorin et son ami Louis Marsolleau avaient ainsi rimé pendant plusieurs strophes. La pièce était suivie du nom de Jean-Charles Laurent, et avait pour épigraphe deux lignes de points signées : Paul Verlaine. (Quand on les lui montra, il dit : « C'est ce que j'ai fait de mieux. ») Le samedi suivant, Vignier, Moréas et Tailhade s'accusèrent réciproquement de la plaisanterie. Le secret fut bien gardé. Mais Henry Beauclair, qui soupçonnait les vrais auteurs, annonça qu'il allait faire tout un recueil analogue. C'est ainsi que parurent *Les Déliquescences* d'Adoré Floupette, écrites en collaboration avec Gabriel Vicaire. Dès que ce livre, si fameux depuis, fut publié, les journalistes se méfièrent; seul Henry Fouquier, indigné, critiqua, pendant trois colonnes, cette prétentieuse littérature. On l'avisa de sa bévue. Il voulut se ressaisir

au cours d'un autre article, mais l'effet fut formidable. Toute la presse se déchaîna. Les « Symbolistes » étaient célèbres. La lettre de Jean-Charles Laurent avait préparé leur triomphe.

Les Hydropathes et les Hirsutes furent aussi l'origine du Chat-Noir. Salis, qui prévoyait un réveil profitable, fit part à Lorin de ses vastes projets : « Je crée un cabaret. Amène-moi ces gaillards, j'offre des fêtes. On mangera tous les vendredis, je fais les frais. Il y en a qui ne seront pas fâchés. » Lorin enrôla la bande et l'on partit pour le boulevard Rochechouart où il y eut séance immédiate. Le *Chat-Noir* était fondé. Les mélodies funèbres de Rollinat rendirent malade Willette qui protesta ; Maurice Donnay vint jouer sa *Phryné*. La réclame fut énorme. On sait ce que produisit le *Chat-Noir*, sous la direction du gentilhomme cabaretier.

Le Montmartre actuel est né de tout cela. Des écrivains ont réussi. D'autres n'ont pas su évoluer. Beaucoup ont continué à préférer aux belles phrases les « bons mots ». Lorin rêve encore au temps jadis. Il donne de très rares livres qui ne sont pas de notre époque, mais qui méritent toutefois d'être remarqués. Goudeau fut de Montmartre (du Mont-

martre de Salis) jusqu'à son dernier soupir. Comme ses amis entouraient son lit d'agonie, il dit, d'une voix plaintive :

— Mes bons vieux, je ne veux pas vous priver de votre bridge quotidien. Allez au café, vous me ferez plaisir. Et je serai avec vous en pensée : *je ferai un mort.*

*
* *

Lorin, Goudeau, Rollinat ! . . . Ces noms semblent déjà lointains. . . Mon récit vous aura peut-être expliqué ce dessin de Cabriol (*alias* Georges Lorin), qui orne un numéro de *l'Hydropathe,* réédité en 1898 à propos de la réunion des « Survivants » au Café Voltaire, et qui représente Emile Goudeau, assis sur le Panthéon, donnant la becquée aux « Aiglons de la Butte ».

Voilà la genèse de cette « renaissance » littéraire.

Pèlerinage à l'Hôtel Lambert

On ne visite plus, m'a-t-on dit, l'hôtel Lambert sans une autorisation du ministère des Beaux-Arts, mais autrefois, la porte de ce petit musée s'ouvrait devant le flâneur curieux attiré par le charme des vieilles pierres.

Il y a quelques années, les habitants de l'île Saint-Louis, cité paisible et provinciale, étaient bouleversés par l'arrivée d'une file interminable de voitures qui vinrent stopper le long du quai de Bourbon : huit cents « Amis du Louvre » visitaient l'hôtel Lambert, l'un des plus beaux spécimens de l'art décoratif du dix-septième siècle. Le lendemain, certains journaux annonçaient la disparition prochaine de l'hôtel Lambert, « voué à la pioche des vandales démolisseurs ». La Commission du Vieux-Paris s'émut, et aussitôt nouvelle visite et nouvelle surprise des Parisiens fossiles.

Je me suis rendu en 1905 à l'hôtel magnifique qui domine la Seine, à l'endroit où l'île s'avance comme une proue, et dont la façade mystérieuse se cache derrière les arbres d'un jardin en terrasse. A peine avais-je franchi le portail que je fus rassuré.

Le grand escalier, aujourd'hui vitré, récèle, dans sa niche, la fameuse grisaille de Lesueur : *Fleuve accompagné d'une Naïade.* La peinture est craquelée, fendue, effacée ; mais le dessin reste pur et tel que les cartons de Picart nous l'ont transmis. Au sommet de l'escalier géant, aux larges marches de pierre, un homme à favoris, blond et souriant, m'invite à poursuivre. Ce cicerone est optimiste. Il n'aime pas les journaux. Il me renseignera, dit-il, sur tout ce que je veux savoir.

— Les princes Adam et Withold Czartoryski cherchent un acquéreur. Ils veulent vendre l'hôtel, mais ne le cèderont qu'à des gens capables d'en comprendre la beauté.

Ce guide s'exprime avec une emphase railleuse. Il sait la valeur des choses confiées à sa garde.

— Les journalistes inventent, Monsieur, ajoute-t-il. L'un deux prétend avoir vu la table sur laquelle Voltaire écrivit la *Henriade*. Or, il ne reste plus

rien de Voltaire, aucun souvenir, pas plus que les panneaux de Lesueur n'ornent aujourd'hui les murs du cabinet de l'Amour.

Il pousse une porte, et nous entrons dans le boudoir le plus élégant, le plus précieux et le plus suranné. Un art délicat produisit les lambris et les corniches finement menuisées. Paysages de Patel et de Van Swanevelt, pilastres où s'ébattent des Amours joufflus et joueurs; quelques scènes de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, peintes par François Perrier et Romanelli : tout évoque les magnificences anciennes, mais les compositions de Lesueur, qui contaient l'histoire de l'Amour, ont disparu. Elles sont aujourd'hui au Louvre. Nous traversons une chambre dont le plafond à poutrelles est enluminé d'arabesques bleues, et nous voici dans l'escalier que décorent d'immenses tapisseries.

Nous croisons une vieille femme qui se traîne plutôt qu'elle ne marche, appuyée au bras d'un domestique. C'est la vieille gardienne de l'hôtel, qui fut servante de Louis-Philippe. Elle assista aux horreurs de la Commune, pendant laquelle une balle traversa le volet de la chambre où couchait le prince Adam. L'hôtel Lambert fut miraculeusement

sauvé du désastre qui s'abattait sur les musées de France. Aujourd'hui la gardienne semble tombée en enfance. Elle balbutie des paroles sans suite et ricane d'un rire stupide et béat.

— Je vous abandonne ici, me dit mon guide, un autre vous montrera l'étage supérieur, qui appartient au prince Withold. Mais si vous visitiez la chambre de Voltaire, vous verrez qu'il n'y a plus rien.

Il sourit dans ses favoris pâles, pivote sur ses talons, et disparaît derrière une porte massive. Je gravis l'escalier et j'entre dans un vestibule ovale, simple, décoré de grisailles effacées, froid et grave, et qui s'ouvre sur des appartements luxueux, réservés sans doute jadis aux réceptions d'apparat. Un laquais rasé, compassé, me montre le chemin. C'est un homme d'aspect triste et dont la parole digne gémit sur toutes choses. Il redoute « la pioche des vandales démolisseurs ». Pour lui, la menace n'est pas vaine.

— Le prince est un homme comme tout le monde, me déclare-t-il ; si l'on trouve un acquéreur raisonnable, l'hôtel passera dans d'autres mains, et ces mains peuvent n'avoir pas de délicatesse *(sic)*. L'Hôtel est menacé, Monsieur !...

Dans la première chambre, j'admire le portrait de Nicolas Lambert de Thorigny, le fondateur de cette demeure princière. Les fêtes qu'il donna eurent un faste inoubliable. Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, nous a laissé des souvenirs plaisants de ses fiançailles avec Mme de Bretonvilliers, fille de Le Ragois et de Marie Acarie, « une belle femme et qui a resté longtemps belle; elle l'a fait cocu aussi... » Il nous parle enfin du mariage de Lambert avec Mlle de Verderonne « belle et sotte, mais bonne femme ».

J'évoquais ces souvenirs tandis que le guide récitait sa leçon :

— En 1703, disait-il, Nicolas Lambert de Thorigny, seigneur de Vermont, petit-fils de celui-ci, devint, par la mort de son père, Claude-Jean-Baptiste, seigneur de Sucy-en-Brie, possesseur de l'hôtel. C'est à lui que nous devons les estampes de Bernard Picart, d'après Lesueur et Lebrun.

Il parlait d'une voix monotone et lasse. Je me rappelai les vers de l'abbé de Villers :

Pour les petits soins, se faire aimer des grands,
Jeune et sage Vermont, c'est là ton caractère...

— Après lui, continua mon cicerone, le marquis du Châtelet-Laumont devint possesseur de l'hôtel. Sa femme « était bien » avec M. de Voltaire. Un ménage à trois... (Il cligna des yeux malicieusement.) Mme du Châtelet était savante.

Certes Mme du Châtelet était savante ! Newton et Leibnitz furent ses auteurs préférés, et Voltaire l'a décrite comme étant « le génie de Leibnitz avec de la sensibilité ». Mais quelle étrange figure que celle du marquis du Châtelet, mari bonasse et philosophe. L'hôtel Lambert devint à cette époque le rendez-vous des beaux esprits de France. Ce fut un des plus fameux salons littéraires. Quel cadre approprié aux causeries galantes ! Voltaire écrivait au roi de Prusse :

Lesueur et Lebrun, nos illustres Apelles,
Ces rivaux de l'antiquité,
Ont, en ces lieux charmants, étalé la beauté
De leurs peintures immortelles.

Enfin celle à qui Voltaire, oubliant Adrienne Lecouvreur et la touchante Pimpette du Noyer, disait :

Je vous adore, ô ma chère Uranie,
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé ?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie ?
Ils sont perdus, je n'avais pas aimé.

mourut, et Dupin de Chenonceaux acheta l'hôtel Lambert qui, grâce à Mme Dupin, resta l'un des salons les plus réputés de Paris.

Comme répondant à mes souvenirs, la voix monotone du guide se fit entendre :

— Voici Mme Dupin.

C'est une toile de Nattier, exquise et d'un coloris tendre. Par elle on comprend le succès qu'obtint Mme Dupin auprès de Voltaire, Fontenelle, J.-J. Rousseau, Buffon, Montesquieu, et de l'habile de Bernis. Rousseau l'aima avec passion, il fut son maître de chant, et certaines séances ne laissèrent pas d'être sentimentales et romanesques.

Le guide néglige l'époque des Marin de la Haye et des Montalivet, et me désigne le portrait du prince Adam Czartoryski, masque étrange et douloureux.

— Un homme admirable, me dit-il, un grand conspirateur... Il voulait l'indépendance de la Pologne... On dit que, de son temps, l'hôtel était un foyer de conspiration.

Il parle à voix basse et ses gestes sont mystérieux. Enfin il déclare :

— Il a fait le bien, et les princes actuels ont continué son œuvre. La moitié de l'île Saint-Louis

vit de leur charité. C'est une perte pour tout le monde. Hélas! croyez-vous que l'hôtel puisse disparaître?

Je lui affirme que non, mais il ne veut pas être rassuré. Nous entrons dans la galerie d'Hercule, la pièce la plus merveilleuse de l'hôtel Lambert. Le plafond de Lebrun est encore intact, bien que craquelé par endroits. Lesueur et Lebrun travaillèrent ensemble dans cette galerie. Ils se détestaient, quoique tous deux élèves de Simon Vouet. Lebrun avoua, lorsque Lesueur disparut, que « la mort lui avait ôté une épine du pied ». Grandes ombres, souvenirs mélancoliques et glorieux, quels regrets n'éveillent pas ces pierres anciennes, façonnées par des mains artistes!

Je me sauve, car la nuit tombe et la voix du laquais pessimiste me poursuit :

— Hélas! hélas!... dit-elle.

Me voici dans la cour où pleure un jet d'eau.

Le concierge m'aborde :

— Monsieur a-t-il vu la table de Voltaire?

Le concierge ne rit pas. Il a une bonne tête chauve et tranquille.

— La table de Voltaire? Mais elle n'existe plus!

Le cerbère se scandalise :

— Elle existe, Monsieur !... elle existe... la table, l'encrier, la plume, tout existe... et l'encre aussi, Monsieur, existe... J'ai écrit avec !

LES BALS DE L'OPÉRA

Les quelques centaines de livres que j'ai absorbés ces dernières années m'ont paru singulièrement d'accord sur un point : on ne s'amuse plus. Et le vieux général qui déclare : « C'était autre chose sous l'Empire ! » finira bientôt par ne plus paraître si ridicule... Donc la gaîté française est morte et la noce devient lugubre. Cherchez les raisons de cette décadence, car c'en est une suivant la phrase de Marcel Schwob : « Rire, c'est se montrer supérieur. » D'aucuns prétendent que le mépris de la farce gauloise naquit de la vogue des humoristes flegmatiques ; d'autres affirment avec Tolstoï que l'arrivisme seul a tout gâché. Ceux-ci nous dépeignent

circulant dans la vie, égoïstes, ambitieux, satisfaits d'être des hommes graves et préoccupés d'on ne sait quels chimériques problèmes ; ceux-là vous jurent que la gaîté française est morte parce qu'on a crié : « Nous nous amusons ! » et que chacun s'est regardé rire dans un miroir. « La joie folle, désordonnée, rabelaisienne, n'est plus de mise — saurions-nous jamais voir se transformer l'aspect d'une société dont les plaisirs sont réglés, calculés, comme un rouage ? Frivoles, changeants et fardés d'un scepticisme puéril, les Parisiens n'aiment pas à reconnaître les lois qu'ils n'ont pas faites eux-mêmes. Les institutions anciennes sont honnies à l'égal des clichés littéraires ; la recherche du nouveau a produit la ruine des fêtes naïves, franches et débraillées, et le rire a semblé lui-même suranné à cette jeunesse féroce, engouée d'un snobisme sportif que ravissent seuls les jeux mortels du cirque, sauts de la mort, combats de boxe, etc., et qui les pousse vers les bouges, les cabarets, les beuglants et les boîtes où il est seyant, pour les femmes, de traîner sur des tables graisseuses des toilettes de cent louis. » Ainsi s'exprime l'intraitable grincheux.

La décadence du plaisir — si elle existe, et les

derniers carnavals peuvent nous le donner à penser — fut lente, et n'en faut-il pas chercher l'origine dans les salons où le protocole mondain ternissait les soirées d'un voile morne et guindé ?

Les derniers aristocrates ont utilisé des relations imprévues pour s'occuper d'affaires ; leurs fils, qui forment la génération nouvelle, n'ont plus rien de ces mondains polis et frivoles qui cotillonnaient avec grâce et bavardaient sans fatigue. Les « soirées » les ennuient et ils s'en vantent. Un jeune homme sérieux — il le sont tous — répugne à se déguiser pour un bal masqué ou à se grimer pour un dîner « de têtes ». La mascarade lui paraît profondément ridicule, et il comprend mal les défilés historiques qu'applaudit le peuple anglais resté traditionaliste. Enfin, le bal public lui-même ne promet plus rien d'alléchant, d'inédit ou de scandaleux : Si le contact des courtisanes a pu séduire les « femmes honnêtes », point n'est besoin, pour ces dernières, de mettre un masque ou de revêtir le travesti propice aux intrigues. Les music-halls, les thés de cinq heures et les antichambres des couturiers révèlent mieux les dessous de la galanterie dont les héroïnes victorieuses font la mode. — Et voilà pourquoi

les bals de l'Opéra, désormais sinistres et poussiéreux, sont défunts.[1]

* * *

Parlons un peu de ces fêtes légendaires. Aussi bien cette évocation ne sera pas déplacée dans ce livre. Parmi les pèlerinages littéraires qui s'imposent, celui-ci n'est pas des moins passionnants. Les fêtes de l'Opéra et les bals masqués ont été exploités par les écrivains de tout un siècle, de Balzac à Paul Adam en passant par Dumas père. C'est l'un des décors essentiels du roman français.

« ... Ce qu'il faut regretter, déplorer même, ce n'est pas un bal, ce n'est pas l'Opéra, ce ne sont pas tous les lieux de réjouissance publique de France, ce sont les idées qui tueront la gaîté en France. »

Ainsi, déjà, s'exprimait Alfred de Musset en 1831. « Quiconque, disait-il, était au bal de l'Opéra n'avait qu'à dormir ou à faire le dandy, c'est-à-dire qu'il y avait absence totale de femmes ; que la bêtise seule épargnait les quolibets et sauvait du bavardage ; que

1. Ces pages — que j'ai élaguées — furent écrites en 1906. Au cours de l'hiver 1913-1914, les bals de l'Opéra connurent de nouveau la vogue. Ils furent organisés avec un grand art de la mise en scène.

de misérables dominos décrochés de la boutique d'un fripier se promenaient autour de quelques provinciaux assez primitifs pour s'y rendre; qu'en un mot, les jeunes gens réduits à eux-mêmes doivent sentir que les mœurs changent, que la société s'attriste, qu'il faut de nouveaux plaisirs, et quels plaisirs : des plaisirs solitaires... »

Et la chronique des bals de l'Opéra nous raconte que 1831 fut une des années les plus tintamarresques et les plus désopilantes! Ne devons-nous pas penser que Musset est le grand prédécesseur de ces jeunes gens fatigués, dégoûtés, épris d'attractions vagues, qui détruisirent, en gémissant sur sa perte, la gaîté simple? De fait, les bals devinrent vite mélancoliques, et des « professionnels » furent payés pour les égayer. « Vous avez six francs pour animer le bal... Tâchez au moins d'avoir des mots spirituels. » Telle est une légende de Cham, sous un dessin qui représente l'homme du guichet s'adressant à un déguisé piteux et désespéré de gagner son salaire.

Enfin, le 18 janvier 1857, les Goncourt écrivaient : « Etre au bal masqué; voici une chose grave, plus grave qu'on ne croit : le plaisir est mort

de bas en haut, de haut en bas. Nous nous sommes promenés cherchant à retrouver quelque chose de notre vieil Opéra : une blague, un vrai rire, un abandon du corps gratis, du désordonnement, de la fantaisie, du caprice, enfin l'apparence d'une intrigue — qui ne se fait pas payer cinq louis. Des affaires partout, des affaires jusqu'au cintre. « Les affaires, voilà le grand fléau ; déjà on n'intrigue plus, les femmes escomptent le bal de l'Opéra durant des mois. Pour certaines, cette soirée doit être décisive, et elles s'offrent, savamment déshabillées, aux regards cyniques d'une foule en frac, désabusée et languissante, qui tourne avec ennui autour de cette marchandise d'amour. » D'ailleurs, les intrigues elles-mêmes ne finissaient pas toujours bien. Mais quels souvenirs !...

Une nuit, Arsène Houssaye, Sandeau, Albéric, Roger de Beauvoir et quelques bons vivants furent accueillis, au moment où ils entraient à l'Opéra, par un domino qui les invita à souper. L'aventure ne laissait pas d'être plaisante, et le joyeux groupe accepta. Mais, comme il y avait dix hommes, on rechercha neuf dominos de bonne volonté, et il y eut bientôt vingt convives autour d'une table de

restaurant. Toutes les femmes gardèrent leurs masques malgré les tentatives, et comme elles y mettaient une extraordinaire pudeur, les compagnons furent « intrigués » plus qu'ils ne le souhaitaient. Enfin, le domino qui avait fait l'invitation monta sur une chaise et affirma qu'elle était la plus belle. Cette fois, l'incognito n'avait d'autre excuse que la lâcheté. Une femme se démasqua : un monstre apparut, et les hommes sentirent leur effarement augmenter lorsque, les huit autres soupeuses ayant retiré leurs loups, ils eurent devant eux la plus complète et la plus inattendue galerie d'horreurs. Moustachues, borgnes, chauves, édentées, de visages difformes, aux nez crochus ou presque absents, elles formaient un cercle navrant et désolé. La parieuse, enfin, se démasqua, — c'était Lola Montès, d'une beauté magnifique et souveraine.

*
* *

Si nous remontons à l'origine des bals masqués, nous les voyons naître sous Louis XIV. Les fêtes dansantes furent organisées chez eux par les grands seigneurs. Mais la salle de l'Académie de Musique resta étrangère à ces réjouissances mises à la mode

par le Roi-Soleil. On connaît la célèbre aventure que conte Mme de La Fayette : Monsieur, frère du Roi, et Mme Henriette d'Angleterre, se rendant au bal, costumés de capes, rencontrèrent une troupe de masques à laquelle ils se joignirent. Monsieur prit la main d'un des inconnus, et Madame, l'imitant, eut la surprise de trouver le poing estropié du comte de Guiches, son amant malheureux qui revenait de Pologne où, par désespoir d'amour, il était allé se battre. On sait la pathétique conversation qui eut lieu, dans un décor de féerie, entre ces deux amis légendaires qui devaient tant souffrir l'un par l'autre. Monsieur surprit l'entretien, et le comte de Guiches s'esquiva. Comme elle se retirait à son tour, Madame, questionnée par Monsieur, se troubla, manqua la première marche de l'escalier, faillit rouler jusqu'au bas où le comte de Guiches la reçut contre sa poitrine.

Le *Grand Siècle* dont Jacques Boulenger a fait revivre les fastes glorieux, fut l'époque des belles intrigues sentimentales et romanesques. Louis XIV conduisait à ces fêtes sa favorite La Vallière, tandis que la reine pleurait dans ses appartements. Mme de Motteville nous a laissé, à ce sujet, de savoureux

mémoires. Elle nous raconte que l'un des derniers jours du carnaval de l'année 1662, la reine-mère, touchée de l'abandon où le roi laissait la reine, voulut conduire elle-même cette dernière au bal masqué. « Si bien qu'au sortir des grandes carmélites, où elle avait passé saintement toute la journée, elle vint trouver la reine qui était dans sa chambre au Palais-Royal, avec une belle troupe de masques habillés à l'antique, pour attendre l'heure chez Monsieur et Madame. La reine-mère fut leur conductrice ; couverte d'une mante de taffetas noire à l'espagnole, qu'elle mit par-dessus l'habit qu'elle avait dès le matin, affectant cette gaîté pour satisfaire la jeune reine qui était si sage et si modeste qu'elle ne voulait prendre aucun divertissement qu'elle ne fût accompagnée du roi ou de la reine sa belle-mère. »

Louis XIV, après la mort de Molière, donna à Lulli la salle du Palais-Royal. Cette salle brûla, et fut reconstruite sur les plans de l'architecte Moreau avec un luxe inouï de décorations. C'est là, enfin, qu'eurent lieu les premiers bals de l'Opéra en 1717, grâce à l'ingéniosité du chevalier de Bouillon qui inventa un parquet mobile élevable jusqu'au niveau de la scène. Ces bals furent donnés depuis la Saint-

Martin jusqu'à l'Avent et depuis l'Epiphanie jusqu'à la fin du carnaval.

La salle de l'Opéra communiquait avec le Palais-Royal, et le régent, puis Louis XV purent s'y rendre de leurs appartements. Les bals obtinrent une vogue monstre. Galantes, spirituelles et discrétement gaies, les fêtes revêtaient cet éclat d'élégance française que Watteau nous a transmis dans ses toiles merveilleuses.

La salle du Palais-Royal ayant croulé, on construisit en soixante-cinq jours la salle de la Porte Saint-Martin. L'architecte reçut, pour sa diligence, le cordon de Saint-Michel.

Marie-Antoinette aima passionnément les bals masqués. « Pendant l'hiver de 1782, dit Mme Campan, les bals de l'Opéra firent passer beaucoup de nuits à la reine. Elle s'y rendait avec une seule dame du palais, et y trouvait toujours Monsieur et M. le Comte d'Artois. Le plaisir seul occupait toute la jeune famille royale. La reine croyait n'être jamais reconnue bien qu'elle le fût par toute l'assemblée dès le moment où elle entrait dans la salle, par sa démarche et son grand air, que nulle ne pouvait imiter... » Un soir qu'elle s'y rendait avec la du-

chesse de Luynes, sa voiture cassa à l'entrée de Paris. Elle dut prendre un fiacre, et la chose lui parut si comique qu'à peine rentrée à l'Opéra, elle s'écria « C'est moi ! en fiacre ! N'est-ce pas bien plaisant ? » L'histoire fut fort commentée et, on l'imagine, facilement dénaturée. L'infortunée Marie-Antoinette dut supporter les plus atroces calomnies.

Bientôt l'Opéra fut transporté rue Le Pelletier, et les bals masqués connurent le triomphe des grands succès. Sous Louis-Philippe, la jeunesse parut avide d'amusements. Une gaîté folle anima les jours de fête, et les bals devinrent presque tumultueux. Le cancan fut inventé vers 1830. Napoléon Musard qui, de son bâton de chef d'orchestre, semblait diriger les foules, transforma ce cancan en galop infernal, effroyable chahut où les danseurs se disloquaient comme des automates, fracas de coups de pistolet et de chaises brisées... Napoléon Musard, homme étrange, d'aspect lugubre, et qui cassait lui-même sa chaise tous les soirs, fut célèbre à l'égal d'un joyeux tyran. Il mourut fort riche et maire d'Auteuil.

Le 29 décembre 1848, Théophile Gautier écrivait cette page à peu près inconnue de tous et que Camille La Senne a déterrée :

« L'autre soir, nous trouvant éveillé par hasard au bal de l'Opéra, nous y sommes entré : c'était le bal d'ouverture, et notre métier de feuilletonniste nous impose le devoir d'assister à toute première représentation... Musard était là, morne, livide et grêlé, le bras étendu, l'œil fixe. Certes, il est difficile pour un prêtre de bacchanale d'avoir une figure plus sombre et plus sinistre ; cet homme qui verse la joie et le délice à tant de folles têtes, a l'air de méditer une suite aux *Nuits* d'Young ou au *Tombeau* d'Harvey. Après cela, le plaisir qu'on donne, on ne l'a plus, et c'est sans doute ce qui rend les poètes comiques si mornes.

« Le moment venu, Musard se courba sur son pupitre, allongea le bras, et un ouragan de sonorités éclata soudainement dans le brouillard de bruit qui planait au-dessus des têtes ; des notes fulgurantes sillonnaient le vacarme de leurs éclairs stridents, et on aurait dit que les clairons du jugement dernier s'étaient engagés pour jouer les quadrilles et les valses. Nous reconnûmes à ce sabbat triomphant la famille monstrueuse des instruments de notre ami Adolphe Saxe. Les morts danseraient à une pareille musique. Figurez-vous qu'on a imaginé

une contredanse intitulée *le Chemin de fer :* elle commence par l'imitation de ces horribles coups de sifflet qui annoncent le départ des convois ; le râle des machines, le choc des tampons, le remue-ménage des ferrailles y sont parfaitement imités. Vient ensuite un de ces galops pressés et haletants près desquels la ronde du sabbat est une danse tranquille. Un torrent de pierrots et de débardeuses tourne autour d'un îlot de masques stagnant au milieu de la salle, ébranlant le plancher comme une charge de cavalerie. Gare à ceux qui tombent !

« Ce n'est donc qu'à ce prix qu'on s'amuse aujourd'hui. Il faut, à force de gambades, de cabrioles, de dislocations extravagantes, de hochements de tête à se casser le cou, se procurer une sorte de congestion cérébrale ; cette ivresse du mouvement ou délire gymnastique a quelque chose d'étrange et de surnaturel. On croirait voir des malades attaqués de la chorée ou de la danse de Saint-Guy. »

Cette fois l'on s'amusait, assurément, mais le grand Théo s'attriste et déplore la gaîté simple. Sans doute y a-t-il trop de façons de se divertir, et que chacun ayant préféré la sienne on a fini par mutuellement s'ennuyer. Rien ne fut épargné, cepen-

dant, pour satisfaire le public avide de nouveau. Les bals de l'Opéra n'avaient pas encore vu la diversité des costumes. Le frac seul était autorisé, tandis que les travestissements pittoresques faisaient la fortune des Variétés et de Valentino. Déjà le docteur Véron avait tenté un essai malheureux. M. Mira, fermier des bals, imagina mille combinaisons. Les tombolas seules semblèrent réussir. Il eut l'idée de mettre en loterie « une jeune fille blanche et rose, un vrai bijou qui ferait le bonheur du gagnant ». Thiers s'inquiéta de cette annonce, fut scandalisé, et enfin appela M. Véron à son bureau. On s'expliqua : il s'agissait d'une jeune fille peinte par Greuze. Mira voulut essayer encore des soirées costumées. Il obtint de l'administration d'excellentes promesses, mais la veille le bal fut interdit. Mira passa outre et afficha quand même son bal. La journée se passa en lutte avec le pouvoir, qui ne céda que sous la pression d'une sorte d'émeute. La foule exaspérée, égayée peut-être, alléchée à coup sûr par l'impossible, contente de pouvoir être furieuse et de rencontrer un obstacle à ses désirs qu'elle comptait bien réaliser, menaçait d'enfoncer les portes. Il fallut s'incliner devant elle, et le bal eut lieu,

monstre, épileptique, tonitruant, et le grave Napoléon Musard fut deux fois porté en triomphe sur les épaules d'un public en délire.

Et, enfin, apparurent les chicards et les clodoches, pour la grande joie des fêtards héroïques, le duc de Grammont-Caderousse, le duc de Hamilton et lord Seymour, ce milord l'Arsouille, trop célèbre à son gré.

A vrai dire, lord Seymour fut peu responsable des folies qu'on lui a prêtées. La légende en a fait une sorte de Prince Rodolphe se livrant à mille extravagances. Pourtant il ne figura pas dans ces fameuses descentes de la Courtille où les élégants de l'époque, travestis de la plus fantasque manière, apparaissaient juchés sur leurs voitures, entourés de « masques » jouant du cor de chasse, dans un bruit de grelots, de cris et de rires... Ce fut un nommé La Battut qui, désireux de gloire, imagina les farces et les aventures qu'à son grand désespoir la foule s'obstinait à attribuer au seul lord Seymour, Milord l'Arsouille qui n'en pouvait mais.

Chicards et Clodoches, deux races endiablées qui entretinrent le rire français, qu'immortalisèrent Cham et Gavarni, symboles de cette vieille gaîté

que nous font déplorer les Villemet, les Jules Lecomte, les Taxile-Delord...

Clodoche, de son vrai nom Clodomir Ricard, était sculpteur sur bois chez un antiquaire nommé Mazureau ; il travaillait l'après-midi et dansait le soir. Je l'ai retrouvé, il y a quelques années, patron d'auberge à l'Isle-Adam ; peut-être y est-il encore. Interrogé, il conta ainsi son histoire : « C'était, il m'en souvient, en 1856 que nous fîmes nos débuts aux bals de l'Opéra, Flageolet, la Comète, la Normande et moi... Nous avions commencé par danser avec des femmes, puis l'idée nous vint de danser entre nous dans des costumes que je choisis et qui étaient d'un grotesque achevé. Bien entendu, nous n'étions pas payés, nous dansions pour le plaisir, parce que telle était notre passion commune... Plusieurs hivers de suite, le quadrille Clodoche obtint aux bals de l'Opéra un succès que ma modestie m'empêche de qualifier, mais qui était, je puis le dire, de bon aloi. Nous étions invités à souper par le duc de Grammont-Caderousse et d'autres grands seigneurs ou viveurs de l'époque. Strauss dirigeait alors l'orchestre des bals. Ceux-ci étaient très fréquentés. On accourait pour nous voir danser, tant

et si bien que le bruit de nos succès arriva jusqu'aux oreilles de l'Empereur qui vint, à plusieurs reprises, nous admirer dans nos contorsions fantaisistes. »

Chicard eut aussi ses beaux jours. Il s'appelait en réalité Lévêque. Il était marchand de cuirs. Son fils aujourd'hui continue son commerce.

Mais les chicards et les clodoches furent, hélas! remplacés par des professionnels, et le rire s'éteignit peu à peu, car la joie ne peut naître que d'un élan spontané, sincère, et une grimace payée est toujours mal obtenue. Le crayon de Gavarni a pu silhouetter le légendaire Coquardeau « l'homme qui s'ennuie ». On alla à l'Opéra comme au concert, et n'y sommes-nous pas entrés depuis avec la sensation de visiter un temple tout vibrant encore des saturnales à la Callot, fougueuses, indescriptibles, où traînent les lambeaux des airs anciens qui animaient les quadrilles furibonds de *l'Œil crevé* ou des *Incohérents*, où repose pour éternellement la vieille gaîté morte.

« Les déguisés de la figuration sont à peu près les seuls qui dansent, dit Georges Montorgueil, dans *Paris dansant;* leur fourmillement, vu des loges,

n'est ni sans coloris, ni sans vivacité. La bassesse des oripeaux s'atténue de loin dans la cohue criarde que l'archet de Louis Ganne agite. L'optique mensongère de la scène et le rideau de poussière qu'épaissit l'abus des serpentins, profite à cette mascarade aux unités indigentes. Elle est empruntée à la bonne volonté des gueux du faubourg, auxquels on ne sait quel hasard procura une guenille carnavalesque. » Triste et plus navrante est la description d'un bal à l'Opéra que nous fit M. Félicien Champsaur, dans *Une nuit de Fête*, livre d'une peinture réaliste et brutale. Jean Lorrain en brossa un tableau macabre. Il les jugea « mortellement tristes » et il dit des masques, dont il écrivit de si stupéfiantes *Histoires :* « Ils sont bruyants, débordants de mouvements et de gestes, ces masques, et pourtant leur gaîté est triste : ce sont moins des vivants que des spectres. Comme les fantômes, ils marchent pour la plupart enveloppés dans des étoffes à longs plis, et comme les fantômes on ne voit pas leur visage... »

Peut-être, malgré tout, regrettera-t-on les bals de l'Opéra, et les verrons-nous renaître dans l'avenir ! Ennuyeux, décriés et combattus, ils furent sui-

vis chaque année par les amants du plaisir, « ce bourreau sans merci », et les protestataires y furent les plus assidus. On y allait en maugréant, en souhaitant leur disparition, mais aujourd'hui les soirs de carnaval nous semblent encore plus tristes. D'ailleurs, la statistique démontre aisément que leur vogue ne fit qu'augmenter depuis 1871, époque où Strauss dirigeait l'orchestre. Les trois premiers bals après la guerre rapportèrent 18,000 francs, puis 10,386 francs et enfin 8936 francs. La moyenne fut de 2200 entrées. En 1872, les recettes donnèrent 8517 francs et 11,688 francs, avec 2458 entrées au premier bal. Quand Arban et Ducarre tinrent le bâton magique, il y eut une recette de 29,000 francs avec 3000 entrées, et dans le Nouvel Opéra, en 1875, l'unique bal de cette année rapporta 83,360 francs (5059 entrées). Celui du 10 février 1877 donna 86,420 francs avec 5566 entrées. Plusieurs soirées virent 5000 spectateurs (5576 en 1873). Assurément le rapport diminuait sensiblement. On aimait moins à payer sa place. Les billets de faveur furent sollicités comme des postes magnifiques. On voulait voir un de ces bals qui ne vivaient plus que sur leur ancien renom. Cette vogue-là ne pouvait satisfaire les orga-

nisateurs de bals et les bals où se pressait la cohue des femmes en quête d'aventures heureuses, les fêtards froids et blasés, les déguisés sinistres, s'éteignirent doucement, sans bruit, sans faire naître beaucoup de regrets. On parut se souvenir seulement que les masques autrefois étaient maintenus dans la bouche par une petite tige qui déformait la voix et on parla avec l'accent des anciens fervents de l' « intrigue », accent pâle et désolé qu'on prend pour évoquer les morts...

BIBLIOTHECA

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE,

NUMÉROTÉS DE UN A CINQ.

TABLE DES MATIÈRES

Précurseurs. Pages

Stéphane Mallarmé 11
Georges Rodenbach 25
Léon Cladel 33
Villiers de l'Isle Adam 52
Jean Lorrain 79
Jean Moréas 109
Ernest La Jeunesse 127
Emile Zola 148

L'Emotion et l'Humour.

Charles Dickens 167
Mark Twain 196

Les premiers écrivains montagnards.

Ramond 215
Edward Whymper 229

Pèlerinages dans le vieux Paris littéraire.

Les Hydropathes 261
Pèlerinage à l'Hôtel Lambert 269
Les Bals de l'Opéra 278

IMPR. LÉON BURKI, LAUSANNE

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002158524b

CE PN 0763
.C27 1918
COO CASELLA, GEO PELERINAGES.
ACC# 1207822

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 12 12 15 8